

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT À MOT FRANÇAIS
EN REGARD DES MOTS ALLEMANDS CORRESPONDANTS
L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE ALLEMAND

avec des sommaires et des notes

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS

ET DE SAVANTS

LESSING

FABLES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

(Près de l'École de Médecine)

1852

Ces fables ont été expliquées littéralement, traduites en français et annotées par M. Boutteville, professeur suppléant de langue allemande au lycée Bonaparte.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

AVANT-PROPOS.

AVIS

RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE.

On a réuni par des traits les mots français qui traduisent un seul mot allemand.

On a imprimé en *italiques* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'avaient pas leur équivalent dans l'allemand.

Enfin, les mots placés entre parenthèses doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), né en 1729, à Camenz, petite ville du royaume de Saxe, est mort, en 1781, à Wolfenbüttel, dans le duché de Brunswick.

De tous les écrivains dont s'honore l'Allemagne du dix-huitième siècle, il n'en est aucun qui ait exercé, avec une plus grande autorité, sur la langue et la littérature de ce pays, une plus heureuse influence.

Lessing était à la fois poète, philosophe et critique.

Poète, il ne le cède, dans plusieurs genres, à aucun de ses contemporains, et il leur est de beaucoup supérieur en quelques-uns : son théâtre, en particulier, dans lequel on distingue *Emilia Galotti*, *Minna de Barnhelm*, et surtout *Nathan le Sage*, l'emporte infiniment sur tout ce que la scène allemande avait produit avant lui.

Philosophe, il ne s'est pas moins distingué par la rectitude de son jugement que par la hardiesse et l'indépendance de sa pensée. Ces qualités éclatent surtout dans son livre de *l'Éducation du genre humain*, son plus beau titre philosophique à la reconnaissance de la postérité. Fils d'un ministre luthérien, Lessing s'était aussi beaucoup occupé de religion. Il faut regretter que les disputes théologiques, dans lesquelles il s'engagea et qui eurent un grand retentissement, aient assombri ses dernières années.

Mais la gloire qu'il a méritée comme philosophe et comme poète, le cède pourtant à celle que Lessing s'est acquise comme critique. Ses écrits dans ce dernier genre sont restés des modèles qui n'ont pas été surpassés. Lessing a su y faire valoir, avec un rare talent de méthode et d'exposition, outre les qualités que nous avons déjà reconnues en lui, la variété de ses connaissances, la richesse et la pénétration de son esprit. Ses *Lettres sur la littérature*, qu'il composa à Berlin en 1759, font époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. Sa *Dramaturgie*, où il passe en revue les principales productions de la scène nationale et étrangère, lui a mérité, non moins que les ouvrages dramatiques dont il appuya sa théorie, le titre de réformateur du théâtre allemand. Citons enfin son chef-d'œuvre, le *Laocoon* ; par cet ouvrage de haute critique, où il traite des limites de la poésie et de la peinture, Lessing aborda dignement la carrière si glorieusement parcourue depuis par l'illustre Winckelmann.

Au reste, ce n'est pas seulement à la nature des idées, qui composent le fond de ses ouvrages, que Lessing a dû d'ouvrir une ère nouvelle dans la littérature de son pays ; c'est aussi, et plus encore peut-être, à la forme dont il les a revêtues. Nul écrivain, avant lui, n'avait su donner à la prose allemande la pureté, la facilité, l'élégance et la force qui caractérisent son style ; nul, depuis lui, n'a porté plus haut ces qualités ; il en est même peu qui aient su y atteindre.

Ces qualités distinguent en particulier les fables, dont nous offrons ici une nouvelle édition à la jeunesse studieuse de nos lycées et de nos écoles, et qui se recommandent encore par le mérite de l'invention et de la brièveté. Ce sont des chefs-d'œuvre dans leur genre. Lessing les composa à Berlin dans le même temps qu'il écrivait ses *Lettres sur la littérature*. Elles sont restées classiques en Allemagne ; elles méritaient de le devenir parmi nous.

Nous n'avons rien négligé pour assurer, avant tout, la pureté du texte. Les notes, dont nous l'avons accompagné, n'ont trait qu'à des difficultés un peu sérieuses : nous avons voulu faciliter le travail et non encourager la paresse.

Lessing, outre ses fables en prose, a composé quelques fables en vers, ordinairement confondues avec des *contes* qu'on s'entonne à bon droit de voir figurer dans certaines éditions classiques, destinées à la jeunesse. Nous n'avons point admis les contes dans notre édition ; mais nous avons fait suivre les fables en vers de vingt-cinq autres fables, aussi en vers, choisies dans les poètes qui ont le plus illustré, en Allemagne, ce genre de littérature, et dont les noms suivent :

HAGEDORN (Frédéric de), 1708-1754. Il manque d'originalité, mais il a su s'approprier, par un talent d'imitation plein de finesse et de goût, les inventions des poètes étrangers.

GELLERT, 1715-1769. Il n'avait ni le génie ni la richesse d'imagination qui font les grands poètes ; mais, par la lucidité de son jugement et la pureté de son goût, il a contribué puissamment aux progrès de la littérature allemande.

LICHTWEHR, 1719-1783. Ses fables se recommandent surtout par l'originalité de l'invention.

GLEIM (J. G. L.), 1719-1803. Il doit principalement à ses fables et à ses chants populaires le rang honorable qu'il occupe parmi les poètes allemands.

MICHAELIS, 1746-1772. Il mourut trop jeune, et ne put porter à sa perfection le rare talent qu'il avait reçu pour la fable, l'épître et la satire.

WILLAMOV, 1736-1777. Ses fables ont un mérite poétique bien supérieur à celui de ses dithyrambes depuis longtemps oubliés.

ZACHARIÆ, 1726-1777. Il ne manque ni d'imagination ni d'esprit, mais de finesse et de correction.

NICOLAY, 1737-1820. Il s'est exercé dans presque tous les genres de poésie; il a surtout réussi dans la fable et le conte.

PFEFFEL (Conrad), 1736-1809. Ses essais dramatiques sont depuis longtemps oubliés; mais dans la poésie légère, et surtout dans la fable, il n'a pas encore été surpassé: il le doit à beaucoup de raison et d'imagination, comme aussi à une certaine causticité d'esprit qui, chez lui, n'exclut pas le sentiment de ce qui est noble et élevé.

Lessing's Fabeln



FABLES DE LESSING

Lessing's Fabeln

in Prosa.

Erstes Buch.

1. Die Erscheinung.

In der einsamsten Tiefe jenes Waldes, wo ich schon manches redende Thier belauscht¹, lag ich an einem sanften Wasserfalle, und war bemüht einem meiner Märchen den leichtesten poetischen Schmuck zu geben, in welchem am liebsten zu erscheinen Lafontaine die Fabel fast verwöhnt² hat. Ich sann, ich wählte, ich verwarf, die Stirne glühte. Umsonst, es kam nichts auf das Blatt. Voll Unwillen sprang ich auf; aber sieh! auf einmal stand sie selbst, die fabelnde Muse, vor mir.

LIVRE PREMIER.

1. L'APPARITION.

Au fond le plus solitaire de ce bois, où déjà tant de fois j'avais prêté au langage des bêtes une oreille attentive, j'étais couché près d'une cascade doucement murmurante et je m'efforçais de donner à un de mes contes cette légère parure poétique dans laquelle la fable, en cela presque gâtée par La Fontaine, aime tant aujourd'hui à se montrer. Je méditais, je choisissais, je rejetais; le front me brûlait. C'était en vain, il ne venait rien sur le papier. Plein de dépit, je me levai brusquement; mais voici que tout à coup la muse de la fable se dressa elle-même devant moi.

FABLES DE LESSING

EN PROSE.

LIVRE PREMIER.

1. Die Erscheinung.

In der einsamsten Tiefe
jenes Waldes,
wo ich schon belauscht
manches redende Thier,
lag ich an einem sanften Wasserfalle,
und war bemüht zu geben
einem meiner Märchen
den leichtesten poetischen Schmuck,
in welchem Lafontaine
hat fast verwöhnt die Fabel
zu erscheinen am liebsten.
Ich sann, ich wählte,
ich verwarf, die Stirne glühte.
Umsonst, es kam nichts
auf das Blatt.
Voll Unwillen
sprang ich auf;
aber sieh! auf einmal
stand sie selbst vor mir,
die fabelnde Muse.

1. L'APPARITION.

Dans la plus isolée profondeur
de ce bois,
où j'avais déjà écouté
maint parlant animal, [chute-d'eau,
j'étais-couché près d'une douce
et étais en-peine de donner
à un de mes contes
la légère poétique parure,
dans laquelle Lafontaine
a presque gâté-par-habitude la Fable
à se-montrer le plus volontiers.
Je méditais, je choisissais,
je rejetais, le front me brûlait.
C'était en-vain, il ne venait rien
sur la feuille de papier.
Plein de dépit
je me-levai-brusquement;
mais vois (voici)! tout-à-coup
elle se-tint elle-même devant moi,
la Muse de-la-fable.

Und sie sprach lächelnd: „Schüler, wozu¹ diese undankbare Mühe? Die Wahrheit braucht die Anmuth der Fabel; aber wozu braucht die Fabel die Anmuth der Harmonie? Du willst das Gewürze würzen. Genug, wenn die Erfindung des Dichters ist²; der Vortrag sei des ungekünstelten Geschichtschreibers, so wie der Sinn des Weltweisen.“

Ich wollte antworten, aber die Muse verschwand. „Sie verschwand? Hör' ich den Leser fragen. Wenn du uns doch nur wahrscheinlicher täuschen wolltest! Die leichtesten³ Schlüsse, auf die dein Unvermögen dich führte, der Muse in den Mund zu legen! Zwar ein gewöhnlicher Betrug!“

— Vortrefflich! mein Leser: mir ist keine Muse erschienen. Ich erzählte eine bloße Fabel, aus der du selbst die Lehre gezogen⁴. Ich bin nicht der erste, und werde nicht der letzte sein, der seine Grillen zu Drakelsprüchen einer göttlichen Erscheinung macht.“

2. Der Hamster und die Ameisen.

„Ihr armseligen Ameisen, sagte ein Hamster: verlohnt es

Elle me dit en souriant: « Jeune disciple, pourquoi cette peine inutile? La vérité a besoin des agréments de la fable, mais pourquoi la fable aurait-elle besoin des agréments de l'harmonie? Tu veux assaisonner des épices. C'est assez que l'invention soit du poëte; l'exposition doit être d'un historien sans art; le sens, d'un philosophe. »

J'allais répondre, mais la muse disparut. J'entends ici le lecteur: « Elle disparut? » demande-t-il. « Si tu voulais du moins nous tromper avec plus de vraisemblance! Ces vains arguments, auxquels t'a conduit ton impuissance, les mettre dans la bouche de la muse! Imposture, il est vrai, passée en usage! »

— A merveille! lecteur: aucune muse ne m'est apparue. Je racontais simplement une fable, dont tu as toi-même tiré la morale. Je ne suis pas le premier et ne serai pas le dernier, qui donne ses caprices pour les oracles d'une apparition divine.

2. LE MULOT ET LES FOURMIS.

« Pauvres fourmis! disait un mulot: vaut-il la peine que vous

Und sie sprach lächelnd: [Mühe? Et elle dit en-souriant:
Schüler, wozu diese undankbare Écolier, pourquoi cette ingrate peine?
Die Wahrheit La vérité
braucht die Anmuth der Fabel; a-besoin du charme de la fable;
aber wozu braucht die Fabel mais pourquoi la fable a-t-elle-besoin
die Anmuth der Harmonie? du charme de l'harmonie?
Du willst das Gewürze würzen. Tu veux épicer les épices.
Genug, wenn die Erfindung C'est assez si l'invention
ist des Dichters; est du poëte;
der Vortrag sei que l'exposition soit
des ungekünstelten Geschichtschreibers, de l'historien sans-artifice,
so wie der Sinn des Weltweisen. de-même que le sens, du philosophie.
Ich wollte antworten, Je voulais répondre,
aber die Muse verschwand. mais la Muse disparut.
Sie verschwand? Elle disparut?
Hör' ich den Leser fragen. Entends-je le lecteur demander.
Wenn du doch nur wolltest Si tu voulais du-moins seulement
uns täuschen wahrscheinlicher! nous tromper avec-plus-de-vraisem-
Die leichtesten Schlüsse, Les superficiels arguments, [blance!
auf die dein Unvermögen dich führte, auxquels ton impuissance t'a conduit,
der Muse in den Mund zu legen! les mettre à la Muse dans la bouche!
Zwar ein gewöhnlicher Betrug! A-la-vérité c'est une ordinaire impos-
Vortrefflich! mein Leser: Parfaitement! mon lecteur: [ture!
keine Muse ist mir erschienen. aucune Muse ne m'est apparue.
Ich erzählte eine bloße Fabel, Je racontais une simple fable, [rale.
aus der du selbst gezogen die Lehre. de laquelle tu as toi-même tiré la mo-
Ich bin nicht der erste, Je ne suis pas le premier,
und werde nicht sein der letzte, et ne serai pas le dernier,
der macht seine Grillen [scheinung. qui fait (donne) ses caprices
zu Drakelsprüchen einer göttlichen Er- pour oracles d'une divine apparition.

2. Der Hamster und die Ameisen.

Ihr armseligen Ameisen,
sagte ein Hamster:
verlohnt es sich der Mühe,

2. LE MULOT ET LES FOURMIS.

Vous pauvres fourmis,
disait un mulot;
vaut-il la peine

sich der Mühe, daß ihr den ganzen Sommer arbeitet, um ein so Weniges einzusammeln? Wenn ihr meinen Vorrath sehen solltet!¹

— Höre, antwortete eine Ameise: wenn er größer ist als du ihn brauchst, so ist es schon recht, daß die Menschen dir nachgraben², deine Scheunen ausleeren, und dich deinen räuberischen Geiz mit dem Leben büßen lassen.“

3. Der Löwe und der Hase.

Ein Löwe würdigte einen drolligen Hasen seiner nähern Bekanntschaft. „Aber ist es denn wahr, fragte ihn einst der Hase, daß euch Löwen ein elender krähender Hahn so leicht verjagen kann?“

— Allerdings ist es wahr, antwortete der Löwe; und es ist eine allgemeine Anmerkung, daß wir großen Thiere durchgängig eine gewisse kleine Schwachheit an uns haben. So wirst du, zum Exempel, von dem Elephanten gehört³ haben, daß ihm das Bruzen eines Schweins Schauder und Entsetzen erweckt.

— Wahrhaftig? unterbrach ihn der Hase. Ja, nun begreif ich auch, warum wir Hasen uns so entsetzlich vor den Hunden fürchten.“

travailliez tout l'été pour recueillir si peu? Si vous voyiez mes provisions!

— Écoute, répondit une fourmi: si elles sont plus grandes que tes besoins, c'est à bon droit que l'homme te poursuit sous terre, vide tes granges et te fait payer de la vie ta rapace avarice. »

3. LE LION ET LE LIÈVRE.

Un lion honorait de sa familiarité un lièvre de plaisante humeur. « Est-il donc vrai, lui demanda un jour le lièvre, que le cri d'un misérable coq vous mette, vous autres lions, si aisément en fuite? »

— Vraiment oui, répondit le lion; et c'est une remarque générale, que nous autres, grands animaux, nous avons communément en nous certaine petite faiblesse. Ainsi, par exemple, tu auras entendu dire de l'éléphant, que le grognement d'un cochon excite en lui le frisson et l'épouvante.

— En vérité? interrompit le lièvre. Oui, je comprends maintenant aussi pourquoi nous autres lièvres nous avons une peur si effroyable des chiens. »

daß ihr arbeitet den ganzen Sommer, um ein so Weniges einzusammeln? Wenn ihr solltet sehen meinen Vorrath! Höre, antwortete eine Ameise: [rath! wenn er größer ist als du ihn brauchst, so ist es schon recht, daß die Menschen dir nachgraben, ausleeren deine Scheunen, und dich lassen büßen mit dem Leben deinen räuberischen Geiz.

que vous travaillez l'entier (tout l') été pour si peu recueillir? Si vous voyiez ma provision! Écoute, répondit une fourmi: si elle est plus grande, que tu n'en alors il est bien juste, (as-besoin, que les hommes fouillent-après toi, vident tes granges, et te fassent payer avec (de) la vie ta rapace avarice.

3. Der Löwe und der Hase.

3. LE LION ET LE LIÈVRE.

Ein Löwe würdigte einen drolligen Hasen seiner nähern Bekanntschaft. Aber ist es denn wahr, fragte ihn einst der Hase, daß ein elender krähender Hahn kann so leicht verjagen euch Löwen? Allerdings ist es wahr, antwortete der Löwe; und es ist eine allgemeine Anmerkung, daß wir großen Thiere durchgängig an uns haben eine gewisse kleine Schwachheit. So, zum Exempel, wirst du gehört haben von dem Elephanten, daß das Bruzen eines Schweins erweckt ihm Schauder und Entsetzen. Wahrhaftig? unterbrach ihn der Hase. Ja, nun begreife ich auch, warum wir Hasen uns fürchten so entsetzlich vor den Hunden

Un lion daignait-honorer un plaisant lièvre de son plus proche commerce (de son Mais est-il donc vrai, (intimité). demanda à lui un-jour le lièvre, qu'un misérable chantant coq peut si aisément chasser vous autres lions? Sans-doute, ça est vrai, répondit le lion; et c'est une générale remarque, que nous grands animaux généralement en nous avons une certaine petite faiblesse. Ainsi, par exemple, auras-tu entendu-dire de l'éléphant, que le grognement d'un cochon excite en lui le frisson et l'épouvante. Vraiment? l'interrompit le lièvre. Oui, maintenant je comprends aussi pourquoi nous autres lièvres nous nous effrayons si terriblement devant les chiens.

4. Der Esel und das Jagdpferd.

Ein Esel vermaß sich¹ mit einem Jagdpferd um die Wette zu laufen. Die Probe fiel erbärmlich aus, und der Esel ward ausgelacht. „Ich merke nun wohl, sagte der Esel, woran es gelegen hat: ich trat mir vor einigen Monaten einen Dorn in den Fuß, und der schmerzt mich noch.

— Entschuldigen Sie mich, sagte der Kanzelredner Liederhold², wenn meine heutige Predigt so gründlich und erbaulich nicht gewesen, als man sie von dem glücklichen Nachahmer eines Mosheim³ erwartet hätte: ich habe, wie Sie hören, einen heissen Hals, und den schon seit acht Tagen.

5. Zeus und das Pferd.

„Vater der Thiere und Menschen, so sprach das Pferd, und nahte sich dem Throne des Zeus, man will, ich sei eines der schönsten Geschöpfe, womit du die Welt gezieret, und meine

4. L'ANE ET LE CHEVAL DE CHASSE.

Un âne osa défier à la course un cheval de chasse. L'issue de cette épreuve fut pour lui pitoyable, il n'en recueillit que des huées. « Je vois bien maintenant, dit-il, à quoi cela a tenu: Je me suis, il y a quelques mois, enfoncé une épine dans le pied, et j'en souffre encore.

— Pardonnez, disait le prédicateur Liederhold, si mon sermon d'aujourd'hui n'a pas été aussi solide et aussi édifiant qu'on l'aurait attendu de l'heureux imitateur d'un Mosheim; j'ai, comme vous voyez, un enrouement, et il y a huit jours qu'il dure. »

5. JUPITER ET LE CHEVAL.

« Père des animaux et des hommes, dit le cheval en s'approchant du trône de Jupiter, on prétend que je suis une des plus belles créatures dont tu as orné le monde, et mon amour-propre m'oblige

4. Der Esel und das Jagdpferd.

4. L'ANE ET LE CHEVAL-DE-CHASSE.

Ein Esel vermaß sich zu laufen um die Wette mit einem Jagdpferd. Die Probe fiel aus erbärmlich, und der Esel ward ausgelacht. Ich merke nun wohl, sagte der Esel, woran es hat gelegen: ich trat mir vor einigen Monaten einen Dorn in den Fuß, und der schmerzt mich noch. Entschuldigen Sie mich, sagte der Kanzelredner Liederhold, wenn meine heutige Predigt nicht gewesen so gründlich und erbaulich, als man sie hätte erwartet von dem glücklichen Nachahmer eines Mosheim: ich habe, wie Sie hören, einen heissen Hals, und den schon seit acht Tagen.

5. Zeus und das Pferd.

Vater der Thiere und Menschen, so sprach das Pferd, und nahte sich dem Throne des Zeus, man will, ich sei eines der schönsten Geschöpfe, womit du gezieret die Welt, und meine Eigenliebe

Un âne se fit-fort de courir pour la gageure avec un cheval-de-chasse. L'épreuve se-termina pitoyablement, et l'âne fut moqué. Je m'-aperçois maintenant bien, dit l'âne, à-quoi ça a tenu: je me suis marché (enfoncé) avant (il y a) quelques mois une épine dans le pied, et celle-ci me fait-souffrir encore. Excusez-moi, disait le prédicateur Liederhold, si mon sermon d'-aujourd'hui n'a pas été si profond et édifiant qu'on l'aurait attendu de l'heureux imitateur d'un Mosheim: j'ai, comme vous entendez, une (la) gorge enrouée, [jours. et celle-ci (cela) déjà depuis huit

5. JUPITER ET LE CHEVAL.

Père des animaux et des hommes, ainsi parla le cheval, et il s'approcha du trône de Jupiter, on veut que je sois une des plus belles créatures, dont tu as orné le monde, et mon amour-propre

Eigenliebe heißt mich es glauben. Aber sollte gleichwohl nicht noch Verschiedenes¹ an mir zu bessern sein?

— Und was meinst du denn, daß² an dir zu bessern sei? rede; ich nehme Lehre an, sprach der gute Gott, und lächelte.

— Vielleicht, sprach das Pferd weiter³, würde ich flüchtiger sein, wenn meine Beine höher und schwächtiger wären; ein langer Schwanenhals würde mich nicht verstellen; eine breitere Brust würde meine Stärke vermehren; und da du mich doch einmal bestimmt hast, deinen Liebling, den Menschen, zu tragen, so könnte mir ja wohl der Sattel anerschaffen sein, den mir der wohlthätige Reiter auflegt.

— Gut, versetzte Zeus; gedulde dich einen Augenblick!⁴ Zeus, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schöpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff, und plötzlich stand vor dem Throne — das häßliche Rameel.

à le croire. Toutefois, n'y aurait-il pas en moi différentes choses encore à corriger?

— Et que penses-tu donc qu'on pût corriger en toi? Parle; j'accepte la leçon, dit le dieu dans sa bonté, et il sourit.

— Peut-être, continua le cheval, serais-je plus vite à la course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; un long cou de cygne ne me déparerait pas; une plus large poitrine augmenterait ma force; et puisque enfin tu m'as destiné à porter l'homme, ton favori, la nature pourrait bien me donner elle-même la selle que, par bienveillance, le cavalier met sur mon dos.

— Bien, répliqua Jupiter; patiente un instant! » Jupiter, d'un visage sérieux, prononça le mot de la création. La vie alors jaillit au sein de la poussière; il y eut combinaison de matière organisée, et tout à coup se dressa, devant le trône du dieu, le hideux chameau.

heißt mich es glauben.

Aber gleichwohl sollte sein nicht noch Verschiedenes an mir zu bessern?

Und was meinst du denn, daß sei an dir zu bessern? rede; ich nehme an Lehre, sprach der gute Gott, und lächelte.

Vielleicht, sprach weiter das Pferd, würde ich sein flüchtiger, wenn meine Beine wären höher und schwächtiger; ein langer Schwanenhals würde mich nicht verstellen; eine breitere Brust würde meine Stärke vermehren; und da doch einmal du mich hast bestimmt zu tragen deinen Liebling, den Menschen, so könnte ja wohl mir sein anerschaffen der Sattel, den mir auflegt der wohlthätige Reiter.

Gut, versetzte Zeus; gedulde dich einen Augenblick! Zeus, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schöpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff, und plötzlich stand vor dem Throne — das häßliche Rameel.

m'ordonne de le croire.

Mais néanmoins [choses n'y aurait-il pas encore différentes en moi à améliorer?

Et que penses-tu donc, qu'il-y-ait en toi à améliorer? parle; j'accepte la leçon, dit le bon dieu, et il sourit.

Peut-être, dit plus loin (continua) le cheval, serais-je plus vite-à-la-course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; un long cou-de-cygne ne me déparerait pas; une plus-large poitrine augmenterait ma force; [ensin] et puisque pourtant une-fois (puisque tu m'as destiné à porter ton favori, l'homme, alors pourrait certes bien m'être donné-par-la-nature la selle, que m'impose le bienfaisant cavalier.

Bien, répliqua Jupiter; patiente un instant! Jupiter, avec un sérieux visage, prononça la parole de la création. Alors coula la vie dans la poussière, alors s'unit la matière organisée, et tout-à-coup se-tint devant le trône — le hideux chameau.

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor entsetzendem Abscheu.

„Hier sind höhere und schwächere Beine, sprach Zeus; hier ist ein langer Schwanenhals; hier ist eine breitere Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst du, Pferd, daß ich dich so umbilden soll?“

Das Pferd zitterte noch.

„Geh, fuhr Zeus fort; diesesmal sei belehrt ohne bestraft zu werden. Dich deiner Vermessenheit aber dann und wann reuend zu erinnern, so daure du fort, neues Geschöpf! (Zeus warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel) und das Pferd erblicke dich nie, ohne zu schauern.“

6. Der Affe und der Fuchs.

„Nenne mir ein so geschicktes Thier, dem ich nicht nachahmen könnte! So prahlte der Affe gegen den Fuchs.“ Der

A cette vue le cheval frissonna et trembla d'horreur et d'épouvante.

« Voici des jambes plus hautes et plus effilées, dit Jupiter; voici un long cou de cygne, une plus large poitrine, une selle donnée par la nature! Veux-tu, cheval, que je te métamorphose ainsi? »

Le cheval tremblait encore.

« Va, continua Jupiter; la leçon, cette fois, sera exempte de châtiement. Mais pour exciter parfois en toi un souvenir repentant de ta témérité, continue de subsister, toi, nouvelle créature! (Jupiter, en parlant ainsi, jetait sur le chameau un regard de conservation) et que le cheval ne te voie jamais sans frémir. »

6. LE SINGE ET LE RENARD.

« Nomme-moi un animal si adroit que je ne puisse imiter! » Ainsi se vantait le singe en s'adressant au renard. Le renard répliqua :

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor entsetzendem Abscheu. Hier sind Beine höhere und schwächere, sprach Zeus; hier ist ein langer Schwanenhals; hier ist eine breitere Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst du, Pferd, daß ich dich so umbilden soll? Das Pferd zitterte noch. Geh, fuhr Zeus fort; diesesmal sei belehrt, ohne zu werden bestraft. Aber dich zu erinnern dann und wann reuend deiner Vermessenheit, so daure fort, du neues Geschöpf! (Zeus warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel) und das Pferd erblicke dich nie ohne zu schauern.

6. Der Affe und der Fuchs.

Nenne mir ein so geschicktes Thier, dem ich nicht könnte nachahmen! So prahlte der Affe gegen den Fuchs

Le cheval vit, frissonna et trembla d'une horreur épouvante. Ici sont (voici) des jambes plus-hautes et plus-effilées, dit Jupiter; ici est (voici) un long cou-de-cygne; voici une plus large poitrine; voici la selle donnée-par-la-nature! Veux-tu, cheval, que je doive ainsi te métamorphoser? Le cheval tremblait encore. Va, continua Jupiter; pour cette-fois sois instruit, sans être puni. Mais pour te souvenir de temps en temps te-repentant (avec repentir) de ta témérité, continue-de-subsister, toi, nouvelle créature! — Jupiter jetait un regard conservateur sur le chameau, — et que le cheval ne te regarde jamais sans frissonner.

6. LE SINGE ET LE RENARD.

Nomme-moi un si habile animal, que je ne puisse pas imiter! Ainsi se-vantait le singe envers le renard.

Fuchs aber erwiderte: „Und du, nenne mir ein so geringschätzbares Thier, dem es einfallen könnte, dir nachzuahmen.“

Schriftsteller meiner Nation! muß ich mich noch deutlicher erklären?

7. Die Nachtigall und der Pfau.

Eine gesellige Nachtigall fand unter den Sängern des Waldes Meider die Menge¹, aber keinen Freund. Vielleicht finde ich² ihn unter einer andern Gattung, dachte sie, und flog vertraulich zu dem Pfau herab.

„Schöner Pfau! ich bewundere dich. — Ich dich auch, liebe Nachtigall! — So laß uns Freunde sein, sprach die Nachtigall weiter; wir werden uns nicht beneiden dürfen: du bist dem Auge so angenehm, als ich dem Ohre.“

Die Nachtigall und der Pfau wurden Freunde.

Kneller³ und Pope⁴ waren bessere Freunde, als Pope und Addison⁵.

« Et toi, nomme-moi un animal de si mince valeur, auquel il pût tomber dans l'esprit de t'imiter. »

Ecrivains de ma nation, dois-je m'expliquer plus clairement?

7. LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

Un rossignol d'humeur sociable rencontra parmi les chantres du bois force envieux, mais d'amis point. Peut-être en trouverai-je un chez les oiseaux d'une autre espèce, pensa-t-il, et il s'abattit avec confiance auprès du paon. « Beau paon! je t'admire. — Je t'admire aussi, aimable rossignol! — Soyons donc amis, ajouta le rossignol; nous ne pourrions nous porter envie: tu sais charmer les yeux, comme moi les oreilles. »

Le rossignol et le paon devinrent amis.

Kneller et Pope étaient meilleurs amis que Pope et Addison.

Aber der Fuchs erwiderte:

„Und du, nenne mir ein so geringschätzbares Thier, dem es könnte einfallen, dir nachzuahmen.“

Schriftsteller meiner Nation! muß ich mich erklären noch deutlicher?

7. Die Nachtigall und der Pfau.

Eine gesellige Nachtigall fand unter den Sängern des Waldes Meider die Menge, aber keinen Freund.

Vielleicht finde ich ihn unter einer andern Gattung, dachte sie, und flog herab vertraulich zu dem Pfau.

Schöner Pfau!

Ich bewundere dich. —

Ich dich auch, liebe Nachtigall! —

So laß uns sein Freunde,

sprach weiter

die Nachtigall;

wir werden nicht dürfen uns beneiden:

du bist so angenehm dem Auge, als ich dem Ohre.

Die Nachtigall und der Pfau wurden Freunde.

Kneller und Pope waren bessere Freunde, als Pope und Addison.

Mais le renard répliqua:

Et toi, nomme-moi un animal de si mince-valeur, auquel il pût tomber-dans-l'esprit de t'imiter.

Ecrivains de ma nation! dois-je m'expliquer encore plus clairement?

7. LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

Un sociable rossignol trouvait parmi les chantres du bois, des envieux la foule (force envieux), mais aucun ami.

Peut-être le trouverai-je (trouverai-je) parmi une autre espèce, pensa-t-il, et il descendit-en-volant avec-confiance vers le paon.

Beau paon!

je t'admire. —

Je t'admire aussi, aimable rossignol! —

Eh-bien! laisse nous être amis (soyons amis),

dit en-continuant

le rossignol;

nous ne pourrions pas nous porter-envie:

tu es aussi agréable à l'œil, que moi à l'oreille.

Le rossignol et le paon devinrent amis.

Kneller et Pope étaient meilleurs amis, que Pope et Addison.

8. Der Wolf und der Schäfer.

Ein Schäfer hatte durch eine grausame Seuche seine ganze Heerde verloren. Das erfuhr der Wolf, und kam, seine Condolenz abzustatten.

„Schäfer, sprach er, ist es wahr, daß dich ein so grausames Unglück betroffen? Du bist um deine ganze Heerde gekommen¹? Die liebe, fromme, fette Heerde! Du dauerst mich, und ich möchte blutige Thränen weinen.

— Habe Dank, Meister Isegrim², versetzte der Schäfer. Ich sehe daß du ein sehr mitleidiges Herz hast.

— Das hat er auch wirklich, fügte des Schäfers Hylax³ hinzu, so oft er unter dem Unglücke seines Nächsten selbst leidet.“

9. Das Ross und der Stier.

Auf einem feurigen Rosse flog stolz ein dreister Knabe daher. Da rief ein wilder Stier dem Rosse zu: „Schande! von einem Knaben ließ' ich mich nicht regieren.

8. LE LOUP ET LE BERGER.

Une cruelle épidémie avait enlevé à un berger tout son troupeau. Le loup l'apprit et vint offrir ses compliments de condoléance.

« Berger, dit-il, est-il vrai qu'un si cruel malheur t'a frappé? Tu as perdu tout ton troupeau? Ce cher, ce doux, ce gras troupeau! Ta perte m'afflige, et j'en pleurerais des larmes de sang.

— Merci, maître Isegrim, répliqua le berger. Je vois que tu as le cœur très-compatissant.

— Très-compatissant en effet, ajouta le chien du berger, toutes les fois qu'il souffre lui-même du malheur de son prochain. »

9. LE COURSIER ET LE TAUREAU.

Sur un coursier fougueux passait fier et rapide un enfant plein d'audace.

« Quelle honte! cria au coursier un taureau sauvage; ce n'est pas moi qui me laisserais gouverner par un enfant.

8. Der Wolf und der Schäfer.

8. LE LOUP ET LE BERGER.

Ein Schäfer hatte verloren
durch eine grausame Seuche
seine ganze Heerde.

Der Wolf erfuhr das,
und kam, abzustatten
seine Condolenz.

Schäfer, sprach er, ist es wahr,
daß ein so grausames Unglück
dich betroffen?

Du bist gekommen
um deine ganze Heerde?

Die liebe, fromme,
fette Heerde!

Du dauerst mich,
und ich möchte weinen
blutige Thränen.

Habe Dank,
Meister Isegrim,
versetzte der Schäfer.

Ich sehe, daß du hast
ein sehr mitleidiges Herz.

Er hat das auch wirklich,
fügte hinzu der Hylax des Schäfers,
so oft er selbst leidet
unter dem Unglücke
seines Nächsten.

9. Das Ross und der Stier.

Ein dreister Knabe
flog daher stolz
auf einem feurigen Rosse.
Da rief dem Rosse
ein wilder Stier zu: Schande!
Ich ließe mich nicht regieren
von einem Knaben.

Un berger avait perdu
par une cruelle épidémie
son entier (tout son) troupeau.
Le loup apprit cela,
et il vint pour-faire
son compliment-de-condoléance.
Berger, dit-il, est-il vrai,
qu'un si cruel malheur
t'a frappé?

Tu en es (as perdu)
pour ton entier (tout ton) troupeau?
Ce cher, ce doux,
ce gras troupeau!

Tu me fais-de-la-peine,
et je pleurerais
des larmes de-sang.
Aie remerciement (je te remercie),
maître Isegrim,
répliqua le berger.

Je vois que tu as
un très-compatissant cœur.

Il l'a aussi en-effet,
ajouta l'Hylax du berger,
aussi souvent *que* lui même souffre
sous le (du) malheur
de son prochain.

9. LE COURSIER ET LE TAUREAU.

Un hardi garçon
volait fièrement
sur un fougueux coursier.
Alors cria au coursier
un taureau sauvage: *Quelle* honte!
je *ne* me laisserais pas gouverner
par un enfant.

— Aber ich, versetzte das Roß; denn was für Ehre könnte es mir bringen, einen Knaben abzuwerfen?"

10. Die Grille und die Nachtigall.

"Ich versichere dich, sagte die Grille zu der Nachtigall, daß es meinem Gesange gar nicht an Bewunderern fehlt. — Nenne mir sie doch, sprach die Nachtigall. — Die arbeitsamen Schnitter, versetzte die Grille, hören mich mit vielem Vergnügen, und daß dieses die nützlichsten Leute in der menschlichen Republik sind, das wirst du doch nicht läugnen wollen?"

— Das will ich nicht läugnen, sagte die Nachtigall; aber deswegen darfst du auf ihren Beifall nicht stolz sein. Ehrlichen Leuten, die alle ihre Gedanken bei der Arbeit haben, müssen ja wohl die feinern Empfindungen fehlen. Wille dir also ja nichts eher auf dein Lied ein, als bis ihm der sorglose Schä-

— Mais bien moi, répliqua le coursier; quel honneur en effet me reviendrait-il de jeter par terre un enfant ? »

10. LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

« Je t'assure, disait le grillon au rossignol, que mon chant ne manque aucunement d'admirateurs. — Nomme-les-moi donc, dit le rossignol. — Les laborieux moissonneurs, répliqua le grillon, m'écoutent avec grand plaisir, et sans doute tu ne nieras pas que ce ne soient là les gens les plus utiles dans la république des hommes ?

— Je ne prétends pas le nier, dit le rossignol; mais ce n'est pas une raison pour t'enorgueillir de leurs suffrages. Ces braves gens, appliqués tout entiers à leur travail, ne peuvent avoir le goût bien délicat. Ne tire donc en rien vanité de ton chant, jusqu'au jour où

Aber ich,
versetzte das Roß.
Denn was für Ehre
könnte es mir bringen,
abzuwerfen einen Knaben?

10. Die Grille und die Nachtigall.

Ich versichere dich,
sagte die Grille zu der Nachtigall,
daß es gar nicht fehlt
an Bewunderern
meinem Gesange. —
Nenne mir sie doch,
sprach die Nachtigall. —
Die arbeitsamen Schnitter,
versetzte die Grille,
hören mich
mit vielem Vergnügen,
und daß dieses sind
die nützlichsten Leute
in der menschlichen Republik,
daß wirst du doch nicht läugnen wollen?
Ich will das nicht läugnen,
sagte die Nachtigall;
aber deswegen
darfst du nicht stolz sein
auf ihren Beifall.
Ehrlichen Leuten,
die haben alle ihre Gedanken
bei der Arbeit,
müssen ja wohl fehlen
die feinern Empfindungen.
Wille dir also ja nichts ein
auf dein Lied,
eher, als bis
der sorglose Schäfer,

Mais bien moi,
répliqua le coursier.
Car quel honneur
pourrait-il me rapporter,
de jeter-par-terre un enfant?

10. LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

Je t'assure,
disait le grillon au rossignol,
qu'il ne manque pas-du-tout
d'admirateurs
à mon chant. —
Nomme-moi les donc,
dit le rossignol. —
Les laborieux moissonneurs,
répliqua le grillon,
m'écoutent
avec beaucoup-de plaisir;
et que ce sont
les plus utiles gens
dans l'humaine république,
c'est ce que tu ne voudras pourtant
Je ne veux pas nier cela, [pas nier?
dit le rossignol,
mais pour-cela
tu ne dois pas être fier
de leur approbation.
A d'honnêtes gens,
qui ont toutes leurs pensées
au travail,
doivent assurément manquer
les sensations plus-déliées.
Ne t'imaginer donc certes rien
sur ton chant
avant que (jusqu'à ce que)
l'insouciant berger,

fer, der selbst auf seiner Flöte sehr lieblich spielt, mit stiller Entzückung lauscht."

11. Die Nachtigall und der Habicht.

Ein Habicht schoß auf eine singende Nachtigall. „Da du so lieblich singst, sprach er, wie vortrefflich wirst du schmecken!"

War es höhnische Bosheit, oder war es Einfalt, was der Habicht sagte? Ich weiß nicht. Aber gestern hört' ich sagen: „Dieses Frauenzimmer, das so unvergleichlich dichtet, muß es nicht ein allerliebstes Frauenzimmer sein?" Und das war gewiß Einfalt!

12. Der kriegerische Wolf.

„Mein Vater glorreichen Andenkens, sagte ein junger Wolf zu einem Fuchse, das war ein rechter Held! Wie fürchterlich hat er sich nicht in der ganzen Gegend-gemacht! Er hat über

l'insouciant berger, qui lui-même joue si agréablement de sa flûte, t'écouterà dans un doux ravissement. »

11. LE ROSSIGNOL ET L'AUTOUR.

Un rossignol chantait; un autour fondit sur lui. « Puisque tu chantes si joliment, dit-il, quel délicieux mets tu dois être! »

Était-ce raillerie et méchanceté, ou était-ce simplicité à l'autour de parler ainsi? Je ne sais. Mais hier j'entendais dire: « Cette femme, qui fait si admirablement des vers, ne doit-elle pas être une femme infiniment aimable? » Et c'était là certainement de la simplicité!

12. LE LOUP BELLIQUEUX.

« Mon père de glorieuse mémoire, disait un jeune loup à un renard, c'était là un vrai héros! Quelle terreur n'a-t-il point répandue dans toute la contrée! Il a successivement triomphé de plus de

der selbst spielt
sehr lieblich
auf seiner Flöte,
ihm lauscht
mit stillem Entzücken.

11. Die Nachtigall und der Habicht.

Ein Habicht schoß
auf eine singende Nachtigall.
Da du singst
so lieblich,
sprach er,
wie vortrefflich
wirst du schmecken!
War es höhnische Bosheit,
oder war es Einfalt,
was der Habicht sagte?
Ich weiß nicht.
Aber gestern hörte ich sagen:
Dieses Frauenzimmer,
das dichtet
so unvergleichlich,
muß es nicht sein
ein allerliebstes Frauenzimmer?
Und das war gewiß Einfalt.

12. Der kriegerische Wolf.

Mein Vater
glorreichen Andenkens,
sagte ein junger Wolf
zu einem Fuchse,
das war
ein rechter Held!
Wie fürchterlich
hat er sich nicht gemacht
in der ganzen Gegend!

qui lui-même joue
très agréablement
sur sa flûte,
l'écoute
avec un doux ravissement.

11. LE ROSSIGNOL ET L'AUTOUR.

Un autour fondit
sur un rossignol chantant.
Puisque tu chantes
si agréablement,
dit-il,
combien excellent
seras-tu-au-goût!
Était-ce railleuse méchanceté,
ou était-ce simplicité,
ce-que l'autour disait?
Je ne sais pas;
mais hier j'entendais dire:
Cette femme,
qui fait-des-vers
si incomparablement,
ne doit-elle pas être
une très-aimable femme?
Et cela était certainement simplicité.

12. LE BELLIQUEUX LOUP.

Mon père
de glorieuse mémoire,
disait un jeune loup
à un renard,
cela était (c'était là)
un véritable héros!
Combien redoutable
ne s'est-il pas fait (rendu)
dans toute la contrée!

mehr als zweihundert Feinde nach und nach triumphirt, und ihre schwarzen Seelen in das Reich des Verderbens gesandt. Was Wunder also, daß er endlich doch einem unterliegen mußte!

— So würde sich ein Leichenredner ausdrücken, sagte der Fuchs; der trockene Geschichtschreiber aber würde hinzufügen: Die zweihundert Feinde, über die er nach und nach triumphirte, waren Schafe und Esel; und der eine Feind, dem er unterlag, war der erste Stier, den er sich anzufallen erlaubte."

13. Der Phönix.

Nach vielen Jahrhunderten gefiel es dem Phönix, sich wieder einmal sehen zu lassen. Er erschien, und alle Thiere und Vögel versammelten sich um ihn. Sie gafften, sie staunten, sie bewunderten und brachen in ein entzückendes Lob aus.

Bald aber verwandten die besten und gefelligsten mittheilsvoll

deux cents ennemis et envoyé leurs noires âmes dans le royaume de la mort. Quelle merveille est-ce donc qu'à la fin il ait succombé sous l'un deux!

— Ainsi s'exprimerait un panégyriste, dit le renard; mais l'impossible historien ajouterait: Les deux cents ennemis dont il a successivement triomphé étaient des brebis et des ânes; et le seul ennemi, sous lequel il succomba, était le premier taureau qu'il eût osé attaquer. »

13. LE PHÉNIX.

Après un intervalle de plusieurs siècles, il plut au phénix de se montrer de nouveau. Il parut, et tous les animaux, tous les oiseaux s'assemblèrent autour de lui. Saisis d'étonnement et de d'admiration, ils éclatèrent dans leur ravissement en un concert de louanges. Mais bientôt les plus doux d'entre eux et les plus sociables détournèrent

Er hat triumphirt nach und nach über mehr als zwei hundert Feinde, und gesandt ihre schwarzen Seelen in das Reich des Verderbens. Was Wunder also, daß endlich er doch mußte einem unterliegen! So würde sich ausdrücken ein Leichenredner, sagte der Fuchs; aber der trockene Geschichtschreiber würde hinzufügen: Die zwei hundert Feinde, über die er triumphirte nach und nach, waren Schafe und Esel; und der eine Feind, dem er unterlag, war der erste Stier, den er sich erlaubte anzufallen.

13. Der Phönix.

Nach vielen Jahrhunderten gefiel es dem Phönix, sich sehen zu lassen wieder einmal. Er erschien, und alle Thiere und Vögel versammelten sich um ihn. Sie gafften, sie staunten, sie bewunderten und brachen aus in ein entzückendes Lob. Aber die besten und gefelligsten verwandten bald mittheilsvoll

Il a triomphé successivement sur (de) plus de deux cents ennemis, et envoyé leurs noires âmes dans le royaume de la perdition. Quelle merveille donc, qu'ensin pourtant il dût succomber à un! Ainsi s'exprimerait un panégyriste, dit le renard; mais le sec historien ajouterait: Les deux cents ennemis, dont il triompha successivement, étaient des brebis et des ânes; et le seul ennemi, auquel il succomba, était le premier taureau, qu'il s'enhardit à attaquer.

13. LE PHÉNIX.

Après beaucoup-de siècles il plut au phénix, de se faire voir de-nouveau une-fois. Il parut, et tous-les animaux et oiseaux s'assemblèrent autour de lui. Ils bayèrent, ils s'étonnèrent, ils admirèrent et éclatèrent (ment). en un éloge ravissant (de ravissement). Mais les meilleurs et les plus sociables détournèrent bientôt pleins-de-pitié

ihre Blicke, und seufzten : „Der unglückliche Phönix! Ihm ward das harte Loos, weder Geliebte noch Freund zu haben; denn er ist der einzige seiner Art!“

14. Die Gans.

Die Federn einer Gans beschämten den neugebornen Schnee¹. Stolz auf dieses blendende Geschenk der Natur, glaubte sie eher zu einem Schwane², als zu dem was sie war, geboren zu sein. Sie sonderte sich von ihres Gleichen ab, und schwamm einsam und majestätisch auf dem Teiche herum. Bald dehnte sie ihren Hals, dessen verrätherischer Kürze sie mit aller Macht abhelfen wollte; bald suchte sie ihm die prächtige Biegung zu geben, in welcher der Schwan das würdigste Ansehen eines Vogels des Apollo hat. Doch vergebens; er war zu steif, und mit aller ihrer Bemühung brachte sie es nicht weiter, als daß³ sie eine lächerliche Gans ward, ohne ein Schwan zu werden.

avec compassion leurs regards, et soupirèrent : « Malheureux Phénix ! le cruel destin a voulu qu'il n'eût ni maîtresse, ni ami ; car il est seul de son espèce ! »

14. L'OIE.

Les plumes d'une oie faisaient honte à la neige nouvelle. Fière de ce don éblouissant de la nature, elle se crut née pour être un cygne : oubliant sa condition, elle s'écartait de ses compagnes et nageait solitaire et majestueuse autour de l'étang. Tantôt elle allongeait son cou et voulait à toute force remédier à sa petitesse qui la trahissait; tantôt elle essayait de lui imprimer la magnifique courbure qui donne au cygne un aspect si digne de l'oiseau d'Apollon. Mais en vain; il était trop roide, et avec tous ses efforts elle ne réussit qu'à se rendre une oie ridicule, sans devenir un cygne.

ihre Blicke, und seufzten :
Der unglückliche Phönix!
Ihm ward das harte Loos,
weder Geliebte noch Freund zu haben;
denn er ist der einzige seiner Art!

leurs regards, et soupirèrent :
Le malheureux phénix !
A lui est-advenu le dur lot,
de n'avoir ni maîtresse ni ami ;
car il est l'unique de son espèce !

14. Die Gans.

Die Federn einer Gans
beschämten
den neugebornen Schnee.
Stolz auf dieses blendende Geschenk
der Natur,
glaubte sie geboren zu sein
eher zu einem Schwane,
als zu dem, was sie war.
Sie sonderte sich ab
von ihres Gleichen,
und schwamm herum
einsam und majestätisch
auf dem Teiche.
Bald dehnte sie ihren Hals,
dessen verrätherischer Kürze
sie wollte mit aller Macht
abhelfen.
Bald suchte sie ihm zu geben
die prächtige Biegung
in welcher
der Schwan hat
das würdigste Ansehen
eines Vogels des Apollon.
Doch vergebens;
er war zu steif,
und mit aller ihrer Bemühung
brachte sie es nicht weiter,
als daß sie ward
eine lächerliche Gans,
ohne ein Schwan zu werden.

14. L'OIE.

Les plumes d'une oie
rendaient-honteuse
la neige nouvellement-née.
Fière de ce don éblouissant
de la nature,
elle crut être née
plutôt pour (pour être) un cygne,
que pour ce qu'elle était.
Elle se séparait
de ses semblables,
et nageait autour
solitaire et majestueuse
sur l'étang.
Tantôt elle allongeait son cou,
à la traîtresse petitesse duquel
elle voulait à toute force
remédier.
Tantôt elle cherchait à lui donner
la magnifique courbure
dans laquelle
le cygne a
le plus digne aspect
d'un oiseau d'Apollon.
Mais vainement;
il était trop roide,
et avec toute sa peine
elle ne le porta pas plus loin,
si-ce-n'est qu'elle devint (elle ne réussit
une oie ridicule, [sit qu'à devenir])
sans devenir un cygne.

15. Die Eiche und das Schwein.

Ein gefräßiges Schwein mästete sich unter einer hohen Eiche mit der herabgefallenen Frucht. Indem es die eine Eichel zerbiß, verschluckte es bereits eine andere mit dem Auge.

„Undankbares Vieh! rief endlich der Eichbaum herab. Du nährst dich von meinen Früchten, ohne einen einzigen dankbaren Blick auf mich in die Höhe zu richten.“

Das Schwein hielt einen Augenblick inne, und grunzte zur Antwort: „Meine dankbaren Blicke sollten nicht ausbleiben, wenn ich nur wüßte, daß du deine Eicheln meinethwegen hättest fallen lassen.“

16. Die Wespen.

Fäulniß und Verwesung zerstörten das stolze Gebäude eines kriegerischen Rosses, das unter seinem kühnen Reiter erschossen worden². Die Ruinen des einen braucht die allzeit wirksame Natur zu dem Leben des andern. Und so flog auch ein Schwarm

15. LE CHÊNE ET LE COCHON.

Sous un grand chêne un cochon vorace s'engraissait des fruits tombés de l'arbre. Il n'avait pas encore avalé un gland qu'il en dévorait déjà un autre des yeux.

« Ingrate bête! lui cria enfin le chêne. Tu te nourris de mes fruits, sans même lever sur moi un seul regard de reconnaissance. »

Le cochon s'arrêta un instant, et répondit en grognant: « Mes regards ne manqueraient pas à t'exprimer ma gratitude, si je savais seulement que tu eusses laissé tomber tes glands à mon intention. »

16. LES GUÊPES.

Un superbe et belliqueux coursier, tué d'un coup de feu sous son hardi cavalier, était tombé en pourriture. La nature toujours active fait servir les débris d'un être à la vie d'un autre. Un essaim de

15. Die Eiche und das Schwein.

15. LE CHÊNE ET LE COCHON.

Ein gefräßiges Schwein mästete sich unter einer hohen Eiche mit der herabgefallenen Frucht. Indem es zerbiß die eine Eichel, verschluckte es bereits eine andere mit dem Auge. Undankbares Vieh! rief endlich herab der Eichbaum. Du nährst dich von meinen Früchten, ohne in die Höhe zu richten auf mich einen einzigen dankbaren Blick. Das Schwein hielt inne einen Augenblick, und grunzte zur Antwort: Meine dankbaren Blicke sollten nicht ausbleiben, wenn ich nur wüßte, daß du hättest fallen lassen deine Eicheln meinethwegen.

16. Die Wespen.

Fäulniß und Verwesung zerstörten das stolze Gebäude eines kriegerischen Rosses, das erschossen worden unter seinem kühnen Reiter. Die allzeit wirksame Natur braucht die Ruinen des einen zu dem Leben des andern. Und so flog auch hervor

Un cochon vorace s'engraissait sous un chêne élevé avec le fruit tombé-en-bas. Tandis-qu'il broyait-avec-les-dents un gland, il avalait déjà un autre avec l'œil (des yeux). Ingrate bête! cria enfin d'en-haut le chêne. Tu te nourris de mes fruits, sans diriger en haut sur moi un seul regard reconnaissant. Le cochon s'arrêta un instant, et grogna pour réponse: Mes regards reconnaissants ne feraient pas défaut, si je savais seulement, que tu eusses laissé tomber tes glands à-cause-de-moi.

16. LES GUÊPES.

La corruption et la pourriture détruisirent la superbe structure d'un belliqueux coursier, qui avait été tué-d'un-coup-de-feu sous son hardi cavalier. La nature en-tout-temps active emploie les ruines de l'un à la vie de l'autre. Et ainsi sortit aussi en volant

junger Wespen aus dem beschmeißten Nase hervor. „O, riefen die Wespen, was für eines göttlichen Ursprungs wir sind! Das prächtigste Roß, der Liebling Neptuns, ist unser Erzeuger!“

Diese seltsame Prahlerei hörte der aufmerksame Fabeldichter, und dachte an die heutigen Italiener, die sich nichts geringeres als Abkömmlinge der alten unsterblichen Römer zu sein einbilden, weil sie auf ihren Gräbern geboren worden.

17. Die Sperlinge.

Eine alte Kirche, welche den Sperlingen unzählige Nester gab, ward ausgebeffert. Als sie nun in ihrem neuen Glanze da stand, kamen die Sperlinge wieder, ihre alten Wohnungen zu suchen. Allein sie fanden sie alle vermauert. „Zu was, schrieten sie, taugt denn nun das große Gebäude? Kommt, verlaßt den unbrauchbaren Steinhaufen!“

jeunes guêpes s'envola donc des flancs de ce cadavre en putréfaction. « O, s'écrièrent les guêpes, quelle divine origine est la nôtre! Le plus magnifique coursier, le favori de Neptune, nous a donné la vie! »

Cette étrange rodomontade n'échappa pas au fabuliste attentif, et il songea aux Italiens d'aujourd'hui, qui s'imaginent n'être rien de moins que les descendants des anciens et immortels Romains, parce qu'ils sont nés sur leurs tombeaux.

17. LES MOINEAUX.

On restaura une vieille église qui fournissait aux moineaux d'innombrables nids. Quand elle parut dans son nouvel éclat, les moineaux revinrent y chercher leurs anciennes demeures; mais ils les trouvèrent toutes murées. « A quoi donc, s'écrièrent-ils, peut servir maintenant ce grand édifice? Allons, abandonnons ce monceau de pierres devenu inutile! »

aus dem beschmeißten Nase ein Schwarm junger Wespen. O, riefen die Wespen, was für eines göttlichen Ursprungs wir sind!

Das prächtigste Roß, der Liebling Neptuns, ist unser Erzeuger!

Der aufmerksame Fabeldichter hörte diese seltsame Prahlerei, und dachte an die heutigen Italiener, die sich einbilden nichts geringeres zu sein als Abkömmlinge der alten unsterblichen Römer, weil sie geboren worden auf ihren Gräbern.

17. Die Sperlinge.

Eine alte Kirche, welche gab den Sperlingen unzählige Nester, ward ausgebeffert. Als sie nun da stand in ihrem neuen Glanze, kamen die Sperlinge wieder, zu suchen ihre alten Wohnungen. Allein sie fanden sie alle vermauert. Zu was, schrieten sie, taugt denn nun das große Gebäude? Kommt, verlaßt den unbrauchbaren Steinhaufen.

de la dégoûtante charogne un essaim de jeunes guêpes. O, s'écrièrent les guêpes, de quelle divine origine nous sommes! Le plus magnifique coursier, le favori de Neptune, est notre père! Le fabuliste attentif entendit cette étrange vanterie, et il songea aux Italiens d'aujourd'hui, qui s'imaginent n'être rien de moins que les descendants des anciens immortels Romains, parce qu'ils ont été enfantés sur leurs tombeaux.

17. LES MOINEAUX.

Une vieille église, qui donnait (fournissait) aux moineaux d'innombrables nids, fut restaurée. Lorsqu'elle se tint maintenant dans son nouvel éclat, vinrent les moineaux de-nouveau, pour chercher leurs anciennes demeures. Mais ils les trouvèrent toutes murées. A quoi, s'écrièrent-ils, est donc bon maintenant ce grand édifice? Venez, abandonnez cet inutile monceau-de pierres.

18. Der Strauß.

„Jetzt will ich fliegen,“ rief der gigantische Strauß; und das ganze Volk der Vögel stand in ernstester Erwartung um ihn versammelt. „Jetzt will ich fliegen,“ rief er nochmals; breitete die gewaltigen Fittige weit aus, und schoß, gleich einem Schiffe mit ausgespannten Segeln, auf dem Boden dahin, ohne ihn mit einem Tritte zu verlieren.

Seht da ein poetisches Bild jener unpoetischen Köpfe, die in den ersten Zeilen ihrer ungeheuren Oden mit stolzen Schwingen prahlen, sich über Wolken und Sterne zu erheben drohen, und dem Staube doch immer getreu bleiben!

19. Der Sperling und der Strauß.

„Sei auf deine Größe, auf deine Stärke so stolz als du willst, sprach der Sperling zu dem Strauße: ich bin doch mehr ein

18. L'AUTRUCHE.

«Voici que je vais voler!» criait la gigantesque autruche; et tout le peuplé des oiseaux se tenait assemblé autour d'elle, dans une grave attente. «Voici que je vais voler!» cria-t-elle derechef. Elle étendit ses puissantes ailes, et semblable à un navire aux voiles déployées, elle s'élança sur le sol, sans le perdre d'un pas.

C'est là une poétique image de ces esprits sans poésie, qui, dans les premières lignes de leurs odes monstrueuses, font parade de leurs superbes ailes, menacent de s'élever au-dessus des nuages et des astres, et restent néanmoins toujours attachés à la poussière.

19. LE MOINEAU ET L'AUTRUCHE.

«Tu as beau être fière de ta grandeur et de ta force, disait le moineau à l'autruche, je serai toujours plus oiseau que toi; car tu

18. Der Strauß.

Jetzt will ich fliegen
rief der gigantische Strauß;
und das ganze Volk der Vögel
stand um ihn versammelt
in ernstester Erwartung.

Jetzt will ich fliegen,
rief er nochmals;
breitete weit aus
die gewaltigen Fittige,
und schoß dahin,
gleich einem Schiffe
mit ausgespannten Segeln,
auf dem Boden,
ohne ihn zu verlieren
mit einem Tritte.

Seht da
ein poetisches Bild
jener unpoetischen Köpfe,
die, in den ersten Zeilen
ihrer ungeheuren Oden,
mit stolzen Schwingen prahlen,
drohen
sich zu erheben
über Wolken und Sterne,
und bleiben doch
immer getreu
dem Staube.

19. Der Sperling und
der Strauß.

Sei so stolz als du willst
auf deine Größe,
auf deine Stärke,
sprach der Sperling
zu dem Strauße:
ich bin doch

18. L'AUTRUCHE.

Maintenant je veux voler,
criait la gigantesque autruche;
et tout le peuple des oiseaux
se-tenait autour-d'elle rassemblé
dans une-grave attente.

Maintenant je veux voler,
cria-t-elle derechef;
elle étendit largement
les (ses) puissantes ailes,
et s'élança
semblable à un navire
aux voiles déployées,
sur le sol,
sans le perdre
d'un pas.

Voyez là
une poétique image
de ces têtes non-poétiques,
qui, dans les premières lignes
de leurs odes monstrueuses,
font-parade de leurs superbes ailes,
menacent
de s'élever
au-dessus des nuages et des astres,
et demeurent pourtant
toujours fidèles
à la poussière.

19. LE MOINEAU ET
L'AUTRUCHE.

Sois aussi fière que tu veux
de ta grandeur,
de ta force,
disait le moineau
à l'autruche:
je suis pourtant

Vogel, als du. Denn du kannst nicht fliegen; ich aber fliege, obgleich nicht hoch, obgleich nur ruckweise."

Der leichte Dichter eines fröhlichen Trinkliedes, eines kleinen verliebten Gesanges, ist mehr ein Genie, als der schwunglose Schreiber einer langen Hermanniaade¹.

20. Die Hunde.

"Wie ausgeartet ist hier zu Lande unser Geschlecht! sagte ein gereif^{ter} Pudel². In dem fernen Welttheile, welchen die Meitschen Indien nennen, da, da gibt es³ noch rechte Hunde; Hunde, meine Brüder (ihr werdet es mir nicht glauben, und doch habe ich es mit meinen Augen gesehen), die auch einen Löwen nicht fürchten, und kühn mit ihm anbinden.

— Aber, fragte den Pudel ein gefestigter⁴ Jagdhund, überwinden sie ihn denn auch, den Löwen?

— Überwinden? war die Antwort. Das kann ich nun eben

ne peux voler, tandis que moi je vole, quoique peu haut, et seulement par saccades. »

L'auteur léger d'une joyeuse chanson à boire, d'une petite poésie amoureuse, est plutôt un génie que l'écrivain sans essor d'une longue Hermanniaade.

20. LES CHIENS.

« Que notre espèce est dégénérée dans ce pays-ci! disait un barbet qui avait voyagé. Dans cette lointaine partie du monde que les hommes appellent les Indes, c'est là, c'est là qu'il y a encore de véritables chiens; des chiens, mes frères (vous ne m'en croirez pas, et pourtant je l'ai vu de mes yeux), qui ne craignent pas même un lion, et entrent hardiment en lice avec lui.

— Mais, demanda au barbet un chien de chasse peu enthousiaste, sont-ils aussi plus forts que le lion?

Plus forts? répondit le barbet; ce n'est pas là précisément

mehr ein Vogel, als du.

Denn du kannst nicht fliegen;

ich aber fliege,

obgleich nicht hoch,

obgleich nur ruckweise.

Der leichte Dichter

eines fröhlichen Trinkliedes,

eines kleinen verliebten Gesanges,

ist mehr ein Genie,

als der schwunglose Schreiber

einer langen Hermanniaade.

20. Die Hunde.

Wie ausgeartet

ist unser Geschlecht

hier zu Lande!

sagte ein gereif^{ter} Pudel

In dem fernen Welttheile,

welchen die Menschen

Indien nennen,

da, da gibt es noch

rechte Hunde;

Hunde,

meine Brüder

(ihr werdet mir es nicht glauben,

und doch habe ich es gesehen

mit meinen Augen)

die auch nicht fürchten

einen Löwen,

und anbinden

kühn mit ihm.

Aber, fragte den Pudel

ein gefestigter Jagdhund,

überwinden sie ihn denn auch,

den Löwen?

Überwinden? war die Antwort.

Sch kann nun eben das nicht sagen.

plus un oiseau, que toi.

Car tu ne peux pas voler;

mais moi je vole,

quoique pas haut,

quoique seulement par-saccades.

Le poëte léger

d'une joyeuse chanson-à-boire,

d'une petite poésie amoureuse,

est plus un génie,

que l'écrivain sans-essor

d'une longue Hermanniaade.

20. LES CHIENS.

Combien dégénérée

est notre espèce

en ce pays-ci!

disait un barbet qui avait voyagé.

Dans la lointaine partie-du-monde,

que les hommes

nomment Inde,

là, là y-a-t-il encore

de véritables chiens;

des chiens,

mes frères,

(vous ne me le (m'en) croirez pas,

et pourtant je l'ai vu

de mes yeux)

qui ne craignent pas-même

un lion,

et entrent-en-lice

hardiment avec lui.

Mais, demanda au barbet

un chien-de-chasse posé,

le vainquent-ils donc aussi,

le lion?

Vaincre? fut la réponse.

Je ne puis pas précisément dire cela.

nicht sagen. Gleichwohl, bedenke nur, einen Löwen anzufallen!

— O, fuhr der Jagdhund fort, wenn sie ihn nicht überwinden, so sind deine gepriesenen Hunde in Indien besser als wir, so viel wie nichts,¹ aber ein gut Theil dümmer.“

21. Der Fuchs und der Storch.

„Erzähle mir doch etwas von den fremden Ländern, die du alle gesehen hast,“ sagte der Fuchs zu dem weitgereis'ten Storche.

Hierauf fing der Storch an, ihm jede Lache und feuchte Wiese zu nennen, wo er die schmachhaftesten Würmer und die fettesten Frösche geschmauset.

„Sie sind lange in Paris gewesen, mein Herr. Wo speiset man am besten? was für Weine haben Sie da am meisten nach Ihrem Geschmacke gefunden?“

ce que je puis dire. Toutefois, songe un peu, attaquer un lion!

— Oh! continua le chien de chasse, s'ils ne sont pas plus forts que lui, alors tes chiens des Indes, si vantés, ne valent en rien mieux que nous, mais ils sont de beaucoup plus sots.“

21. LE RENARD ET LA CIGOGNE.

« Raconte-moi donc quelque chose de tous les pays étrangers que tu as vus, » disait le renard à la cigogne voyageuse.

Là-dessus la cigogne se mit à lui nommer chaque mare, chaque humide prairie où elle avait savouré les vers les plus délicats, les grenouilles les plus grasses.

« Vous avez été longtemps à Paris, monsieur. Où mange-t-on le mieux? Quels vins avez-vous trouvés là le plus à votre goût? »

Gleichwohl,
bedenke nur,
einen Löwen anzufallen!
O, fuhr der Jagdhund fort,
wenn sie ihn nicht überwinden,
so sind deine gepriesenen Hunde
in Indien
so viel wie nichts
besser als wir,
aber ein gut Theil
dümmer.

21. Der Fuchs und der Storch.

Erzähle mir doch etwas
von den fremden Ländern,
die du alle gesehen hast,
sagte der Fuchs
zu dem weitgereis'ten Storche
Hierauf fing der Storch an,
ihm zu nennen
jede Lache
und feuchte Wiese,
wo er geschmauset
die schmachhaftesten Würmer
und die fettesten Frösche.
Sie sind gewesen
lange in Paris,
mein Herr.
Wo speiset man
am besten?
was für Weine
haben sie da gefunden
am meisten
nach Ihrem Geschmacke?

Toutefois,
songe donc,
attaquer un lion!
Oh! continua le chien-de-chasse,
s'ils ne le vainquent pas,
alors tes chiens si vantés
dans (de) l'Inde
sont autant comme rien
meilleurs que nous,
mais pour une bonne part (beaucoup)
plus sots.

21. LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Raconte-moi donc quelque-chose
des pays étrangers,
que tu as tous vus,
disait le renard
à la cigogne qui avait loin-voyagé.
Là-dessus commença la cigogne
à lui nommer
chaque mare
et humide prairie,
où elle avait savouré
les vers de meilleur-goût
et les plus grasses grenouilles.
Vous avez été
longtemps à Paris,
Monsieur.
Où mange-t-on
le mieux?
quels vins
avez-vous là trouvés
le plus
à votre goût?

22. Die Eule und der Schatzgräber.

Jener Schatzgräber war ein sehr unbilliger Mann. Er wagte sich in die Ruinen eines alten Raubschlosses, und ward da gewahr, daß die Eule eine magere Maus ergriff und verzehrte. „Schickt sich das, sprach er, für den philosophischen Liebling Minervens?“

— Warum nicht? versetzte die Eule. Weil ich stille Betrachtungen liebe, kann ich deswegen von der Luft leben? Ich weiß zwar wohl, daß ihr Menschen es von euren Gelehrten verlangt.“

23. Die junge Schwalbe.

„Was macht ihr da, fragte eine Schwalbe die geschäftigen Ameisen. — Wir sammeln Vorrath auf den Winter, war die geschwinde Antwort.

— Das ist klug, sagte die Schwalbe; das will ich auch thun.“

22. LE HIBOU ET LE CHERCHEUR DE TRÉSOR.

Ce chercheur de trésor était un homme fort déraisonnable. Il s'aventura dans les ruines d'un vieux château de brigands, et là il vit un hibou qui saisit et mangea une maigre souris. « Cela, dit-il, convient-il à l'oiseau philosophie, favori de Minerve? »

— Pourquoi non? répliqua le hibou. Parce que j'aime le silence et la méditation, me faut-il pour cela vivre de l'air du temps? Je sais bien, il est vrai, que vous autres hommes, vous l'exigez de vos savants. »

23. LA JEUNE HIRONDELLE.

« Que faites-vous là? demandait une hirondelle aux fourmis affairées. — Nous amassons des provisions pour l'hiver, fut leur brève réponse.

— Voilà qui est sage, dit l'hirondelle; j'en veux faire autant. »

22. Die Eule und der
Schatzgräber.

Jener Schatzgräber
war ein sehr unbilliger Mann.
Er wagte sich
in die Ruinen
eines alten Raubschlosses,
und ward da gewahr,
daß die Eule
ergriff und verzehrte
eine magere Maus.
Schickt sich das, sprach er,
für den philosophischen Liebling
Minervens?
Warum nicht?
versetzte die Eule.
Weil ich liebe
stille Betrachtungen,
kann ich deswegen
von der Luft leben?
Zwar
weiß ich wohl
daß ihr Menschen
es verlangt
von euren Gelehrten.

23. Die junge Schwalbe.

Was macht ihr da,
fragte eine Schwalbe
die geschäftigen Ameisen.
Wir sammeln Vorrath
auf den Winter,
war die geschwinde Antwort.
Das ist klug,
sagte die Schwalbe;
ich will das auch thun.

22. LE HIBOU ET LE
CHERCHEUR-DE-TRÉSOR.

Ce chercheur-de-trésor
était un homme très déraisonnable.
Il se risqua
dans les ruines
d'un vieux château-de-brigands,
et là remarqua,
que le hibou
saisit et mangea
une maigre souris.
Cela convient-il, dit-il,
au philosophe favori
de Minerve?
Pourquoi pas?
répliqua le hibou.
Parce que j'aime
les silencieuses méditations,
puis-je à-cause-de-cela
vivre de l'air?
A-la-vérité
je sais bien
que vous autres hommes
le désirez
de vos savants.

23. LA JEUNE HIRONDELLE.

Que faites-vous là,
demandait une hirondelle
aux fourmis affairées.
nous amassons provision
pour l'hiver,
fut la rapide réponse.
Cela est sage,
dit l'hirondelle;
je veux faire cela aussi.

Und sogleich fing sie an, eine Menge todter Spinnen und Fliegen in ihr Nest zu tragen.

„Aber wozu soll das? fragte endlich die Mutter. — Wozu? Vorrath auf den bösen Winter, liebe Mutter; sammle doch auch! Die Ameisen haben mich diese Vorsicht gelehrt.

— O, laß den irdischen Ameisen diese kleine Klugheit, ver setzte die Alte; was sich für sie schickt, schickt sich nicht für bessere Schwalben. Uns hat die gütige Natur ein holderes Schicksal bestimmt. Wenn der reiche Sommer sich endet, ziehen wir von hinnen; auf dieser Reise entschlafen wir allgemach, und da empfangen uns warme Sümpfe, wo wir ohne Bedürfnisse rasten, bis uns ein neuer Frühling zu einem neuen Leben er wecket.“

24. Merops.

„Ich muß dich doch etwas fragen, sprach ein junger Adler

Et sans tarder elle se mit à porter dans son nid quantité d'araignées et de mouches. • Mais à-quoi bon cela? lui demanda enfin sa mère.

— A quoi bon? Ce sont provisions pour l'hiver, chère mère; amasse donc aussi! Les fourmis m'ont donné cette leçon de prévoyance.

— O, laisse aux terrestres fourmis cette mince sagesse, répliqua la vieille hirondelle: ce qui leur convient ne convient pas aux hirondelles. La nature, par privilège, nous a marqué, dans sa bonté, un sort plus doux. Quand l'été a cessé de répandre l'abondance, nous partons d'ici; dans ce voyage, nous nous endormons peu à peu, et alors de chauds marais nous reçoivent, où nous nous reposons sans besoins, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps nous éveille à une nouvelle vie. »

24. LE MÉROPS.

« Il faut pourtant que je te fasse une question, disait un jeune aigle

Und sogleich fing sie an
in ihr Nest zu tragen
eine Menge
todter Spinnen und Fliegen.

Aber wozu soll das?

fragte endlich die Mutter.

Wozu?

Vorrath auf den bösen Winter,

liebe Mutter;

sammle doch auch!

Die Ameisen haben mich gelehrt
diese Vorsicht.

O, laß den irdischen Ameisen

diese kleine Klugheit,

ver setzte die Alte;

was sich für sie schickt,

schickt sich nicht

für bessere Schwalben.

Die gütige Natur

hat uns bestimmt

ein holderes Schicksal.

Wenn der reiche Sommer
sich endet,

ziehen wir von hinnen;

auf dieser Reise

entschlafen wir allgemach,

und warme Sümpfe

empfangen uns da,

wo wir rasten

ohne Bedürfnisse,

bis ein neuer Frühling

uns erwecket zu einem neuen Leben.

24. Merops.

Ich muß doch

dich etwas fragen,

sprach ein junger Adler

Et aussitôt elle se mit,
à porter dans son nid
une multitude
d'araignées et de mouches mortes.

Mais de-quoi cela doit-il servir?

demanda enfin la mère.

De quoi?

de provision pour le méchant hiver,
chère mère;

amasse donc aussi!

Les fourmis m'ont appris
cette prévoyance.

O, laisse aux terrestres fourmis

cette petite sagesse,

répliqua la vieille;

ce qui leur convient,

ne convient pas. [lent mieux].

aux hirondelles meilleures (qui va-

La bienveillante nature

nous a marqué

un plus favorable destin.

Quand le riche été

se termine,

nous partons d'ici;

dans ce voyage

nous nous endormons peu-à-peu,

et de-chauds marais

nous reçoivent là,

où nous nous-reposons

sans besoins,

jusqu'à-ce-qu'un nouveau printemps

nous éveille à une nouvelle vie.

24. Le MÉROPS.

Je dois pourtant

te demander quelque-chose,

disait un jeune aigle.

zu einem tiefsinnigen grundgelehrten Uhu. Man sagt, es gebe¹ einen Vogel, mit Namen Merops, der, wenn er in die Luft steigt, mit dem Schwanze voraus, den Kopf gegen die Erde gekehrt, fliege. Ist das wahr?

— Ei, nicht doch! antwortete der Uhu; das ist eine alberne Erfindung des Menschen. Er mag selbst² ein solcher Merops sein, weil er nur gar zu gern den Himmel erfliegen möchte, ohne die Erde auch nur einen Augenblick aus dem Gesichte zu verlieren."

25. Der Pelikan.

Für wohlgerathene Kinder können Altern nicht zu viel thun. Aber wenn sich ein blöder Vater für einen ausgearteten Sohn das Blut vom Herzen zapft, dann wird Liebe zu Thorheit.

Ein frommer Pelikan, da er seine Jungen schmachten sah, rißte sich mit scharfem Schnabel die Brust auf, und erquickte

à un chat-huant, profond penseur et grand savant. Il y aurait, dit-on, un oiseau, du nom de mérops, qui, lorsqu'il s'élève dans l'air, vole la queue en haut, la tête en bas. Est-il vrai?

— Eh! non vraiment! répondit le chat-huant; c'est là une sottise invention de l'homme. Un mérops de cette sorte, c'est lui-même peut-être; il ne demanderait pas mieux en effet que d'atteindre le ciel sans perdre un seul instant de vue la terre."

25. LE PÉLICAN.

Des parents ne sauraient trop faire pour des enfants bien nés. Mais que, dans sa faiblesse, un père se saigne aux quatre veines pour un fils indigne, ce n'est plus tendresse, c'est folie.

Un doux pélican, voyant ses petits dépérir, se déchira la poitrine de son bec aigu, et les ranima de son sang. « J'admire ta tendresse,

zu einem tiefsinnigen Uhu grundgelehrten.

Man sagt, es gebe einen Vogel, mit Namen Merops, der, wenn er steigt in die Luft,

fliege, mit dem Schwanze voraus, den Kopf gekehrt gegen die Erde.

Ist das wahr?

Ei, nicht doch!

antwortete der Uhu; das ist eine alberne Erfindung des Menschen.

Er mag selbst sein ein solcher Merops: weil

er möchte nur gar zu gern den Himmel erfliegen, ohne die Erde zu verlieren aus dem Gesichte auch nur einen Augenblick.

25. Der Pelikan.

Altern können nicht zu viel thun

für wohlgerathene Kinder.

Aber wenn ein blöder Vater sich das Blut vom Herzen zapft für einen ausgearteten Sohn, dann wird Liebe zu Thorheit.

Ein frommer Pelikan, da er sah

seine Jungen schmachten, rißte sich die Brust auf mit scharfem Schnabel, und erquickte sie

à un chat-huant profond-penseur très-savant.

On dit qu'il y a un oiseau, du nom de mérops, qui, quand il s'élève dans l'air,

vole avec la queue en-avant, la tête tournée vers la terre.

Cela est-il vrai?

Eh! non vraiment!

répondit le chat-huant; cela est une sottise invention de l'homme.

Il peut lui-même être un tel mérops:

parce que (car)

il ne voudrait que trop volontiers atteindre-en-volant le ciel, sans perdre la terre de vue même seulement un instant.

25. LE PÉLICAN.

Des parents ne peuvent pas trop faire

pour des enfants bien-nés.

Mais quand un père faible se tire le sang du cœur pour un fils dégénéré, alors l'amour devient folie.

Un tendre pélican, comme il voyait

ses petits languir, s'égratigna la poitrine de son bec aigu, et les ranima

sie mit seinem Blute. „Ich bewundere deine Bärtlichkeit, rief ihm ein Adler zu, und bejammere deine Blindheit. Sieh doch, wie manchen nichtswürdigen Kukul du unter deinen Jungen ausgebrütet' hast!“

So war es auch wirklich; denn auch ihm hatte der kalte Kukul seine Eier untergeschoben. Waren es undankbare Kukulke werth, daß ihr Leben so theuer erkaufte wurde?

26. Der Löwe und der Tiger.

Der Löwe und der Hase, beide schlafen mit offenen Augen. Und so schlief jener, ermüdet von der gewaltigen Jagd, einst vor dem Eingange seiner fürchterlichen Höhle.

Da sprang² ein Tiger vorbei, und lachte des leichten Schlummers. „Der nichtsfürchtende Löwe! rief er, schläft er nicht mit offenen Augen, natürlich wie der Hase!“

— Wie der Hase?“ brüllte der aufspringende Löwe, und war

lui cria un aigle, et je plains ton aveuglement. Vois combien de vils coucous tu as fait éclore avec tes petits! »

La chose était vraie : le froid coucou avait glissé ses œufs parmi les œufs du pélican. D'ingrats coucous méritaient-ils que leur vie fût si chèrement achetée?

26. LE LION ET LE TIGRE.

Le lion et le lièvre dorment tous deux les yeux ouverts. Et c'est ainsi que, fatigué d'une chasse violente, le premier dormait un jour sur le seuil de son antre redoutable. Un tigre vint à passer, et se moquant de ce sommeil léger : « Le lion sans peur! s'écria-t-il, ne dort-il pas les yeux ouverts, naturellement comme le lièvre!

— Comme le lièvre? » rugit le lion bondissant, et il tenait déjà le

mit seinem Blute.

Ich bewundere deine Bärtlichkeit, rief ihm ein Adler zu, und bejammere deine Blindheit.

Sieh doch,

wie manchen Kukul

nichtswürdigen

du hast ausgebrütet

unter deinen Jungen.

So war es auch wirklich;

denn der kalte Kukul

hatte ihm untergeschoben

auch seine Eier.

Waren es undankbare Kukulke werth,

daß ihr Leben

so theuer erkaufte wurde?

avec son sang.

J'admire ta tendresse,

lui cria un aigle,

et je déplore ton aveuglement.

Vois donc

[coucous]

comme maint coucou (combien de

ne-valant-rien

tu as fait-éclore-en-couvant

parmi tes petits.

Ainsi était-ce aussi effectivement;

car le froid coucou

avait fourré-sous lui

aussi ses œufs.

D'ingrats coucous étaient-ils dignes,

que leur vie

fût achetée si cher?

26. Der Löwe und der Tiger.

26. LE LION ET LE TIGRE.

Der Löwe und der Hase,

beide schlafen

mit offenen Augen.

Und so schlief jener,

ermüdet von der gewaltigen Jagd,

einst vor dem Eingange

seiner fürchterlichen Höhle.

Da sprang vorbei

ein Tiger,

und lachte

des leichten Schlummers.

Der nichtsfürchtende Löwe!

rief er,

schläft er nicht

mit offenen Augen,

natürlich wie der Hase!

Wie der Hase?

brüllte der aufspringende Löwe,

Le lion et le lièvre,

tous-deux dorment

avec les yeux ouverts.

Et ainsi dormait celui-là,

fatigué de la (d'une) chasse violente,

un-jour devant l'entrée

de son antre effroyable.

Alors passa en bondissant

un tigre,

et il rit

du léger sommeil du lion.

Le lion qui-ne-craint-rien!

s'écria-t-il,

ne dort-il-pas

avec les yeux ouverts,

naturellement comme le lièvre!

Comme le lièvre?

rugit le lion bondissant,

dem Spötter an der Gurgel¹. Der Tiger wälzte sich in seinem Blute, und der beruhigte Sieger legte sich wieder, zu schlafen².

27. Der Stier und der Hirsch.

Ein schwerfälliger Stier und ein flüchtiger Hirsch weideten auf einer Wiese zusammen.

„Hirsch, sagte der Stier, wenn uns der Löwe anfallen sollte, so laß uns für Einen Mann stehen³; wir wollen ihn tapfer abweisen. — Das muthe mir nicht zu⁴, erwiderte der Hirsch; denn warum sollte ich mich mit dem Löwen in ein ungleiches Gefecht einlassen, da ich ihm sicherer entlaufen⁵ kann?“

28. Der Esel und der Wolf.

Ein Esel begegnete einem hungrigen Wolfe. „Habe Mitleiden mit mir, sagte der zitternde Esel, ich bin ein armes krankes Thier: sieh nur was für einen Dorn ich mir in den Fuß getreten habe.

railleur à la gorge. Le tigre se roula dans son sang, et le vainqueur apaisé se remit à dormir.

27. LE TAUREAU ET LE CERF.

Un pesant taureau et un cerf léger paissaient ensemble dans une prairie. « Cerf, dit le taureau, si le lion venait à nous attaquer, tenons ferme tous deux, et repoussons-le bravement. — N'exige pas cela de moi, répliqua le cerf; car pourquoi m'engager avec le lion dans un combat inégal, quand je peux lui échapper plus sûrement par la fuite? »

28. L'ÂNE ET LE LOUP.

Un âne rencontra un loup affamé. « Aie pitié de moi, dit l'âne tremblant, je suis un pauvre animal souffrant: vois un peu quelle épine je me suis enfoncée dans le pied.

und war dem Spötter an der Gurgel.
Der Tiger wälzte sich in seinem Blute,
und der beruhigte Sieger legte sich wieder, zu schlafen.

27. Der Stier und der Hirsch.

Ein schwerfälliger Stier und ein flüchtiger Hirsch weideten zusammen auf einer Wiese.
Hirsch, sagte der Stier, wenn der Löwe sollte uns anfallen, so laß uns stehen für Einen Mann;
wir wollen ihn tapfer abweisen.
Muthe mir das nicht zu, erwiderte der Hirsch; denn warum sollte ich mich einlassen mit dem Löwen in ein ungleiches Gefecht, da ich kann ihm entlaufen sicherer.

28. Der Esel und der Wolf.

Ein Esel begegnete einem hungrigen Wolfe.
Habe Mitleiden mit mir, sagte der zitternde Esel, ich bin ein armes krankes Thier: sieh nur was für einen Dorn ich mir getreten habe in den Fuß.

et il était au (il tenait le) railleur à la gorge.
Le tigre se roula dans son sang, et le vainqueur apaisé se remit à dormir.

27. LE TAUREAU ET LE CERF.

Un pesant taureau et un léger cerf paissaient ensemble dans une prairie.
Cerf, dit le taureau, si le lion devait (venait à) nous attaquer, alors tenons-nous pour un-seul homme; [pousserons] bravement.
nous voulons le repousser (nous le re-
N'exige pas cela de moi, répliqua le cerf; car pourquoi devrais-je m'engager avec le lion dans un combat inégal, quand je puis lui échapper-en-courant plus-sûrement.

28. L'ÂNE ET LE LOUP.

Un âne rencontra un loup affamé.
Aie pitié de moi, dit l'âne tremblant, je suis un pauvre animal malade: vois un-peu quelle épine je me suis marchée (enfoncée) dans le pied.

— Wahrhaftig, du dauerst mich! versetzte der Wolf; und ich finde mich in meinem Gewissen verbunden, dich von diesen Schmerzen zu befreien."

Raum war das Wort gesagt, so ward der Esel zerrissen.

29. Der Springer im Schache¹.

Zwei Knaben wollten Schach ziehen. Weil ihnen ein Springer fehlte, so machten sie einen überflüssigen Bauer² durch ein Merkzeichen dazu.

"Ei! riefen die andern Springer, woher Herr Schritt vor Schritt?"

Die Knaben hörten die Spöttere, und sprachen: „Schweigt! thut er uns nicht eben die Dienste, die ihr thut?"

30. Äsopus und der Esel.

Der Esel sprach zu dem Äsopus: „Wenn du wieder ein Geschichtchen von mir ausbringst³, so laß mich etwas recht Vernünftiges und Sinnreiches sagen.

— Vraiment, je te plains! repartit le loup, et je me trouve en conscience obligé de te délivrer de ces douleurs. »
Il avait à peine dit ces mots, que l'âne était mis en pièces.

29. LE CAVALIER AUX ÉCHECS.

Deux enfants voulurent jouer aux échecs. Comme il leur manquait un cavalier, un pion superflu, qu'ils distinguèrent par une marque, leur en tint lieu. « Eh! s'écrièrent les autres cavaliers, d'où vient monsieur Pas-à-pas? »

Les enfants, à cette moquerie: « Taisez-vous, dirent-ils, ne nous rend-il pas les mêmes services que vous? »

30. ÉSOPE ET L'ÂNE.

L'âne dit à Ésope: « Si tu publies à mon sujet quelque nouvelle anecdote, fais-moi dire quelque chose de vraiment raisonnable et de spirituel.

Wahrhaftig,
du dauerst mich!
versetzte der Wolf;
und ich finde mich verbunden
in meinem Gewissen,
dich zu befreien
von diesen Schmerzen.
Raum war das Wort gesagt,
so ward der Esel zerrissen.

29. Der Springer im Schache.

Zwei Knaben wollten
Schach ziehen.
Weil ein Springer ihnen fehlte,
so machten sie dazu
einen überflüssigen Bauer
durch ein Merkzeichen.
Ei! riefen
die andern Springer,
woher
Herr Schritt vor Schritt?
Die Knaben
hörten die Spöttere,
und sprachen: Schweigt!
thut er uns nicht
eben die Dienste,
die ihr thut?

30. Äsopus und der Esel.

Der Esel sprach
zu dem Äsopus:
Wenn du wieder ausbringst
ein Geschichtchen von mir,
so laß mich etwas sagen
recht Vernünftiges
und Sinnreiches.

Vraiment,
tu m'affliges!
répartit le loup;
et je me trouve obligé
dans ma conscience
de te délivrer
de ces douleurs.
A-peine ce mot était dit,
alors l'âne fut mis-en-pièces.

29. LE SAUTEUR (CAVALIER) AUX ÉCHECS.

Deux enfants voulurent
jouer aux échecs.
Comme un cavalier leur manquait,
alors ils firent pour-cela (à la place)
un paysan (pion) superflu
par une marque.
Eh! s'écrièrent
les autres cavaliers,
d'où vient
monsieur Pas-à-pas?
Les enfants
entendirent la moquerie,
et dirent: Taisez-vous!
ne nous fait (rend) il pas
précisément les services,
que vous faites?

30. ÉSOPE ET L'ÂNE.

L'âne dit
à Ésope:
Si tu publies de nouveau (compte),
une anecdote de moi (sur mon
alors fais-moi dire quelque-chose
de bien raisonnable
et de spirituel.

— Dich etwas Sinnreiches! sagte Aesop: wie würde sich das schicken? Würde man nicht sprechen, du seist der Sittenlehrer, und ich der Esel?"

— Toi, quelque chose de spirituel! dit Ésope: quelle apparence? Ne dirait-on pas que tu es le moraliste, et moi l'âne? »

Dich etwas Sinnreiches!
sagte Aesop:
wie würde sich das schicken?
Würde man nicht sprechen,
du seist der Sittenlehrer,
und ich der Esel?

Toi, quelque-chose de spirituel!
dit Ésope:
comment cela conviendrait-il?
Ne dirait-on pas,
que tu es le moraliste,
et moi l'âne?

Zweites Buch.

1. Die eiserne Bildsäule.

Die eiserne Bildsäule eines vortrefflichen Künstlers schmolz durch die Hitze einer wüthenden Feuersbrunst in einen Klumpen. Dieser Klumpen kam einem andern Künstler in die Hände¹, und durch seine Geschicklichkeit verfertigte er eine neue Bildsäule daraus, von der ersten in dem, was sie vorstellte, unterschieden, an Geschmack und Schönheit aber ihr gleich.

Der Neid sah es und knirschte. Endlich besann er sich auf² einen armseligen Trost: „Der gute Mann würde dieses noch ganz erträgliche³ Stück auch nicht hervorgebracht haben, wenn ihm nicht die Materie der alten Bildsäule dabei zu Statuten gekommen wäre.“

LIVRE DEUXIÈME.

1. LA STATUE D'AIRAIN.

La chaleur d'un violent incendie fondit en un lingot une statue d'airain, œuvre d'un excellent artiste. Ce lingot vint aux mains d'un autre sculpteur, dont l'habile ciseau en fit une nouvelle statue, différant, par le sujet, de la première, mais d'aussi bon goût et d'une beauté aussi parfaite.

En la voyant, l'envie grinça les dents, et pour se consoler elle s'avisait enfin de ce misérable subterfuge: « Le pauvre homme, dit-elle, n'eût pas même produit ce morceau fort passable encore, si la matière de l'ancienne statue ne lui était venue en aide. »

LIVRE DEUXIÈME.

1. Die eiserne Bildsäule.

Die eiserne Bildsäule
eines vortrefflichen Künstlers
schmolz durch die Hitze
einer wüthenden Feuersbrunst
in einen Klumpen.

Dieser Klumpen
kam in die Hände
einem andern Künstler,
und durch seine Geschicklichkeit
verfertigte er daraus
eine neue Bildsäule,
unterschieden von der ersten
in dem was sie vorstellte,
aber ihr gleich
an Geschmack
und Schönheit.

Der Neid sah es
und knirschte.
Er besann sich endlich
auf einen armseligen Trost:

Der gute Mann
würde auch nicht hervorgebracht haben
dieses noch ganz erträgliche Stück
wenn die Materie
der alten Bildsäule
wäre ihm nicht dabei
zu Statuten gekommen.

1. LA STATUE D'AIRAIN.

La statue d'airain
d'un excellent artiste
se-fondit par la chaleur
d'un violent incendie
en un lingot.

Ce lingot
vint dans les mains
à un autre artiste,
et par son habileté
il en composa
une nouvelle statue,
différente de la première
dans ce qu'elle représentait,
mais à elle semblable
en goût
et en beauté.

L'envie le vit
et grinça-les-dents.
Elle s'avisait enfin
d'une misérable consolation:

Le brave homme
n'aurait pas même produit
ce morceau encore fort passable,
si la matière
de l'ancienne statue
ne lui était pas pour cela
venue en aide.

2. Herkules.

Als Herkules in den Himmel aufgenommen ward, machte er seinen Gruß unter allen Göttern der Juno zuerst. Der ganze Himmel und Juno erstaunten darüber. „Deiner Feindin, rief man ihm zu, begehnst du so vorzüglich? — Ja, ihr selbst, erwiderte Herkules. Nur ihre Verfolgungen sind es, die mir zu den Thaten Gelegenheit gegeben, womit ich den Himmel verdient habe.“

Der Olymp billigte die Antwort des neuen Gottes, und Juno ward versöhnt.

3. Der Knabe und die Schlange.

Ein Knabe spielte mit einer zahmen Schlange. „Mein liebes Thierchen, sagte der Knabe, ich würde mich mit dir so gemein nicht machen, wenn dir das Gift nicht benommen wäre. Ihr

2. HERCULE.

Quand Hercule fut reçu dans le ciel, ce fut à Junon que d'abord, entre tous les dieux, il adressa son compliment. Tout le ciel et Junon s'en étonnèrent. « C'est à ton ennemie, lui cria-t-on, que tu marques tant de préférence? — Oui, à elle-même! répondit Hercule. Je ne dois qu'à ses persécutions les exploits par lesquels j'ai mérité le ciel. »

L'Olympe approuva la réponse du nouveau dieu, et Junon cessa de le haïr.

3. L'ENFANT ET LE SERPENT.

Un enfant jouait avec un serpent apprivoisé. « Ma chère petite bête, dit l'enfant, je ne serais pas aussi familier avec toi, si l'on ne t'avait enlevé ton venin. Vous autres serpents, vous êtes les plus mé-

2. Herkules.

2. HERCULE.

Als Herkules
ward aufgenommen
in den Himmel,
machte er seinen Gruß,
unter allen Göttern,
der Juno zuerst.
Der ganze Himmel und Juno
erstaunten darüber.
Du begehnst so vorzüglich,
rief man ihm zu,
deiner Feindin?
Ja, ihr selbst,
erwiderte Herkules.
Es sind nur
ihre Verfolgungen,
die mir Gelegenheit gegeben
zu den Thaten,
womit
ich habe den Himmel verdient.
Der Olymp
billigte die Antwort
des neuen Gottes,
und Juno ward versöhnt.

3. Der Knabe und die
Schlange.

Ein Knabe spielte
mit einer zahmen Schlange.
Mein liebes Thierchen,
sagte der Knabe,
ich würde mich nicht machen
so gemein mit dir,
wenn das Gift
dir nicht benommen wäre.

Lorsque Hercule
fut reçu
dans le ciel,
il fit son compliment,
entre tous les dieux,
à Junon d'abord.
Tous le ciel et Junon
s'en étonnèrent.
Tu traites avec tant de préférence,
lui cria-t-on,
ton ennemie?
Oui, elle-même,
répliqua Hercule.
Ce sont seulement
ses persécutions,
qui m'ont donné occasion
aux actions,
par-lesquelles
j'ai mérité le ciel.
L'Olympe
approuva la réponse
du nouveau dieu,
et Junon fut réconciliée.

3. L'ENFANT ET LE
SERPENT.

Un enfant jouait
avec un serpent apprivoisé.
Mon cher petit-animal,
dit l'enfant,
je ne me ferais pas
si familier avec toi,
si le venin
ne t'avait pas été enlevé.

Schlangen seid die böshafteſten, undankbarſten Geſchöpfe! Ich habe wohl geſehen, wie es einem armen Landmann ging¹, der eine, vielleicht von deinen Urältern, die er halb erfroren unter einer Hecke fand, mitleidig aufhob, und ſie in ſeinen erwärmenden Buſen ſteckte. Kaum fühlte ſich die Böſe wieder, als ſie ihren Wohlthäter biß; und der gute, freundliche Mann mußte ſterben.

— Ich erſtaune, ſagte die Schlange. Wie partiſch eure Geſchichtſchreiber ſein müſſen! Die unſrigen erzählen dieſe Hiſtorie ganz anders. Dein freundlicher Mann glaubte, die Schlange ſei wirklich erfroren, und weil es eine von den bunten Schlangen war, ſo ſteckte er ſie zu ſich, ihr zu Hauſe die ſchöne Haut abzutreifen. War das recht?

chantes, les plus ingrates de toutes les créatures! J'ai bien lu ce qui advint à un pauvre villageois qui trouva, au pied d'une haie, un serpent à moitié gelé : c'était peut-être un de tes ancêtres; il en eut pitié, le prit et le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant eut-il repris ses sens, qu'il mordit son bienfaiteur, et le paysan trop charitable en mourut.

— Tu m'étonnes, dit le serpent. Il faut que vos historiens soient bien partiaux! Les nôtres racontent cette histoire tout autrement. Ton homme charitable croyait le serpent gelé en effet; et comme c'était un de ces serpents tachetés de diverses couleurs, il le prit pour lui enlever sa belle peau, dès qu'il serait de retour à la maison. Était-ce juste?

Mr Schlangen
seid die böshafteſten,
undankbarſten Geſchöpfe!
Ich habe wohl geſehen,
wie es ging
einem armen Landmann,
der mitleidig aufhob
eine vielleicht von deinen Urältern
die er fand
halb erfroren
unter einer Hecke,
und ſie ſteckte
in ſeinen erwärmenden Buſen.
Kaum
fühlte ſich die Böſe wieder,
als ſie ihren Wohlthäter biß;
und der gute,
freundliche Mann
mußte ſterben.
Ich erſtaune,
ſagte die Schlange.
Wie partiſch
eure Geſchichtſchreiber
müſſen ſein!
Die unſrigen
erzählen dieſe Hiſtorie
ganz anders.
Dein freundlicher Mann
glaubte, die Schlange
ſei wirklich erfroren,
und weil es war
eine von den bunten Schlangen,
ſo ſteckte er ſie zu ſich,
ihr abzutreifen
zu Hauſe
die ſchöne Haut.
War das recht?

Vous serpents
êtes les plus méchantes,
les plus ingrates créatures!
J'ai bien lu,
comme il alla (ce qui arriva)
à un pauvre villageois,
qui par-compassion ramassa
un peut-être de tes ancêtres,
qu'il trouva
à moitié gelé
sous une haie,
et le mit
dans son sein réchauffant.
A-peine
se sentit le méchant de-nouveau,
qu'il mordit son bienfaiteur;
et le bon,
le bienveillant homme
dut mourir.
Je m'étonne,
dit le serpent.
Combien partiaux
vos historiens
doivent être!
Les nôtres
racontent cette histoire
tout autrement.
Ton homme bienveillant
crut que le serpent
était réellement gelé,
et parce que c'était [couleurs,
un desserpents tachetés-de-diverses-
alors il le mit sur lui,
pour lui enlever
à la maison
la belle peau.
Cela était-il juste?

— Ach, schweig nur! erwiderte der Knabe. Welcher Undankbare hätte sich nicht zu entschuldigen gewußt!

— Recht, mein Sohn! fiel der Vater, der dieser Unterredung zugehört hatte, dem Knaben ins Wort¹. Aber gleichwohl, wenn du einmal von einem außerordentlichen Undanke hören solltest, so untersuche ja alle Umstände genau, bevor du einen Menschen mit so einem abscheulichen Schandfleck brandmarken lässest. Wahre Wohlthäter haben selten Undankbare verpflichtet; ja, ich will es zur Ehre der Menschheit hoffen, niemals. Aber die Wohlthäter mit kleinen eigennützigen Absichten, die² sind es werth, mein Sohn, daß sie Undank anstatt Erkenntlichkeit einwuchern."

4. Der Wolf auf dem Todtbette.

Der Wolf lag in den letzten Zügen³, und schickte einen prü-

— Ah! tais-toi! répliqua l'enfant. Quel ingrat ne trouverait moyen de s'excuser!

— Bien, mon fils! interrompit le père, qui avait prêté l'oreille à cet entretien. Et pourtant, si jamais on venait te raconter quelque trait de monstrueuse ingratitude, informe-toi bien de toutes les circonstances, avant de laisser stigmatiser un homme d'une si abominable flétrissure. Rarement de vrais bienfaiteurs ont obligé des ingrats; je veux même l'espérer pour l'honneur de l'humanité, jamais! Quant à ces bienfaiteurs à petites vues intéressées, ceux-là méritent bien, mon fils, de ne recueillir qu'ingratitude au lieu de reconnaissance. »

4. LE LOUP AU LIT DE MORT.

Le loup était à l'agonie, et jetait sur sa vie passée un regard scru-

Ach, schweig nur!

erwiderte der Knabe.

Welcher Undankbare

hätte nicht gewußt

sich zu entschuldigen!

Recht, mein Sohn!

fiel dem Knaben ins Wort

der Vater,

der zugehört hatte

dieser Unterredung.

Aber gleichwohl,

wenn du solltest

einmal hören

von einem außerordentlichen Un-

so untersuche ja genau

alle Umstände,

bevor du lässest

einen Menschen brandmarken [flecken.

mit so einem abscheulichen Scha:ds

Wahre Wohlthäter

haben selten verpflichtet

Undankbare;

ja, ich will es hoffen

zur Ehre der Menschheit,

niemals.

Aber die Wohlthäter

mit kleinen, eigennützigen Absichten,

die sind es werth,

mein Sohn,

daß sie einwuchern

Undank anstatt Erkenntlichkeit.

4. Der Wolf auf dem Todtbette.

Der Wolf lag

in den letzten Zügen,

und schickte zurück

Ah! tais-toi seulement!

reprit l'enfant.

Quel ingrat

n'aurait pas su

s'excuser!

Bien, mon fils!

tomba à l'enfant dans la parole (inter-

le père,

qui avait prêté-l'oreille

à cet entretien.

Mais néanmoins,

si tu devais

un-jour entendre-parler

d'une ingratitude extraordinaire,

alors recherche certes exactement

toutes les circonstances,

avant que tu laisses

stigmatiser un homme

d'une si abominable flétrissure.

De vrais bienfaiteurs

ont rarement obligé

des ingrats;

oui, je veux l'espérer

pour-l'honneur de l'humanité

jamais.

Mais les bienfaiteurs

à petites vues intéressées,

ceux-là sont dignes,

mon fils,

qu'ils amassent-par-l'usure [sance.

de l'ingratitude au-lieu de reconnais-

4. LE LOUP SUR LE LIT-DE-MORT.

Le loup gisait

dans les derniers souffles-de-vie,

et envoyait en-arrière

fenden Blick auf sein vergangenes Leben zurück¹. „Ich bin freilich ein Sünder, sagte er; aber doch, hoff' ich, keiner von den größten. Ich habe Böses gethan, aber auch viel Gutes. Einmal, erinner' ich mich, kam mir ein blökendes Lamm, welches sich von der Herde verirrt hatte, so nahe, daß ich es gar leicht hätte würgen können; und ich that ihm nichts. Zu eben dieser Zeit hörte ich die Spöttereien und Schmähungen eines Schafes mit der bewundernswürdigsten Gleichgültigkeit an, ob ich schon² keine schützende Hunde zu fürchten hatte.

— Und das alles kann ich dir bezeugen, fiel ihm Freund Fuchs, der ihn zum Tode bereiten half³, ins Wort; denn ich erinnere mich noch gar wohl aller Umstände dabei. Es war zu

tateur. « Je suis un pécheur, il est vrai, disait-il; mais non pourtant, j'espère, des plus grands. J'ai fait du mal, mais aussi beaucoup de bien. Une fois, je m'en souviens, un agneau bêlant, qui s'était écarté du troupeau, vint si près de moi que j'aurais pu très-facilement l'égorger, et je ne lui fis rien. Au même temps j'écoutai avec la plus admirable indifférence les railleries et les injures d'une brebis, bien que je n'eusse à craindre aucun chien qui pût la défendre.

— Je puis de tout cela te rendre témoignage, interrompit le renard, son ami, qui l'assistait au lit de mort; car toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. C'était justement à

einen prüfenden Blick auf sein vergangenes Leben. Ich bin freilich ein Sünder, sagte er; aber doch, hoff' ich, keiner von den größten. Ich habe Böses gethan; aber auch viel Gutes. Einmal, erinner' ich mich, ein blökendes Lamm, welches sich verirrt hatte von der Herde, kam mir so nahe, daß ich hätte können gar leicht es würgen; und ich that ihm nichts. Zu dieser Zeit eben hörte ich an die Spöttereien und Schmähungen eines Schafes mit der Gleichgültigkeit bewundernswürdigsten, obgleich ich hatte zu fürchten keine schützende Hunde. Und ich kann dir bezeugen das alles, fiel ihm ins Wort Freund Fuchs, der half ihn zum Tode bereiten; denn ich erinnere mich noch gar wohl aller Umstände dabei. Es war eben

un regard scrutateur sur sa vie passée. Je suis à-la-vérité un pécheur, disait-il; mais pourtant, j'espère, pas-un des plus grands. J'ai fait du mal; mais aussi beaucoup de bien. Une fois, je me souviens, un agneau bêlant, qui s'était égaré du troupeau, vint si près de moi, que j'aurais pu très-facilement l'égorger; et je ne lui fis rien. A cette époque précisément j'écoutais les railleries et les injures d'une brebis avec l'indifférence la plus admirable, quoique je n'eusse à craindre aucuns chiens protecteurs. Et je puis t'attester tout cela, [pit] lui tomba dans la parole (l'interrompami renard, qui aidait à le préparer à la mort; car je me souviens encore fort bien de toutes les circonstances de-cela. C'était justement

eben der Zeit, als du dich an dem Beine so jämmerlich würgtest, das dir der gutherzige Kranich hernach aus dem Schlunde zog."

5. Der Stier und das Kalb.

Ein starker Stier zersplitterte mit seinen Hörnern, indem er sich durch die niedrige Stallthüre drängte, die obere Pfofte. „Sieh einmal, Hirte! schrie ein junges Kalb; solchen Schaden thu' ich dir nicht. — Wie lieb wäre mir es, versetzte dieser, wenn du ihn thun könntest!"

Die Sprache des Kalbes ist die Sprache der kleinen Philosophen: „Der böse Bayle! wie manche rechtschaffene Seele hat er mit seinen verwegenen Zweifeln geärgert." O, ihr Herren, wie gern wollen wir uns ärgern lassen, wenn jeder von euch ein Bayle werden kann!

l'époque où tu t'étranglas si pitoyablement avec l'os, que la bonne grue te tira ensuite du gosier. »

5. LE TAUREAU ET LE VEAU.

Un puissant taureau, en passant avec effort par la porte trop basse de l'étable, brisa de ses cornes la poutre supérieure. « Vois un peu, berger! s'écria un jeune veau, je ne te cause pas de pareils dommages, moi. — Qu'il me serait agréable, répliqua celui-ci, que tu en pusses autant faire! »

Ce veau parlait comme parlent nos petits philosophes: « Le méchant Bayle! disent-ils, que d'âmes honnêtes il a scandalisées par ses doutes téméraires! » Oh! que volontiers, messieurs, nous nous laisserons par vous scandaliser, si chacun de vous peut devenir un Bayle!

zu der Zeit,
als du dich würgtest
so jämmerlich
an dem Beine,
das der gutherzige Kranich
dir hernach zog
aus dem Schlunde.

à l'époque,
que tu t'étranglas
si pitoyablement
avec l'os,
que la bonne grue
ensuite te tira
du gosier.

5. Der Stier und das Kalb.

5. LE TAUREAU ET LE VEAU.

Ein starker Stier
zersplitterte
mit seinen Hörnern,
indem er sich drängte
durch die niedrige Stallthüre,
die obere Pfofte.
Sieh einmal, Hirte!
schrie ein junges Kalb;
ich thue dir nicht
solchen Schaden.
Wie lieb wäre mir es,
versetzte dieser,
wenn du könntest
ihn thun!

Die Sprache des Kalbes
ist die Sprache
der kleinen Philosophen:
Der böse Bayle!
wie manche rechtschaffene Seele
er hat geärgert
mit seinen verwegenen Zweifeln.
O, ihr Herren,
wie gern
wollen wir uns lassen
ärgern,
wenn jeder von euch
kann ein Bayle werden!

Un fort taureau
brisa-en-pièces
avec ses cornes,
tandis qu'il se pressait
par la porte basse de l'étable,
le poteau supérieur.
Vois un peu, berger!
s'écria un jeune veau;
je ne te fais pas
tel dommage.
Combien agréable me serait-il,
répliqua celui-ci,
si tu pouvais
le faire!
Le langage du veau
est le langage
des petits philosophes:
Le méchant Bayle!
combien d'âmes honnêtes
il a scandalisées
par ses doutes téméraires.
O, vous messieurs,
comme volontiers
nous voulons nous laisser
scandaliser,
si chacun de vous
peut un Bayle devenir!

6. Die Pfauen und die Krähe.

Eine stolze Krähe schmückte sich mit den ausgefallenen Federn der farbigen Pfauen, und mischte sich kühn, als sie genug geschmückt zu sein glaubte, unter diese glänzenden Vögel der Juno. Sie ward erkannt, und schnell fielen die Pfauen mit scharfen Schnäbeln auf sie, ihr den betrügerischen Putz auszureißen.

„Lasset nach! schrie sie endlich; ihr habt nun all das eurige wieder.“ Doch die Pfauen, welche einige von den eigenen glänzenden Schwingsfedern der Krähe bemerkt hatten, versetzten: „Schweig, armselige Narrin; auch diese können nicht dein sein!“ und hielten weiter.

7. Der Löwe mit dem Esel.

Als des Aesopus Löwe mit dem Esel, der ihm durch seine fürchterliche Stimme die Thiere sollte jagen helfen, nach dem

6. LES PAONS ET LA CORNEILLE.

Une corneille orgueilleuse se para des plumes, dépouille éclatante des paons; et quand elle se crut assez embellie, elle se mêla hardiment à ces brillants oiseaux de Junon. Elle fut reconnue, et soudain les paons à coups de becs aigus tombèrent sur elle pour lui arracher sa parure mensongère. « Cessez! cria-t-elle enfin; vous avez repris tout ce qui est à vous. » Mais les paons, qui avaient aperçu quelques plumes luisantes des ailes de la corneille, répondirent: « Tais-toi, pauvre sottie, celles-ci ne peuvent non plus être à toi! » Et les coups de becs continuèrent.

7. LE LION ET L'ÂNE.

Quand le lion d'Ésope s'en fut dans la forêt avec l'âne, qui devait favoriser sa chasse du bruit effroyable de sa voix, une impertinente

6. Die Pfauen und die Krähe. 6. LES PAONS ET LA CORNEILLE.

Eine stolze Krähe schmückte sich mit den ausgefallenen Federn der farbigen Pfauen, und mischte sich kühn, als sie glaubte genug geschmückt zu sein, unter diese glänzenden Vögel der Juno. Sie ward erkannt, und schnell fielen die Pfauen auf sie mit scharfen Schnäbeln, ihr auszureißen den betrügerischen Putz.

Lasset nach!
schrie sie endlich;
ihr habt nun wieder
all das eurige.
Doch die Pfauen,
welche bemerkt hatten
einige [federn
von den eigenen glänzenden Schwing-
der Krähe,
versetzten:
Schweig, armselige Narrin;
diese können auch nicht
dein sein!
und hielten weiter.

7. Der Löwe mit dem Esel.

Als der Löwe des Aesopus
ging nach dem Walde
mit dem Esel,
der ihm sollte helfen
die Thiere jagen
durch seine fürchterliche Stimme,

Une orgueilleuse corneille se para avec les plumes tombées des paons colorés, et se mêla hardiment, lorsqu'elle crut être assez parée, parmi ces brillants oiseaux de Junon. Elle fut reconnue, et vite les paons tombèrent sur elle avec leurs becs aigus, pour lui arracher la trompeuse parure.

Cessez!
cria-t-elle enfin;
vous avez maintenant de-nouveau
tout le vôtre.
Mais les paons,
qui avaient remarqué
quelques-unes [ailes
des propres et brillantes plumes des
de la corneille,
répliquèrent:
Tais-toi, pauvre sottie;
celles-ci ne peuvent pas non plus
être tiennes!
et ils continuèrent à la becqueter.

7. LE LION AVEC L'ÂNE.

Lorsque le lion d'Ésope
alla à la forêt
avec l'âne,
qui devait lui aider
à chasser les animaux
par son effroyable voix,

Walde ging, rief ihm eine naseweise Krähe von dem Baume zu: „Ein schöner Gesellschafter! Schämst du dich nicht, mit einem Esel zu gehen? — Wen ich brauchen kann, versetzte der Löwe, dem kann ich ja wohl meine Seite gönnen¹.“

So denken die Großen alle, wenn sie einen Niedrigen ihrer Gemeinschaft würdigen.

8. Der Esel mit dem Löwen.

Als der Esel mit dem Löwen des Äsopus, der ihn statt seines Jägerhorns brauchte, nach dem Walde ging, begegnete ihm ein anderer Esel von seiner Bekanntschaft, und rief ihm zu: „Guten Tag, mein Bruder! — Unverschämter! war die Antwort.

— Und warum das? fuhr jener Esel fort. Bist du deswegen, weil du mit einem Löwen gehst, besser als ich? mehr als ein Esel?“

corneille lui cria du haut d'un arbre: « Le beau compagnon! n'as-tu point de honte d'aller avec un âne? — A celui qui peut m'être utile, répliqua le lion, je puis bien permettre de marcher à mes côtés. »

Les grands pensent ainsi tous, quand ils honorent les petits de leur familiarité.

8. L'ÂNE ET LE LION.

Quand l'âne s'en fut dans la forêt avec le lion d'Ésope, qui s'en servait en guise de cor de chasse, un autre âne, de sa connaissance, le rencontra, et lui cria: « Bonjour, frère! — Insolent! répondit celui-ci.

— Et pourquoi cela? continua l'autre âne. Parce que tu vas avec un lion, en vaux-tu donc mieux que moi? Es-tu plus qu'un âne? »

eine naseweise Krähe
rief ihm zu
von dem Baume:
Ein schöner Gesellschafter!
Schämst du dich nicht,
mit einem Esel zu gehen?
Ich kann ja wohl
dem meine Seite gönnen
wen ich brauchen kann,
versetzte der Löwe.
Die Großen denken so alle,
wenn sie würdigen
ihrer Gemeinschaft
einen Niedrigen.

une impertinente corneille
lui cria
de l'arbre:
Un beau compagnon!
N'as-tu point de honte,
d'aller avec un âne?
Je puis certes bien
accorder mon côté à celui-là
que je puis utiliser,
répliqua le lion.
Les grands pensent ainsi tous,
quand ils honorent
de leur familiarité
un petit.

8. Der Esel mit dem Löwen.

8. L'ÂNE AVEC LE LION.

Als der Esel
ging nach dem Walde
mit dem Löwen des Äsopus,
der ihn brauchte
statt seines Jägerhorns,
ein anderer Esel
von seiner Bekanntschaft
begegnete ihm,
und rief ihm zu:
Guten Tag, mein Bruder!
Unverschämter!
war die Antwort.
Und warum das?
fuhr jener Esel fort.
Weil du gehst
mit einem Löwen,
bist du deswegen
besser als ich?
mehr als ein Esel?

Lorsque l'âne
alla à la forêt
avec le lion d'Ésope,
qui l'employait
au lieu de son cor-de-chasse,
un autre âne
de sa connaissance
le rencontra,
et lui cria:
Bon jour, mon frère!
Insolent!
fut la réponse.
Et pourquoi cela?
continua cet-autre âne.
Parce-que tu vas
avec un lion,
es-tu pour-cela
meilleur que moi?
plus qu'un âne?

9. Die blinde Henne.

Eine blind gewordene Henne, die des Scharrens gewohnt war², hörte auch blind noch nicht auf, fleißig zu scharren. Was half es der arbeitsamen Märrin? Eine andere sehende Henne, welche ihre zarten Füße schonte, wich nicht von ihrer Seite, und genoß, ohne zu scharren, die Frucht des Scharrens. Denn so oft die blinde Henne ein Korn aufgescharrt³ hatte, fraß es die sehende weg.

Der fleißige Deutsche macht die Collectanea⁴, die der witzige Franzose nutzt.

10. Die Esel.

Die Esel beklagten sich bei dem Zeus, daß die Menschen mit ihnen zu grausam umgingen. „Unser starker Rücken, sagten sie,

9. LA POULE AVEUGLE.

Une poule devenue aveugle n'en allait pas moins toujours grattant la terre avec ses pattes, comme elle en avait l'habitude. Quel profit de son travail retirait la pauvre sotte? Une autre poule, munie de ses deux yeux, épargnait ses pieds délicats et, sans cesse auprès de sa compagne, recueillait sans fatigue le fruit du travail de celle-ci. Toutes les fois en effet qu'en grattant la terre la poule aveugle en tirait quelque graine, l'autre l'emportait et la mangeait.

Le laborieux Allemand compose les recueils dont profite le Français ingénieux.

10. LES ANES.

Les ânes se plaignaient à Jupiter de ce que les hommes en usaient trop cruellement à leur égard. « Notre dos vigoureux, disaient-ils,

9. Die blinde Henne.

Eine blind gewordene Henne, die gewohnt war des Scharrens, hörte noch nicht auf auch blind fleißig zu scharren. Was half es der arbeitsamen Märrin? Eine andere sehende Henne, welche schonte ihre zarten Füße, wich nicht von ihrer Seite, und genoß, ohne zu scharren, die Frucht des Scharrens. Denn so oft die blinde Henne hatte aufgescharrt ein Korn, die sehende fraß es weg. Der fleißige Deutsche macht die Collectanea, die nutzt der witzige Franzose.

10. Die Esel.

Die Esel beklagten sich bei dem Zeus, daß die Menschen umgingen mit ihnen zu grausam. Unser starker Rücken, sagten sie,

9. LA POULE AVEUGLE.

Une poule devenue aveugle, qui était habituée au grattement (à gratter), ne cessait pas encore même aveugle de gratter assidûment. Que servait-il à la laborieuse sotte? Une autre poule qui-voyait, laquelle épargnait ses pieds délicats, ne s'écartait pas de son côté, et jouissait, sans gratter, du fruit du grattement. Car aussi souvent que la poule aveugle avait découvert-en-grattant une graine, celle qui-voyait la détournait-et-la-mangeait. Le laborieux Allemand fait les recueils, qu'utilise le Français ingénieux.

10. LES ÂNES.

Les ânes se plaignaient auprès de Jupiter, que les hommes en-usaient avec eux trop cruellement. Notre fort dos, dirent-ils,

trägt ihre Lasten, unter welchen sie und jedes schwächere Thier erliegen müßten. Und doch wollen sie uns durch unbarmherzige Schläge zu einer Geschwindigkeit nöthigen, die uns durch die Last unmöglich gemacht würde, wenn sie uns auch¹ die Natur nicht versagt hätte. Verbiete ihnen, Zeus, so unbillig zu sein, wenn² sich die Menschen anders etwas Böses verbieten lassen³. Wir wollen ihnen dienen, weil es scheint, daß du uns dazu⁴ erschaffen hast; allein geschlagen wollen wir ohne Ursache nicht sein.

— Mein Geschöpf, antwortete Zeus ihrem Sprecher, die Bitte ist nicht ungerecht; aber ich sehe keine Möglichkeit, die Menschen zu überzeugen, daß eure natürliche Langsamkeit keine Faulheit sei. Und so lange sie dieses nicht glauben, werdet ihr geschlagen werden. Doch ich sinne⁵ euer Schicksal zu erleich-

porte pour eux des fardeaux sous lesquels eux-mêmes et tout animal plus faible que nous succomberaient. Et cependant ils veulent, à force de coups, nous obliger à une vitesse que la charge nous rendrait impossible, lors même que la nature ne nous l'aurait pas refusée. Défends-leur, Jupiter, d'être à ce point injustes, si toutefois les hommes souffrent qu'on leur défende quelque chose de mal. Nous voulons les servir, puisqu'il semble que tu nous as créés à cette fin; mais nous ne voulons pas être battus sans raison! »

Jupiter répondit à leur orateur : « Votre demande n'a rien d'injuste, mais je ne vois nulle possibilité de persuader aux hommes que votre lenteur naturelle n'est point de la paresse. Et aussi longtemps qu'ils seront dans cette erreur, vous serez battus. Mais je trouve un moyen

trägt ihre Lasten,
unter welchen sie
und jedes schwächere Thier
müßten erliegen.
Und doch
sie wollen uns nöthigen,
durch unbarmherzige Schläge,
zu einer Geschwindigkeit,
die uns unmöglich gemacht würde
durch die Last,
wenn auch die Natur
hätte sie uns nicht versagt.
Verbiete ihnen, Zeus,
so unbillig zu sein,
wenn anders
die Menschen
lassen sich verbieten
etwas Böses.
Wir wollen ihnen dienen
weil es scheint,
daß du uns dazu erschaffen hast;
allein wir wollen nicht
geschlagen sein
ohne Ursache.
Mein Geschöpf, antwortete Zeus
ihrem Sprecher,
die Bitte ist nicht ungerecht;
aber ich sehe keine Möglichkeit,
zu überzeugen
die Menschen,
daß eure natürliche Langsamkeit
sei keine Faulheit.
Und so lange
sie dieses nicht glauben,
werdet ihr geschlagen werden.
Doch ich sinne
zu erleichtern euer Schicksal.

porte leurs fardeaux,
sous lesquels eux
et tout animal plus faible [raient).
devraient succomber (succomber).
Et cependant
ils veulent nous contraindre,
par d'impitoyables coups,
à une célérité,
qui nous serait rendue impossible
par le fardeau,
lors même que la nature
ne nous l'aurait pas refusée.
Défends leur, Jupiter,
d'être si déraisonnables,
si toutefois
les hommes [leur défende)
se laissent défendre (souffrent qu'on
quelque-chose de mal.
Nous voulons les servir,
parce qu'il paraît,
que tu nous as créés pour-cela;
mais nous ne voulons pas
être frappés
sans motif.
Ma créature, répondit Jupiter
à leur orateur,
cette demande n'est pas injuste;
mais je ne vois aucune possibilité,
de persuader
les hommes,
que votre lenteur naturelle
n'est point de la paresse.
Et aussi longtemps que
ils ne croient (croiront) pas cela,
vous serez frappés.
Mais je trouve-le-moyen
d'alléger votre sort.

tern. Die Unempfindlichkeit soll von nun an¹ euer Theil sein : eure Haut soll sich gegen die Schläge verhärten, und den Arm des Treibers ermüden.

— Zeus, schrieten die Götter, du bist allezeit weise und gnädig !

Sie gingen erfreut von seinem Throne, als dem Throne der allgemeinen Liebe.

11. Das beschützte Lamm.

Hylax, aus dem Geschlechte der Wolfshunde, bewachte ein frommes Lamm. Ihn erblickte Lycodes, der gleichfalls an Haar, Schnauze und Ohren einem Wolfe ähnlicher² war als einem Hunde, und fuhr auf ihn los. „Wolf, schrie er, was machst du mit diesem Lamm ?

— Wolf selbst ! versetzte Hylax. (Die Hunde verkannten sich

d'adoucir votre sort. L'insensibilité sera désormais votre partage : votre peau s'endurcira contre les coups et fatiguera le bras de l'homme.

— Jupiter, s'écrièrent les ânes, tu es en tout temps sage et clément ! » Joyeux, ils s'éloignèrent de son trône, trône de l'universel amour.

11. L'AGNEAU DÉFENDU.

Hylax, de la race des chiens-loups, gardait un tendre agneau. Lycodes, qui, lui aussi, par le poil, le museau et les oreilles, ressemblait plutôt à un loup qu'à un chien, l'aperçut, et s'élançant sur lui :

« Loup, s'écria-t-il, que fais-tu de cet agneau ?

— Loup toi-même ! répondit Hylax. (Les chiens se méconnaiss-

Die Unempfindlichkeit

soll sein

von nun an

euer Theil :

eure Haut

soll sich verhärten

gegen die Schläge,

und ermüden

den Arm des Treibers.

Zeus, schrieten die Götter,

du bist allezeit

weise und gnädig !

Sie gingen erfreut

von seinem Throne,

als dem Throne

der allgemeinen Liebe.

L'insensibilité

doit être (sera)

désormais

votre partage :

votre peau

doit s'endurcir (s'endurcira)

contre les coups,

et fatiguer

le bras du conducteur.

Jupiter, s'écrièrent les ânes,

tu es constamment

sage et clément !

Ils s'en-allèrent réjouis

de son trône,

comme du trône

de l'universel amour.

11. Das beschützte Lamm.

Hylax, aus dem Geschlechte

der Wolfshunde,

bewachte ein frommes Lamm.

Lycodes,

der an Haar

Schnauze und Ohren

war gleichfalls

ähnlicher einem Wolfe

als einem Hunde,

erblickte ihn,

und fuhr auf ihn los.

Wolf, schrie er,

was machst du

mit diesem Lamm ?

Wolf selbst !

versetzte Hylax.

(Die Hunde

verkannten sich beide.)

14. L'AGNEAU PROTÉGÉ.

Hylax, de la race

des chiens-loups,

gardait un doux agneau.

Lycodes,

qui en poil

en museau et en oreilles

était également

plus-semblable à un loup

qu'à un chien,

l'aperçut,

et fondit sur lui.

Loup, s'écria-t-il,

que fais-tu

avec cet agneau ?

Loup toi-même !

répliqua Hylax.

(Les chiens

se méconnaissaient tous-deux.)

beide.) Geh! oder du sollst erfahren, daß ich sein Beschützer bin!"

Doch Lycodès will das Lamm mit Gewalt nehmen; Hylax will es mit Gewalt behaupten, und das arme Lamm (treffliche Beschützer!) wird darüber zerrissen.

12. Jupiter und Apollo.

Jupiter und Apollo stritten, welcher von ihnen der beste Bogenschütze sei. „Laß uns die Probe machen!“ sagte Apollo. Er spannte seinen Bogen und schoß so mitten in das bemerkte Ziel, daß Jupiter keine Möglichkeit sah, ihn zu übertreffen. „Ich sehe, sprach er, daß du wirklich sehr wohl schießest: ich werde Mühe haben, es besser zu machen. Doch will ich es ein andermal versuchen.“ Er soll es noch versuchen, der kluge Jupiter!

saient l'un l'autre.) Va-t'en, ou tu apprendras à tes dépens que je suis son protecteur! »

Lycodès cependant veut prendre de force l'agneau; Hylax veut le retenir de force, et là-dessus (admirables protecteurs!) le pauvre agneau est mis en pièces.

12. JUPITER ET APOLLON.

Jupiter et Apollon prétendaient chacun être le meilleur archer. « Essayons! » dit Apollon. Il banda son arc et frappa si juste au milieu du but, que Jupiter ne vit nulle possibilité de le surpasser. « Je vois, dit-il, que tu tires très-bien en effet: j'aurai de la peine à mieux faire; pourtant je l'essayerai une autre fois. » Il est encore à l'essayer, le prudent Jupiter!

Geh! oder du sollst erfahren,
daß ich bin
sein Beschützer!
Doch Lycodès
will das Lamm nehmen
mit Gewalt;
Hylax will es behaupten
mit Gewalt,
und das arme Lamm
(treffliche Beschützer!)
wird darüber zerrissen.

12. Jupiter und Apollo.

Jupiter und Apollo
stritten,
welcher von ihnen
sei der beste Bogenschütze.
Laß uns machen
die Probe!
sagte Apollo.
Er spannte seinen Bogen
und schoß
so mitten
in das bemerkte Ziel,
daß Jupiter
sah keine Möglichkeit,
ihn zu übertreffen.
Ich sehe, sprach er,
daß du schießest
wirklich sehr wohl:
ich werde Mühe haben,
es besser zu machen.
Doch will ich es versuchen
ein andermal.
Er soll es noch versuchen,
der kluge Jupiter!

Va-t-en! ou tu dois éprouver (tu
que je suis [éprouveras]
son protecteur!
Mais Lycodès
veut prendre l'agneau
de force;
Hylax veut le retenir
de force,
et le pauvre agneau
(excellents protecteurs!)
est là-dessus mis-en-pièces.

12. JUPITER ET APOLLON.

Jupiter et Apollon
disputaient,
lequel d'eux
était le meilleur archer.
Laisse nous faire (faisons)
l'épreuve!
dit Apollon.
Il banda son arc
et tira
si au-milieu
dans le but marqué,
que Jupiter
ne vit aucune possibilité,
de le surpasser.
Je vois, dit-il,
que tu tires
réellement très bien:
j'aurai peine,
à le mieux faire.
Toutefois je veux l'essayer
une autre-fois. [sayer,
Il doit encore (il est encore à) l'es-
le prudent Jupiter!

13. Die Wasserschlange.

Zeus hatte nunmehr¹ den Fröschen einen andern König gegeben; anstatt eines friedlichen Klozes, eine gefräßige Wasserschlange.

„Willst du unser König sein², schrieen die Frösche, warum verschlingst du uns?—Darum, antwortete die Schlange, weil³ ihr um mich gebeten⁴ habt.

— Ich habe nicht um dich gebeten! rief einer von den Fröschen, den sie schon mit den Augen verschlang. — Nicht? sagte die Wasserschlange. Desto schlimmer! So muß ich dich verschlingen, weil du nicht um mich gebeten hast.“

14. Der Fuchs und die Larve.

Vor alten Zeiten⁵ fand ein Fuchs die hohle, einen weiten Mund aufreißende Larve eines Schauspielers. „Welch ein Kopf! sagte der betrachtende Fuchs. Ohne Gehirn, und mit einem offenen Munde! Sollte das nicht der Kopf eines Schwägers gewesen sein?“

13. L'HYDRE.

Jupiter avait enfin accordé aux grenouilles un nouveau roi : au lieu d'un pacifique soliveau, elles avaient une hydre vorace. « Si tu veux être notre roi, s'écriaient les grenouilles, pourquoi nous dévores-tu? — Parce que vous m'avez demandé, dit le serpent.

— Je ne t'ai point demandé! s'écria une grenouille, qu'il dévorait déjà des yeux. — Non? dit l'hydre. Tant pis! Il faut donc que je te dévore pour ne m'avoir pas demandé. »

14. LE RENARD ET LE MASQUE.

Un renard autrefois trouva le masque d'un comédien; il était creux et ouvrait une large bouche. « Quelle tête! dit le renard en le considérant : point de cervelle et la bouche ouverte! Ne serait-ce point la tête d'un babillard? »

13. Die Wasserschlange.

Zeus hatte nunmehr gegeben
den Fröschen
einen andern König;
anstatt eines friedlichen Klozes,
eine gefräßige Wasserschlange.
Willst du sein
unser König,
schrieen die Frösche,
warum verschlingst du uns?
Darum, antwortete die Schlange,
weil ihr um mich gebeten habt.
Ich habe nicht um dich gebeten!
rief einer von den Fröschen,
den sie schon verschlang
mit den Augen.
Nicht? sagte die Wasserschlange.
Desto schlimmer!
So muß ich dich verschlingen,
weil du nicht um mich gebeten hast.

13. L'HYDRE.

Jupiter avait enfin donné
aux grenouilles
un autre roi;
au lieu d'un pacifique soliveau,
une hydre vorace.
Veux-tu (si tu veux) être
notre roi,
s'écriaient les grenouilles,
pourquoi nous dévores-tu?
Pour-cela, répondit le serpent, [res.
que vous m'avez demandé-par-prière.
Je ne t'ai point demandé-par-prière!
cria une des grenouilles,
qu'il dévorait déjà
des yeux.
Non? dit l'hydre.
Tant-pis!
Alors je dois te dévorer, [par-prière.
parce que tu ne m'as pas demandé

14. Der Fuchs und die Larve.

Vor alten Zeiten
fand ein Fuchs
die hohle Larve
aufreißend(e)
einen weiten Mund
eines Schauspielers.
Welch ein Kopf!
sagte der Fuchs
betrachtend(e).
Ohne Gehirn,
und mit einem offenen Munde!
Sollte das nicht gewesen sein
der Kopf eines Schwägers?

14. LE RENARD ET LE MASQUE.

Avant d'anciens temps (autrefois)
trouva un renard
le creux masque
ouvrant-avec-force
une large bouche
d'un comédien.
Quelle tête!
dit le renard
en le considérant.
Sans cervelle,
et avec une bouche ouverte!
Cela n'aurait-il pas été
la tête d'un babillard?

Dieser Fuchs kannte euch, ihr ewigen Redner, ihr Strafgerichte¹ des unschuldigsten unserer Sinne!

15. Der Rabe und der Fuchs.

Ein Rabe trug ein Stück vergiftetes Fleisch, das der erzürnte Gärtner für die Ragen seines Nachbarn hingeworfen hatte, in seinen Klauen fort.

Und eben wollte er es auf einer alten Eiche verzehren, als sich ein Fuchs herbeischlich, und ihm zurief: „Sei mir gesegnet², Vogel des Jupiter! — Für wen siehst du mich an? fragte der Rabe. — Für wen ich dich ansehe? erwiederte der Fuchs. Bist du nicht der rüstige Adler, der täglich von der Rechten des Zeus auf diese Eiche herabkommt, mich Armen zu speisen? Warum verstellst du dich? Seh' ich denn nicht in der siegreichen Klaue die erstlechte³ Gabe, die mir dein Gott durch dich zu schicken noch fortführt?“

Ce renard vous connaissait, éternels parleurs, bourreaux du plus innocent de nos sens!

15. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un corbeau emporta dans ses serres un morceau de viande empoisonnée, qu'un jardinier irrité avait jeté pour les chats de son voisin.

Il allait le manger sur un vieux chêne, quand un renard s'approcha tout doucement et lui cria: « Je te salue, oiseau de Jupiter! — Pour qui me prends-tu? demanda le corbeau. — Pour qui je te prends? répliqua le renard. N'es-tu pas l'aigle agile, qui, chaque jour, descend de la droite de Jupiter sur ce chêne pour soulager ma misère? Pourquoi dissimuler? Ne vois-je pas dans ta serre victorieuse le présent que ton dieu, sensible à ma plainte, continue de m'envoyer par ton ministère? »

Dieser Fuchs kannte euch,
ihr ewigen Redner,
ihr Strafgerichte des unschuldigsten
unserer Sinne!

15. Der Rabe und der Fuchs.

Ein Rabe trug fort
in seinen Klauen,
ein Stück vergiftetes Fleisch,
das der erzürnte Gärtner
hatte hingeworfen
für die Ragen seines Nachbarn.
Und er wollte eben
es verzehren
auf einer alten Eiche,
als ein Fuchs
sich herbeischlich,
und ihm zurief:
Sei mir gesegnet,
Vogel des Jupiter!
Für wen siehst du mich an?
fragte der Rabe.
Für wen ich dich ansehe?
erwiederte der Fuchs.
Bist du nicht
der rüstige Adler,
der täglich herabkommt
von der Rechten des Zeus
auf diese Eiche,
mich Armen zu speisen?
Warum verstellst du dich?
Seh' ich denn nicht
in der siegreichen Klaue
die erstlechte Gabe,
die dein Gott
noch fortführt
mir durch dich zu schicken?

Ce renard vous connaissait,
vous éternels parleurs,
vous châtimens du plus innocent
de nos sens!

15. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un corbeau emporta,
dans ses serres,
un morceau de viande empoisonnée,
que le jardinier irrité
avait jeté-là
pour les chats de son voisin.
Et il voulait précisément (il allait)
le dévorer
sur un vieux chêne,
lorsqu'un renard
se glissa-de-ce-côté,
et lui cria:
Sois moi béni (je te bénis),
oiseau de Jupiter!
Pour qui me regardes (prends)-tu?
demanda le corbeau.
Pour qui je te regarde (prends)?
répliqua le renard.
N'es-tu pas
l'aigle agile,
qui journellement descend
de la droite de Jupiter
sur ce chêne,
pour nourrir moi malheureux?
Pourquoi te dissimules-tu?
Ne vois-je donc pas
dans la (ta) serre victorieuse
le don obtenu-par-prières,
que ton dieu
continue encore
de m'envoyer par toi?

Der Rabe erstaunte, und freute sich innig, für einen Adler gehalten zu werden. „Ich muß, dachte er, den Fuchs aus diesem Irrthume nicht bringen. „Großmüthig dumm“ ließ er ihm also seinen Raub herabfallen, und flog stolz davon.

Der Fuchs fing das Fleisch lachend auf, und fraß es mit boshafter Freude. Doch bald verkehrte sich die Freude in ein schmerzhaftes Gefühl: das Gift fing an zu wirken, und er verreckte.

Wächstet ihr euch nie etwas anders als Gift erloben², verdammte Schmeichler!

16. Der Geizige.

„Ich Unglücklicher! klagte ein Geizhals seinem Nachbar. Man hat mir den Schatz, den ich in meinem Garten vergraben hatte, diese Nacht entwendet, und einen verdammten Stein an dessen Stelle³ gelegt.

Le corbeau surpris fut intérieurement charmé d'être pris pour un aigle, et dit en lui-même: « Ne tirons point le renard de cette erreur. » Dans sa sotte générosité il laissa donc tomber sa proie, et prit fièrement son vol. Le renard, en riant, saisit la viande et la mangea avec une joie maligne. Mais cette joie bientôt se changea en douleur: il ne tarda pas à sentir l'effet du poison, et il creva.

Puissiez-vous, par vos louanges, n'obtenir jamais que du poison, détestables flatteurs!

16. L'AVARE.

« Malheureux que je suis! disait en se lamentant un avare à son voisin. On m'a dérobé, cette nuit, un trésor que j'avais enfoui dans mon jardin, et l'on a mis à la place une maudite pierre.

Der Rabe erstaunte, und freute sich innig, gehalten zu werden für einen Adler.

Ich muß, dachte er, den Fuchs nicht bringen aus diesem Irrthume.

Großmüthig dumm ließ er ihm also herabfallen seinen Raub, und flog davon stolz.

Der Fuchs fing auf das Fleisch lachend, und fraß es mit boshafter Freude. Doch bald verkehrte sich die Freude in ein schmerzhaftes Gefühl: das Gift fing an zu wirken, und er verreckte.

Wächstet ihr euch nie erloben etwas anders als Gift, verdammte Schmeichler!

16. Der Geizige.

Ich Unglücklicher! klagte ein Geizhals seinem Nachbar. Man hat mir entwendet, diese Nacht, den Schatz, den ich vergraben hatte in meinem Garten, und gelegt an dessen Stelle einen verdammten Stein.

Le corbeau s'étonna, et se réjouit intimement, d'être tenu (pris) pour un aigle.

Je dois, pensa-t-il, ne pas tirer le renard de cette erreur.

Généreusement sot il lui laissa donc tomber sa proie, et s'envola fièrement.

Le renard attrapa la viande en riant, et la mangea avec une malicieuse joie.

Mais bientôt la joie se changea en une douloureuse sensation: le poison commença à opérer, et il creva.

Pussiez-vous [ges] ne jamais vous procurer-par-louant-quelque-chose autre que du poison, maudits flatteurs!

16. L'AVARE.

Moi malheureux! (malheureux que je se-plaignait un avare [suis!]) à son voisin. On m'a détourné, cette nuit, le trésor que j'avais enfoui dans mon jardin, et on a mis à la place de-celui-ci une maudite pierre.

— Du würdest, antwortete ihm der Nachbar, deinen Schatz doch nicht genutzt haben. Bilde dir also ein, der Stein sei dein Schatz; und du bist um nichts ärmer.

— Wäre ich auch schon nicht ärmer, erwiderte der Geizhals, ist ein andrer nicht um so viel reicher? Ein anderer um so viel reicher! Ich möchte rasend werden."

17. Der Rabe.

Der Fuchs sah, daß der Rabe die Altäre der Götter beraubte, und von ihren Opfern mit ¹ lebte. Da dachte er bei sich selbst: „Ich möchte wohl wissen, ob der Rabe Antheil an den Opfern hat, weil er ein prophetischer Vogel ist, oder ob man ihn für einen prophetischen Vogel hält, weil er frech genug ist, die Opfer mit den Göttern zu theilen.“

18. Zeus und das Schaf.

Das Schaf mußte von allen Thieren vieles leiden. Da

— Tu n'aurais fait, répondit le voisin, de ton trésor aucun usage. Figure-toi donc que la pierre est ton trésor, et tu n'es en rien plus pauvre.

— Lors même que je n'en serais pas plus pauvre, reprit l'avare, un autre n'en profite-t-il pas d'autant? Un autre en profiter! L'enrage!

17. LE CORBEAU.

Le renard s'aperçut que le corbeau pillait les autels des dieux, et partageait avec eux les offrandes. Il dit alors en lui-même: « Je voudrais bien savoir si le corbeau a part aux sacrifices parce qu'il est un oiseau prophétique, ou si on le regarde comme un oiseau prophétique parce qu'il a l'effronterie de partager avec les dieux les dons qui leur sont offerts. »

18. JUPITER ET LA BREBIS.

La brebis avait beaucoup à souffrir de tous les autres animaux.

Du würdest doch nicht genutzt haben deinen Schatz, antwortete ihm der Nachbar. Bilde dir also ein, der Stein sei dein Schatz; und du bist um nichts ärmer. Wäre ich auch schon nicht ärmer, erwiderte der Geizhals, ist nicht ein Anderer um so viel reicher? Ein anderer um so viel reicher! Ich möchte werden rasend.	Tu n'aurais pourtant pas utilisé ton trésor, lui répondit le voisin. Figure toi donc, que la pierre soit ton trésor; et tu n'es en rien plus pauvre. N'en serais-je bien même (lors même pas plus pauvre, [que je n'en serais]) répliqua l'avare, un autre n'est-il pas d'autant plus riche? Un autre d'autant plus riche! Je pourrais devenir (j'en deviendrais) furieux.
--	---

17. Der Rabe.

Der Fuchs sah,
daß der Rabe beraubte
die Altäre der Götter,
und lebte mit
von ihren Opfern.
Da dachte er bei sich selbst:
Ich möchte wohl wissen,
ob der Rabe Antheil hat
an den Opfern,
weil er ist
ein prophetischer Vogel,
oder ob man ihn hält
für einen prophetischen Vogel,
weil er frech genug ist,
die Opfer zu theilen
mit den Göttern.

18. Zeus und das Schaf.

Das Schaf
mußte vieles leiden
von allen Thieren.

17. LE CORBEAU.

Le renard voyait
que le corbeau pillait
les autels des dieux,
et vivait avec eux
de leurs offrandes.
Alors il pensa en lui-même:
Je voudrais bien savoir,
si le corbeau a part
aux offrandes,
parce qu'il est
un oiseau prophétique,
ou si on le tient
pour un oiseau prophétique,
parce qu'il est assez osé,
pour partager les offrandes
avec les dieux.

18. JUPITER ET LA BREBIS.

La brebis
[souffrir]
devait beaucoup (avait beaucoup à)
de tous-les animaux.

trat es vor den Zeus und bat, sein Glend zu mindern.

Zeus schien willig, und sprach zu dem Schafe: „Ich sehe wohl, mein frommes Geschöpf, ich habe dich allzu wehrlos erschaffen. Nun¹ wähle, wie ich diesem Fehler am besten abhelfen soll. Soll ich deinen Mund mit schrecklichen Zähnen, und deine Füße mit Krallen rüsten?

— O nein, sagte das Schaf; ich will nichts mit den reißenden Thieren gemein haben.

— Oder, fuhr Zeus fort, soll ich Gift in deinen Speichel legen?

— Ach! versetzte das Schaf, die giftigen Schlangen werden ja so sehr gehasset.

— Nun, was soll ich denn? Ich will Hörner auf deine Stirne pflanzen, und Stärke deinem Nacken geben.

— Auch nicht, gütiger Vater; ich könnte leicht so stößig werden, als der Bock.

— Und gleichwohl, sprach Zeus, mußt du selbst schaden

Elle se présenta donc devant Jupiter et le pria d'adoucir sa misère.

Jupiter se montra favorable, et dit à la brebis: « Je vois bien, ma douce créature, que je t'ai créée beaucoup trop vulnérable. Quels moyens de remédier à ce défaut? Choisis toi-même. Dois-je armer ta bouche de dents effroyables, et tes pieds de griffes

— Oh! non, dit la brebis. Je ne veux avoir rien de commun avec les animaux carnassiers.

— Ou bien, continua Jupiter, mêlerai-je du venin à ta salive?

— Ah! répliqua la brebis, les serpents venimeux sont si détestés!

— Eh! que dois-je donc faire? Je vais t'implanter des cornes sur le front et donner de la force à ton cou.

— Pas davantage, ô mon Père! je pourrais devenir aisément aussi hargneuse que le bouc.

— Et cependant, dit Jupiter, il faut que tu sois en état de

Da trat es vor den Zeus

und bat, zu mindern

sein Glend.

Zeus schien willig,

und sprach zu dem Schafe:

Ich sehe wohl,

mein frommes Geschöpf,

ich habe dich erschaffen

allzu wehrlos.

Nun wähle, wie ich soll

am besten diesem Fehler abhelfen.

Soll ich deinen Mund rüsten

mit schrecklichen Zähnen,

und deine Füße mit Krallen?

O nein, sagte das Schaf;

ich will nichts haben

gemein

mit den reißenden Thieren.

Oder, fuhr Zeus fort,

soll ich Gift legen

in deinen Speichel?

Ach! versetzte das Schaf,

die giftigen Schlangen

werden ja so sehr gehasset.

Nun, was soll ich denn?

Ich will Hörner pflanzen

auf deine Stirne,

und Stärke geben

deinem Nacken.

Auch nicht, gütiger Vater;

ich könnte leicht werden

so stößig

als der Bock.

Und gleichwohl,

sprach Zeus,

du mußt selbst

schaden können,

Alors elle alla devant Jupiter

et le pria de diminuer

sa misère.

Jupiter se-montra favorable,

et dit à la brebis:

Je vois bien,

ma douce créature,

je t'ai créée

par-trop sans-défense.

Eh-bien, choisis comment je dois

remédier au mieux à ce défaut.

Dois-je armer la bouche

de terribles dents

et tes pieds de griffes?

Oh non, dit la brebis;

je ne veux rien avoir

de commun [nassiers).

avec les animaux qui-déchirent (car-

Ou-bien, continua Jupiter,

dois-je mettre du venin

dans ta salive?

Ah! répliqua la brebis,

les serpents venimeux

sont certes si fort haïs.

Eh-bien, que dois-je donc faire?

Je veux planter des cornes

sur ton front,

et donner de la force

à ton cou.

Non plus, bon père;

je pourrais aisément devenir

aussi hargneuse

que le bouc.

Et cependant,

dit Jupiter,

tu dois toi-même

pouvoir nuire,

können, wenn sich andere dir zu Schaden hüten sollen.

— Müßt' ich das¹¹! seufzte das Schaf. O so laß mich, gütiger Vater, wie ich bin. Denn das Vermögen, Schaden zu können, erweckt, fürchte ich, die Lust, Schaden zu wollen; und es ist besser, Unrecht leiden, als Unrecht thun."

Zeus segnete das fromme Schaf, und es vergaß von Stund' an, zu klagen.

19. Der Fuchs und der Tiger.

„Deine Geschwindigkeit und Stärke, sagte ein Fuchs zu dem Tiger, möcht' ich mir wohl wünschen.

— Und sonst hätte ich nichts, was dir anstände? fragte der Tiger.

— Ich wüßte nichts! — Auch mein schönes Fell nicht? fuhr der Tiger fort. Es ist so vielfarbig, als dein Gemüth, und

nuire toi-même, pour que les autres se gardent de te nuire.

— Serait-ce une nécessité! soupira la brebis. Oh! alors, mon Père, laisse-moi comme je suis. La faculté de pouvoir nuire excite en effet, je le crains, le plaisir de le vouloir; et il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. »

Jupiter bénit la douce brebis, et de ce moment elle oublia de se plaindre.

19. LE RENARD ET LE TIGRE.

« Que n'ai-je ta vitesse et ta force! disait au tigre un renard.

— Et n'ai-je rien d'ailleurs qui pût te convenir? demanda le tigre.

— Rien que je sache! — Non pas même ma belle peau? continua

wenn andere
sollen sich hüten
dir zu Schaden.
Müßt' ich das!
seufzte das Schaf
O so laß mich,
gütiger Vater,
wie ich bin.
Denn das Vermögen,
Schaden zu können,
ich fürchte,
erweckt die Lust,
Schaden zu wollen;
und es ist besser,
Unrecht leiden,
als Unrecht thun.
Zeus segnete
das fromme Schaf,
und es vergaß,
von Stund' an,
zu klagen.

19. Der Fuchs und der Tiger.

Ich möchte mir wohl wünschen
deine Geschwindigkeit und Stärke,
sagte ein Fuchs
zu dem Tiger.
Und sonst
hätte ich nichts,
was dir anstände?
fragte der Tiger.
Ich wüßte nichts!
Auch nicht
mein schönes Fell?
fuhr der Tiger fort.
Es ist so vielfarbig
als dein Gemüth,

si d'autres
doivent se garder
de te nuire.
Devrais-je cela!
soupira la brebis.
Oh! alors laisse moi,
bon père,
comme je suis.
Car la faculté,
de pouvoir nuire,
je le crains,
éveille le désir,
de vouloir nuire;
et il est mieux,
de souffrir injustice.
que de faire injustice.
Jupiter bénit
la douce brebis,
et elle oublia,
de ce moment,
de se plaindre.

19. LE RENARD ET LE TIGRE.

Je me souhaiterais bien
ta vitesse et ta force,
disait un renard
au tigre.
Et d'ailleurs
n'aurais je rien,
qui te convint?
demanda le tigre.
Je ne saurais rien!
Pas même
ma belle peau?
continua le tigre.
Elle est aussi bigarrée,
que ton esprit,

das Äußere würde sich vortrefflich zu dem Innern schicken.

— Eben darum, versetzte der Fuchs, danke ich recht sehr dafür. Ich muß das nicht scheinen, was ich bin. Aber wollten die Götter¹, daß ich meine Haare mit Federn vertauschen könnte!“

20. Der Mann und der Hund.

Ein Mann ward von einem Hunde gebissen, gerieth darüber in Zorn², und erschlug den Hund. Die Wunde schien gefährlich, und der Arzt mußte zu Rathe gezogen werden.

„Hier weiß ich kein besseres Mittel, sagte der Empirikus, als daß man ein Stück Brod in die Wunde tauche, und es dem Hunde zu fressen gebe. Hilft die sympathetische Kur nicht, so...“ Hier suchte der Arzt die Achsel.

„Unglücklicher Sachzorn³! rief der Mann; sie kann nicht helfen, denn ich habe den Hund erschlagen.“

le tigre. Elle est aussi variée que ton esprit, et chez toi l'extérieur répondrait parfaitement à l'intérieur.

— Voilà, justement, répondit le renard, pourquoi je t'en rends grâces. Il ne faut pas que je paraisse ce que je suis. Loin de là! Et plutôt aux dieux que je pusse échanger mon poil contre des plumes! »

20. L'HOMME ET LE CHIEN.

Un homme fut mordu par un chien; dans sa colère, il l'assomma. La blessure parut dangereuse, et le médecin dut être consulté.

« Je ne sais d'autre remède ici, dit l'empirique, que de tremper un morceau de pain dans la plaie et de le donner à manger au chien. Si cette cure sympathique reste sans effet, alors.... » Ici le médecin haussa les épaules.

« Malheureux emportement! s'écria l'homme; elle ne peut avoir d'effet, car j'ai assommé le chien. »

und das Äußere würde sich vortrefflich schicken zu dem Innern.

Eben darum, versetzte der Fuchs, danke ich recht sehr dafür. Ich muß nicht scheinen das, was ich bin. Aber wollten die Götter, daß ich könnte vertauschen meine Haare mit Federn!

20. Der Mann und der Hund.

Ein Mann ward gebissen von einem Hunde, gerieth darüber in Zorn, und erschlug den Hund. Die Wunde schien gefährlich, und der Arzt mußte gezogen werden zu Rathe.

Ich weiß hier kein besseres Mittel, sagte der Empirikus, als daß man tauche ein Stück Brod in die Wunde, und es gebe dem Hunde zu fressen. Die sympathetische Kur hilft (sie) nicht, so..... hier der Arzt suchte die Achsel. Unglücklicher Sachzorn rief der Mann; sie kann nicht helfen, denn ich habe erschlagen den Hund.

et l'extérieur s'assortirait parfaitement à l'intérieur. Précisément pour cela, répliqua le renard, je t'en remercie très fort. Je ne dois pas paraître, ce que je suis. Mais voulessent les (plût aux) dieux, que je pusse échanger mes poils contre des plumes!

20. L'HOMME ET LE CHIEN.

Un homme fut mordu par un chien, il entra là-dessus en colère, et assomma le chien. La plaie parut dangereuse, et le médecin dut être tiré à conseil (dut être consulté). Je ne sais ici nul meilleur remède, dit l'empirique, si-ce-n'est qu'on trempe un morceau de pain dans la plaie, et qu'on le donne au chien à manger. Ce traitement sympathique ne guérit-il pas, alors..... ici le médecin haussa les épaules. Malheureux emportement! s'écria l'homme; il ne peut guérir, car j'ai assommé le chien.

21. Die Traube.

Ich kenne einen Dichter, dem die schreiende Bewunderung¹ seiner kleinen Nachahmer weit mehr geschadet hat, als die neidische Verachtung seiner Kunsttrichter.

„Sie ist ja doch sauer!“ sagte der Fuchs von der Traube, nach der er lange genug vergebens gesprungen war. Das hörte der Sperling und sprach: „Sauer sollte diese Traube sein? Darnach sieht sie mir doch nicht aus!“ Er flog hin, und kostete, und fand sie ungemein süß, und rief hundert näschige Brüder herbei. „Kostet doch! schrie er; kostet doch! Diese treffliche Traube schalt² der Fuchs sauer³.“ Sie kosteten alle, und in wenig Augenblicken ward die Traube so zugerichtet, daß nie ein Fuchs wieder darnach sprang.

21. LE RAISIN.

Je sais un poëte à qui la bruyante admiration de ses petits imitateurs a beaucoup plus nuï que l'envieux dédain de ses critiques.

« Il est trop vert! dit le renard en parlant du raisin, que longtemps par ses sauts il avait en vain essayé d'atteindre. Un moineau l'entendit: « Ce raisin serait vert? dit-il. Il ne m'en a pourtant pas la mine! » Il y vola, il y goûta, et le trouvant extrêmement doux, il appela une centaine de moineaux friands: « Goûtez donc! s'écriait-il, goûtez donc! Le renard reprochait à cet excellent raisin d'être vert. » Ils en goûtèrent tous, et en peu d'instants le raisin fut arrangé de telle sorte que jamais plus renard n'essaya de l'atteindre.

21. Die Traube.

Ich kenne einen Dichter,
dem die schreiende Bewunderung
seiner kleinen Nachahmer
hat weit mehr geschadet,
als die neidische Verachtung
seiner Kunsttrichter.
Sie ist ja doch sauer!
sagte der Fuchs
von der Traube,
nach der er gesprungen war
lange genug
vergebens.
Der Sperling hörte das
und sprach:
Diese Traube
sollte sauer sein?
Darnach sieht sie mir doch nicht aus!
Er flog hin,
und kostete,
und fand sie
ungemein süß,
und rief herbei
hundert näschige Brüder.
Kostet doch! schrie er;
kostet doch!
Der Fuchs schalt sauer
diese treffliche Traube.
Sie kosteten alle,
und in wenig Augenblicken
ward die Traube
so zugerichtet,
daß nie
ein Fuchs sprang
wieder darnach.

21. LE RAISIN.

Je connais un poëte,
à qui la crierie admiration
de ses petits imitateurs
a beaucoup plus nuï,
que l'envieux dédain
de ses critiques.
Il est vraiment sûr!
disait le renard
du raisin,
après lequel il était (avait) sauté
assez longtemps
en vain.
Le moineau entendit cela
et dit:
Ce raisin
serait sur?
Il ne m'en a pourtant pas la mine!
Il y vola,
et goûta,
et le trouva
extrêmement doux,
et il appela
cent friands frères.
Goûtez donc! s'écria-t-il;
goûtez donc!
Le renard traitait-de sur
cet excellent raisin.
Ils en goûtèrent tous,
et en peu d'instants
le raisin fut
tellement arrangé,
que jamais
un renard ne sauta
de-nouveau après.

22. Der Fuchs.

Ein verfolgter Fuchs rettete sich auf eine Mauer. Um auf der andern Seite gut herab zu kommen, ergriff er einen nahen Dornstrauch. Er ließ sich auch glücklich daran¹ nieder, nur daß² ihn die Dornen schmerzlich verwundeten. „Glende Helfer, rief der Fuchs, die nicht helfen können, ohne zugleich zu schaden!“

23. Das Schaf.

Als Jupiter das Fest seiner Vermählung feierte, und alle Thiere ihm Geschenke brachten, vermiste Juno das Schaf.

„Wo bleibt das Schaf? fragte die Göttin. Warum versäumt das fromme Schaf, uns sein wohlmeinendes³ Geschenk zu bringen?“

Und der Hund nahm das Wort und sprach: „Zürne nicht,

22. LE RENARD.

Un renard poursuivi se sauva sur un mur. Pour descendre aisément de l'autre côté, il s'aida d'un buisson voisin. Avec ce secours, il se tira heureusement d'affaire, sinon que les épines le blessèrent cruellement. « Tristes appuis! s'écria le renard; ils ne peuvent aider sans nuire en même temps. »

23. LA BREBIS.

Jupiter célébrant la fête de son mariage, tous les animaux lui apportaient des présents. Junon remarqua l'absence de la brebis.

« Que devient la brebis? demanda la déesse. Pourquoi la douce brebis tarde-t-elle à nous apporter son offrande amicale? »

Le chien prit alors la parole et dit: « Ne te fâche pas, déesse!

22. Der Fuchs.

Ein verfolgter Fuchs
rettete sich
auf eine Mauer.
Um gut herab zu kommen
auf der andern Seite,
ergriff er
einen nahen Dornstrauch.
Er ließ sich nieder
auch glücklich
daran,
nur daß
die Dornen ihn verwundeten
schmerzlich.
Glende Helfer,
rief der Fuchs,
die nicht helfen können,
ohne zugleich zu schaden!

23. Das Schaf.

Als Jupiter feierte
das Fest seiner Vermählung,
und alle Thiere
ihm brachten Geschenke,
vermiste Juno
das Schaf.
Wo bleibt das Schaf?
fragte die Göttin.
Warum versäumt
das fromme Schaf,
uns zu bringen
sein wohlmeinendes
Geschenk?
Und der Hund
nahm das Wort
und sprach:
Zürne nicht, Göttin!

22. LE RENARD.

Un renard poursuivi
se sauva
sur un mur.
Pour bien descendre
de l'autre côté,
il saisit
un buisson-d'épines voisin.
Il descendit
aussi heureusement
par-là (à l'aide du buisson),
si-ce-n'est que
les épines le blessèrent
douloureusement.
Méchants aides,
s'écria le renard,
qui ne peuvent aider,
sans nuire en-même-temps!

23. LA BREBIS.

Comme Jupiter célébrait
la fête de son mariage,
et que tous les animaux
lui apportaient des présents,
Junon remarqua-l'absence-de
la brebis.
Où reste la brebis?
demanda la déesse.
Pourquoi tarde-t-elle
la pieuse brebis
à nous apporter
son bien-intentionné (affectueux)
présent?
Et le chien
prit la parole
et dit:
Ne te-fâche pas, déesse!

Göttin! Ich habe das Schaf noch heute gesehen; es war sehr betrübt, und jammerte laut.

— Und warum jammerte das Schaf? sprach die schon gerührte Göttin.

— Ich ärmste! so sprach es. Ich habe jetzt weder Wolle, noch Milch: was werde ich dem Jupiter schenken? Soll ich allein leer¹ vor ihm erscheinen? Lieber will ich² hingehen, und den Hirten bitten, daß er mich ihm opfere."

Indem³ drang mit des Hirten Gebete der Rauch des geopfertem Schafes, dem Jupiter ein süßer Geruch, durch die Wolken. Und jetzt hätte Juno die erste Thräne geweinet, wenn Thränen ein unsterbliches Auge benehten.

24. Die Ziegen.

Die Ziegen baten den Zeus, auch ihnen Hörner zu geben; denn Anfangs hatten die Ziegen keine Hörner.

J'ai vu, aujourd'hui même, la brebis: elle était dans la plus grande affliction, et poussait des cris lamentables.

— Et d'où vient que la brebis se lamentait ainsi? reprit la déesse déjà attendrie.

— Malheureuse que je suis! disait-elle; je n'ai plus ni toison, ni lait: qu'offrirai-je à Jupiter? Me faudra-t-il, seule, paraître devant lui sans offrande? J'aime mieux aller prier le berger de m'immoler en sacrifice. »

En même temps, avec la prière du pâtre, pénétrait à travers les nuages une odeur agréable à Jupiter, c'était la fumée du sacrifice. Et Junon eût alors pleuré pour la première fois, si des pleurs mouillaient un œil immortel.

24. LES CHÈVRES.

Les chèvres prièrent Jupiter de leur donner aussi des cornes, car les chèvres d'abord n'avaient pas de cornes.

Ich habe gesehen
das Schaf noch heute;
es war sehr betrübt,
und jammerte laut.
Und warum jammerte
das Schaf?
sprach die Göttin
schon gerührt(e).
Ich ärmste!
so sprach es.
Ich habe jetzt weder Wolle noch Milch:
was werde ich schenken
dem Jupiter?
Soll ich allein erscheinen
leer vor ihm?
Ich will lieber hingehen,
und den Hirten bitten,
daß er mich ihm opfere.
Indem
drang mit des Hirten Gebete
durch die Wolken
der Rauch des geopfertem Schafes,
ein süßer Geruch
dem Jupiter.
Und jetzt
hätte Juno geweint
die erste Thräne,
wenn Thränen benehten
ein unsterbliches Auge.

24. Die Ziegen.

Die Ziegen
baten den Zeus,
Hörner zu geben
auch ihnen;
denn Anfangs
hatten die Ziegen keine Hörner.

J'ai vu
la brebis encore aujourd'hui;
elle était très affligée,
et se-lamentait à-haute-voix.
Et pourquoi se-lamentait
la brebis?
dit la déesse
déjà attendrie.
Moi la-plus-pauvre!
ainsi parlait-elle.
Je n'ai maintenant ni laine ni lait:
que donnerai-je-en-présent
à Jupiter?
Dois-je seule paraître
vide (sans offrande) devant lui?
Je veux plutôt aller,
et prier le berger,
qu'il me sacrifie à lui.
En-même-temps,
pénétrait avec la prière du pâtre,
à-travers les nuages,
la fumée de la brebis immolée,
une douce odeur
à Jupiter.
Et en-ce-moment
Junon eût pleuré
la première larme,
si des larmes mouillaient
un œil immortel.

24. LES CHÈVRES.

Les chèvres
prièrent Jupiter,
de donner des cornes
aussi à elles;
car au-commencement
les chèvres n'avaient point-de cornes.

„Überlegt es wohl, was ihr bittet, sagte Zeus. Es ist mit dem Geschenke der Hörner ein ganz anderes unzertrennlich verbunden, das euch so angenehm nicht sein möchte.“

Doch die Ziegen beharrten auf ihrer Bitte, und Zeus sprach: „So habet denn Hörner!“

Und die Ziegen bekamen Hörner ... und Bart! Denn Anfangs hatten die Ziegen auch keinen Bart. O wie schmerzte sie der häßliche Bart! Weit mehr, als sie die stolzen Hörner erfreuten.

25. Der wilde Apfelbaum.

In den hohlen Stamm eines wilden Apfelbaumes ließ sich ein Schwarm Bienen nieder. Sie füllten ihn mit den Schätzen ihres Honigs, und der Baum ward so stolz darauf, daß er alle andere Bäume gegen sich verachtete.

« Réfléchissez bien à ce que vous demandez, dit Jupiter; à ce don se lie inséparablement un tout autre présent qui pourrait ne vous être pas si agréable. »

Mais les chèvres persistèrent dans leur demande, et Jupiter dit: « Ayez donc des cornes! »

Et les chèvres reçurent des cornes... et de la barbe! Car les chèvres d'abord n'avaient pas non plus de barbe. O combien les chagrina cette vilaine barbe! Beaucoup plus que leurs superbes cornes ne les réjouirent.

25. LE POMMIER SAUVAGE.

Un essaim d'abeilles s'établit dans le tronc creux d'un pommier sauvage. Elles le remplirent des trésors de leur miel, et le pommier en devint si fier, qu'il méprisait tous les autres arbres.

Überlegt es wohl,
was ihr bittet,
sagte Zeus
Es ist mit dem Geschenke
der Hörner

ein ganz anderes
unzertrennlich verbunden,
das möchte
euch nicht so angenehm sein.

Doch die Ziegen
beharrten auf ihrer Bitte,
und Zeus sprach:

So habet denn Hörner!

Und die Ziegen
bekamen Hörner.....
und Bart!

Denn Anfangs
hatten die Ziegen auch keinen Bart.

O wie schmerzte sie
der häßliche Bart!

Weit mehr,
als sie erfreuten
die stolzen Hörner.

25. Der wilde Apfelbaum.

In den hohlen Stamm
eines wilden Apfelbaumes
ließ sich nieder
ein Schwarm Bienen.
Sie füllten ihn
mit den Schätzen
ihres Honigs,
und der Baum
ward so stolz darauf,
daß er verachtete
alle andere Bäume
gegen sich.

Examinez le bien,
ce-que vous demandez,
dit Jupiter.
Il est avec le présent
des cornes
un tout autre *présent*
inséparablement lié,
qui pourrait
ne vous être pas si agréable.
Mais les chèvres
persistèrent dans leur demande,
et Jupiter dit:

Eh-bien, ayez donc des cornes!

Et les chèvres
requèrent des cornes.....

et de la barbe!

Car au-commencement [barbe.

les chèvres n'avaient-pas aussi de

O combien les chagrina
la vilaine barbe!

Beaucoup plus
que ne les réjouirent
les superbes cornes.

25. LE POMMIER SAUVAGE.

Dans le tronc creux
d'un pommier sauvage
s'établit
un essaim d'abeilles.
Elles le remplirent
avec les trésors
de leur miel,
et l'arbre
devint si fier de cela,
qu'il méprisait
tous les autres arbres
en-comparaison-de lui.

Da rief ihm ein Rosenstock zu : „Glender Stolz auf geliebene Süßigkeiten ! Ist deine Frucht darum weniger herbe ? In diese treibe den Honig herauf, wenn du es vermagst ; und dann erst wird der Mensch dich segnen.“

26. Der Hirsch und der Fuchs.

Der Hirsch sprach zu dem Fuchse : „Nun weh' uns armen schwächern Thieren ! Der Löwe hat sich mit dem Wolfe verbunden.“

— Mit dem Wolfe ? sagte der Fuchs : Das mag noch hingehen ! Der Löwe brüllt, der Wolf heult, und so werdet ihr euch noch oft bei Zeiten mit der Flucht retten können. Aber alsdann, alsdann möchte es um uns alle geschehen sein, wenn es dem gewaltigen Löwen einfallen sollte, sich mit dem schleichen Fuchse¹ zu verbinden.

Un rosier lui cria : « O la sottie vanité ! Tu t'enorgueillis de ce qui n'est pas à toi ! Tes fruits en sont-ils moins âpres ? Communique-leur, si tu peux, la douceur du miel ; et l'homme alors te bénira. »

26. LE CERF ET LE RENARD.

Le cerf dit au renard : « Malheur à nous, pauvres et faibles animaux ! Le lion a fait alliance avec le loup.

— Avec le loup ? dit le renard ? Passe encore pour cela ! Le lion rugit, le loup hurle, et vous pourrez ainsi souvent échapper encore à temps par la fuite. Mais si la pensée venait un jour au puissant lion de s'allier avec le lynx cauteux, oh ! c'est alors que c'en serait fait de nous tous !

Da rief ihm ein Rosenstock zu :
Glender Stolz
auf geliebene Süßigkeiten !
Ist deine Frucht darum
weniger herbe ?
Treibe herauf
in diese
den Honig,
wenn du es vermagst
und dann erst
wird der Mensch dich segnen.

Alors lui cria un rosier :
Misérable orgueil
pour des douceurs prêtées !
Ton fruit est-il pour-cela
moins âcre ?
Pousse en-haut (fais monter)
dans celui-ci
le miel,
si tu le peux ;
et alors seulement
l'homme te bénira.

26. Der Hirsch und der Fuchs.

26. LE CERF ET LE RENARD.

Der Hirsch sprach
zu dem Fuchse :
Nun weh' uns
armen schwächern Thieren !
Der Löwe hat sich verbunden
mit dem Wolfe.
Mit dem Wolfe ?
sagte der Fuchs :
das mag noch hingehen !
Der Löwe brüllt,
der Wolf heult,
und so werdet ihr können
euch noch oft retten
bei Zeiten mit der Flucht.
Aber alsdann, alsdann
möchte es geschehen sein
um uns alle,
wenn es sollte
einfallen
dem gewaltigen Löwen,
sich zu verbinden
mit dem Fuchse
schleichenden,

Le cerf dit
au renard :
Maintenant malheur à nous
pauvres animaux plus-faibles !
Le lion s'est allié
avec le loup
Avec le loup ?
dit le renard :
cela peut encore aller !
Le lion rugit,
le loup hurle,
et ainsi pourrez vous
vous sauver encore souvent
à temps par la fuite.
Mais alors, alors
ce serait fait
de nous tous,
s'il devait
tomber-dans-l'esprit
au puissant lion,
de s'allier
avec le lynx
qui-se-glisse-en-tapinois.

27. Der Dornstrauch.

„Aber sage mir doch, fragte die Weide den Dornstrauch, warum du nach den Kleidern des vorbeigehenden Menschen so begierig bist? Was willst du damit? was können sie dir helfen?

— Nichts! sagte der Dornstrauch. Ich will sie ihm auch nicht¹ nehmen; ich will sie ihm nur zerreißen.“

28. Die Furien.

„Meine Furien, sagte Pluto zu dem Boten der Götter, werden alt und stumpf². Ich brauche frische. Geh also, Merkur, und suche mir auf der Oberwelt drei tüchtige Weibspersonen dazu aus.“ Merkur ging.

Kurz hierauf sagte Juno zu ihrer Dienerin: „Glaubst du wohl, Iris, unter den Sterblichen zwei oder drei vollkommen

27. LE BUISSON.

« Mais dis-moi donc, demandait le saule au buisson, d'où vient que tu es si avide des habits du passant? Qu'en-veux tu faire? A quoi peuvent-ils te servir?

— A rien! dit le buisson; je ne veux pas non plus les lui prendre; je veux seulement les lui déchirer. »

28. LES FURIES.

« Mes furies, dit Pluton au messenger des dieux, commencent à vieillir et à se casser. Il m'en faut de nouvelles. Va donc, Mercure, et choisis-moi dans le monde supérieur trois femmes propres à ce ministère. » Mercure partit.

Bientôt après, Junon dit à sa suivante: « Crois-tu, Iris, pouvoir trouver parmi les mortels deux ou trois filles d'une vertu sévère et

27. Der Dornstrauch.

Aber sage mir doch,
fragte die Weide
den Dornstrauch,
warum du bist
so begierig nach den Kleidern
des vorbeigehenden Menschen?
Was willst du damit?
was können sie
dir helfen?
Nichts!

sagte der Dornstrauch.
Ich will auch nicht
sie ihm nehmen;
ich will nur
sie ihm zerreißen.

28. Die Furien.

Meine Furien,
sagte Pluto
zu dem Boten der Götter,
werden alt und stumpf.
Ich brauche frische.
Geh also, Merkur,
und suche mir dazu aus
auf der Oberwelt
drei tüchtige Weibspersonen.
Merkur ging.
Kurz hierauf
sagte Juno
zu ihrer Dienerin:
Glaubst du wohl, Iris,
zu finden
unter den Sterblichen
zwei oder drei Mädchen

27. LE BUISSON-D'ÉPINES.

Mais dis-moi donc,
demandait le saule
au buisson-d'épines,
pourquoi tu es
si avide des habits
de l'homme qui-passe-auprès-de toi?
Que veux-tu faire de-cela?
à-quoi peuvent-ils
te servir?
A rien!
dit le buisson-d'épines.
Je ne veux pas non-plus
les lui prendre;
je veux seulement
les lui déchirer.

28. LES FURIES.

Mes furies,
dit Pluton
au messenger des dieux,
deviennent vieilles et cassées.
J'en ai-besoin de fraîches (nouvelles).
Va donc, Mercure,
et choisis moi à-cet-effet
dans le monde-supérieur (sur la terre)
trois solides femmes.
Mercure alla.
Bientôt après
Junon dit
à sa servante:
Crois-tu bien, Iris,
trouver
parmi les mortels
deux ou trois filles

strenge, züchtige Mädchen zu finden? Aber vollkommen strenge! Verstehst du mich? Um Cytheren Hohn zu sprechen¹, die sich das ganze weibliche Geschlecht unterworfen zu haben rühmt. Geh immer, und sieh wo du sie austreibest²!" Iris ging.

In welchem Winkel der Erde suchte nicht die gute Iris! und dennoch umsonst! Sie kam ganz allein wieder, und Juno rief ihr entgegen³: „Ist es möglich? O Keuschheit! O Tugend!

— Göttin, sagte Iris, ich hätte dir wohl drei Mädchen bringen können, die alle drei vollkommen streng und züchtig gewesen; die alle drei nie einer Mannsperson gelächelt; die alle drei den geringsten Funken der Liebe in ihren Herzen erstickt; aber ich kam leider zu spät.

— Zu spät? sagte Juno. Wie so?

irréprochable? Mais irréprochable! Tu m'entends? Pour faire pièce à Vénus, qui se vante d'avoir soumis tout le beau sexe à son empire.

Va toujours, et vois où tu pourrais les trouver! » Iris partit.

En quel coin de la terre la bonne Iris ne chercha-t-elle pas! Et toutefois sans succès! Elle revint seule, et Junon, en la voyant, s'écria:

« Est-il possible? O chasteté! ô vertu!

— Déesse, dit Iris, j'aurais pu t'amener trois filles, qui toutes trois ont été d'une vertu sévère et irréprochable, qui toutes trois n'ont jamais souri à aucun homme, qui toutes trois ont étouffé dans leurs cœurs jusqu'à la moindre étincelle de l'amour; mais je suis hélas! arrivée trop tard.

— Trop tard? dit Junon. Comment cela?

vollkommen streng(e), züchtig(e)?

Aber vollkommen streng(e)!

Verstehst du mich?

Um Hohn zu sprechen

Cytheren,

die sich rühmt

unterworfen zu haben

das ganze weibliche Geschlecht.

Geh immer, und sieh

wo du sie austreibest!

Iris ging.

In welchem Winkel der Erde

suchte nicht die gute Iris!

und dennoch umsonst!

Sie kam ganz allein wieder,

und Juno rief ihr entgegen:

Ist es möglich?

O Keuschheit! O Tugend!

Göttin, sagte Iris,

ich hätte wohl können

dir bringen

drei Mädchen,

die alle drei gewesen

vollkommen streng und züchtig;

die alle drei

nie gelächelt

einer Mannsperson;

die alle drei

erstickt

in ihren Herzen

den geringsten Funken der Liebe;

aber ich kam

leider zu spät.

Zu spät?

sagte Juno.

Wie so?

parfaitement rigides *et* chastes?

Mais parfaitement rigides!

Me comprends-tu?

Pour nous-moquer

de Cythérée,

qui se vante

d'avoir soumis

tout le féminin sexe.

Va toujours, et vois

où tu les trouveras!

Iris alla.

En quel coin de la terre

ne chercha pas la bonne Iris!

et toutefois en-vain!

Elle revint toute seule,

et Junon lui cria au-devant:

Est-il possible?

O chasteté! O vertu!

Déesse, dit Iris,

j'aurais bien pu

t'amener

trois filles,

qui toutes trois *ont* été

parfaitement rigides *et* chastes;

qui toutes trois

n'ont jamais souri

à un homme;

qui toutes trois

ont étouffé

dans leurs cœurs

la moindre étincelle de l'amour;

mais je vins

malheureusement trop tard.

Trop tard?

dit Junon.

Comment ainsi? (Comment cela?)

- Eben hatte sie Merkur für den Pluto abgeholt.
 — Für den Pluto? Und wozu will Pluto¹ diese Tugendhaften?
 — Zu Furien."

29. Tiresias.²

Tiresias nahm seinen Stab und ging über Feld. Sein Weg trug ihn durch einen heiligen Hain, und mitten in dem Haine, wo drei Wege einander durchkreuzten, ward er ein Paar Schlangen gewahr, die sich begatteten. Da hob Tiresias den Stab auf, und schlug unter die verliebten Schlangen. Aber, o Wunder! Indem der Stab auf die Schlangen herabsank, ward Tiresias zum Weibe.

Nach neun Monden ging das Weib Tiresias wieder durch den heiligen Hain; und an eben dem Orte, wo die drei Wege einander durchkreuzten, ward sie ein Paar Schlangen gewahr,

- Mercure venait de les emmener pour Pluton.
 — Pour Pluton! Et que veut faire Pluton de ces trois vertus?
 — Des furies. »

29. TIRÉSIAS.

Tirésias prit son bâton et s'en alla faire un tour dans les champs. Son chemin le conduisit par un bois sacré; au milieu de ce bois, à un endroit où se croisaient trois chemins, il trouva deux serpents accouplés. Tirésias alors leva son bâton et d'un coup sépara les serpents amoureux. Mais, ô prodige! au moment où le bâton toucha les serpents, Tirésias fut changé en femme.

Neuf mois après, Tirésias passait de nouveau dans le bois sacré; et juste à l'endroit où se croisaient les trois chemins, elle trouva

Merkur eben
 hatte sie abgeholt
 für den Pluto.
 Für den Pluto?
 Und wozu will Pluto
 diese Tugendhaften?
 Zu Furien.

29. Tiresias

Tiresias nahm seinen Stab
 und ging über Feld.
 Sein Weg trug ihn
 durch einen heiligen Hain,
 und mitten in dem Haine,
 wo drei Wege
 einander durchkreuzten,
 ward er gewahr
 ein Paar Schlangen,
 die sich begatteten.
 Da hob Tiresias den Stab auf,
 und schlug
 unter die verliebten Schlangen.
 Aber, o Wunder!
 Indem
 der Stab herabsank
 auf die Schlangen,
 ward Tiresias zum Weibe.
 Nach neun Monden
 ging das Weib Tiresias
 wieder
 durch den heiligen Hain;
 und eben an dem Orte,
 wo die drei Wege
 einander durchkreuzten
 ward sie gewahr
 ein Paar Schlangen,

Mercure précisément
 était venu les prendre
 pour Pluton.
 Pour Pluton?
 Et que veut faire Pluton
 de ces vertueuses?
 Des furies.

29. TIRÉSIAS.

Tirésias prit son bâton
 et alla dans les champs.
 Son chemin le porta
 à-travers un bois sacré,
 et au milieu dans le (du) bois,
 là où trois chemins
 se croisaient,
 il aperçut
 un couple de serpents,
 qui s'accouplaient.
 Alors Tirésias leva le bâton,
 et frappa
 entre les serpents amoureux.
 Mais, ô prodige!
 Au-moment-où
 le bâton tombait
 sur les serpents,
 devint Tirésias une femme.
 Après neuf lunes
 alla la femme Tirésias
 de-nouveau
 à-travers le bois sacré;
 et précisément à l'endroit,
 où les trois chemins
 se croisaient,
 elle aperçut
 un couple de serpents,

die mit einander kämpften. Da hob Tiresias abermals ihren Stab auf, und schlug unter die ergrimnten Schlangen, und ... o Wunder! Indem der Stab die kämpfenden Schlangen schied, ward das Weib Tiresias wieder zum Manne.

30. Minerva.

Laß sie doch, Freund, laß sie, die kleinen hämischen Neider deines wachsenden Ruhmes! Warum will dein Wig ihre der Vergessenheit bestimmten Namen verewigen?

In dem unsinnigen Kriege, welchen die Riesen wider die Götter führten, stellten die Riesen der Minerva einen schrecklichen Drachen entgegen. Minerva aber ergriff den Drachen, und schleuderte ihn mit gewaltiger Hand an das Firmament.

deux serpents qui se battaient. Tirésias alors leva encore son bâton, et d'un coup sépara les serpents furieux. Nouveau prodige! Au moment où le bâton toucha les serpents irrités, Tirésias redevint homme.

30. MINERVE.

Laisse-les donc, ami, laisse-les, les misérables envieux de ta gloire croissante! Pourquoi ton esprit voudrait-il immortaliser leurs noms destinés à l'oubli?

Dans la guerre insensée, que les géants entreprirent contre les dieux, ils opposèrent à Minerve un dragon effroyable. Mais Minerve saisit le dragon, et de sa main puissante elle le lança au firmament.

die kämpften
mit einander.
Da hob Tiresias
abermals
ihren Stab auf,
und schlug
unter die ergrimnten Schlangen,
und..... o Wunder!
Indem
der Stab schied
die kämpfenden Schlangen,
ward das Weib Tiresias
wieder zum Manne.

30. Minerva.

Laß sie doch, Freund,
laß sie,
die kleinen hämischen Neider
deines wachsenden Ruhmes!
Warum will dein Wig
verewigen
ihre Namen
bestimmt(en) der Vergessenheit?
In dem unsinnigen Kriege,
welchen die Riesen
führten
wider die Götter,
die Riesen
stellten der Minerva entgegen
einen schrecklichen Drachen,
Aber Minerva
ergriff den Drachen,
und schleuderte ihn
mit gewaltiger Hand
an das Firmament.

qui se-battaient
l'un avec l'autre,
Alors Tirésias leva
de-nouveau
son bâton,
et frappa
entre les serpents courroucés,
et..... ô prodige
Au-moment-où
le bâton séparait
les serpents combattants,
devint la femme Tirésias
de-nouveau un homme.

30. MINERVE.

Laisse les donc, ami,
laisse les,
les petits malins envieux
de ta gloire croissante!
* Pourquoi veut ton esprit
éterniser
leurs noms
destinés à l'oubli?
Dans la guerre insensée,
que les géants
conduisirent (firent)
contre les dieux,
les géants
opposèrent à Minerve
un horrible dragon.
Mais Minerve
saisit le dragon,
et le lança
de sa puissante main
au firmament.

Da glänzt er noch¹; und was so oft großer Thaten Belohnung war, ward des Drachen beneidenswürdige Strafe.

Il y brille encore ; et ce qui fut si souvent la récompense des grandes actions, devint, pour le dragon, un châtiment digne d'envie.

Er glänzt noch da ;
und was so oft
war Belohnung
großer Thaten,
ward beneidenswürdige Strafe
des Drachen.

Il brille encore là ;
et ce-qui si souvent
fut *la* récompense
de grandes actions,
devint *le* châtiment digne-d'envie
du dragon.

Drittes Buch.

1. Der Besitzer des Bogens.

Ein Mann hatte einen trefflichen Bogen von Ebenholz, mit dem er sehr weit und sehr sicher schoss, und den er ungemein werth hielt. Einst aber, als er ihn aufmerksam betrachtete, sprach er: „Ein wenig zu plump bist du doch! Alle deine Bierge ist die Glätte. Schade! Doch dem ist abzuhelpfen! fiel ihm ein. Ich will hingehen, und den besten Künstler Bilder in den Bogen schnitzen lassen.“ Er ging hin, und der Künstler schnitzte eine ganze Jagd auf den Bogen;

LIVRE TROISIÈME.

1. LE POSSESSEUR DE L'ARC.

Un homme avait un excellent arc de bois d'ébène, avec lequel il tirait très-loin et très-juste, et dont il faisait le plus grand cas. Un jour pourtant qu'il le considérait attentivement: « Tu es en vérité un peu trop lourd, dit-il; toute ta parure consiste dans le poli de ton bois. C'est dommage! Mais il y a remède à cela, pensa-t-il. J'irai trouver le meilleur artiste et lui ferai sculpter des figures sur mon arc. » Il y alla en effet, et l'artiste sculpta sur l'arc tout une chasse:

LIVRE TROISIÈME.

1. Der Besitzer des Bogens.

1. LE POSSESSEUR DE L'ARC.

Ein Mann hatte
einen trefflichen Bogen
von Ebenholz,
mit dem er schoss
sehr weit und sehr sicher,
und den er hielt
ungemein werth.
Einst aber,
als er ihn betrachtete
aufmerksam,
sprach er:
Du bist doch
ein wenig zu plump!
Alle deine Bierge
ist die Glätte.
Schade!
Doch dem ist abzuhelpfen!
fiel ihm ein.
Ich will hingehen,
und den besten Künstler lassen
Bilder schnitzen
in den Bogen.
Er ging hin,
und der Künstler
schnitzte eine ganze Jagd
auf den Bogen;

Un homme avait
un excellent arc
de bois-d'ébène,
avec lequel il tirait
très-loin et très-sûrement,
et qu'il tenait
extrêmement précieux.
Un jour pourtant,
qu'il le considérait
attentivement,
il dit:
Tu es pourtant
un peu trop grossier!
Toute ta parure
est le poli.
C'est dommage!
Mais à cela *il* est à remédier!
lui tomba-t-il dans l'esprit.
Je veux aller,
et faire le (au) meilleur artiste
ciseler des figures
sur l'arc.
Il y alla,
et l'artiste
sculpta toute une chasse
sur l'arc;

und was hätte sich besser auf einen Bogen geschickt, als eine Jagd?

Der Mann war voller Freuden. „Du verdienst diese Zierathen, mein lieber Bogen.“ Indem¹ will er ihn versuchen; er spannt, und der Bogen ... zerbricht.

2. Die Nachtigall und die Lerche.

Was soll man zu den Dichtern sagen, die so gern ihren Flug weit über alle Fassung² des größern Theils ihrer Leser nehmen? Was sonst, als was die Nachtigall einst zu der Lerche sagte: „Schwingst du dich, Freundin, nur darum so hoch, um nicht gehört zu werden?“

3. Der Geist des Salomo.

Ein ehrlicher Greis trug des Tages Last und Hitze, sein Feld mit eigner Hand zu pflügen, und mit eigner Hand den

quel sujet aurait pu, mieux qu'une chasse, convenir à un arc?

L'homme était plein de joie: « Tu mérites bien ces ornements, mon cher arc. » En parlant ainsi, il veut l'essayer, il le bande, et l'arc... se rompt.

2. LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Que dire aux poètes, qui prennent si volontiers leur vol au-dessus de la portée du plus grand nombre de leurs lecteurs, sinon ce que le rossignol disait un jour à l'alouette: « Amie, ne t'élèves-tu si haut, que pour n'être pas entendue? »

3. L'ESPRIT DE SALOMON.

Un honnête vieillard portait le poids et la chaleur du jour, à labourer son champ de sa propre main, et à répandre de sa propre

und was hätte sich besser geschickt
auf einen Bogen,
als eine Jagd?
Der Mann war
voller Freuden.
Du verdienst
diese Zierathen,
mein lieber Bogen.
Indem
will er ihn versuchen;
er spannt,
und der Bogen.... zerbricht.

2. Die Nachtigall und die Lerche.

Was soll man sagen
zu den Dichtern,
die nehmen
so gern ihren Flug
weit über alle Fassung
des größern Theils
ihrer Leser?
Was sonst,
als was
die Nachtigall sagte
einst zu der Lerche:
Schwingst du dich so hoch
nur darum, Freundin,
um nicht gehört zu werden?

3. Der Geist des Salomo.

Ein ehrlicher Greis
trug die Last
und die Hitze des Tages,
sein Feld zu pflügen
mit eigner Hand,
und zu streuen
mit eigner Hand

et qu'aurait-il mieux convenu
sur un arc,
qu'une chasse?
L'homme était
plein de joie.
Tu mérites
ces ornements,
mon cher arc.
En-même-temps
il veut l'essayer;
il le tend,
et l'arc.... se-rompt.

2. LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Que doit-on dire
aux poètes,
qui prennent
si volontiers leur vol
loin au-dessus de toute compréhens-
de la plus grande partie
de leurs lecteurs?
Quoi autrement,
que ce-que
le rossignol disait
un-jour à l'alouette:
T'élèves-tu si haut
seulement pour-cela, amie,
pour ne pas être entendue?

3. L'ESPRIT DE SALOMON.

Un honnête vieillard
portait le poids
et la chaleur du jour,
à labourer son champ
de sa propre main,
et à répandre
de sa propre main

reinen Saamen in den lockern Schooß der willigen¹ Erde zu streuen.

Auf einmal stand unter dem breiten Schatten einer Linde eine göttliche Erscheinung vor ihm da! Der Greis stugte².

„Ich bin Salomo, sagte mit vertraulicher Stimme das Phantom : was machst du hier, Alter?

— Wenn du Salomo bist, versetzte der Alte, wie kannst du fragen? Du schicktest mich in meiner Jugend zu der Aneise; ich sah ihren Wandel, und lernte von ihr fleißig sein und sammeln. Was ich da lernte, das thu' ich noch.

— Du hast deine Lektion nur halb gelernt, versetzte der Geist. Geh' noch einmal hin zur Aneise, und lerne nun auch von ihr in dem Winter deiner Jahre ruhen und des Gesammelten genießen.“

main une pure semence dans le sein de la terre, toujours docile aux vœux de l'homme.

Tout à coup devant lui, sous le vaste ombrage d'un tilleul, se présenta une divine apparition. Le vieillard tressaillit.

« Je suis Salomon, dit le fantôme d'une voix propre à le rassurer : Que fais-tu ici, vieillard?

— Si tu es Salomon, répliqua le vieillard, comment peux-tu le demander? Tu m'envoyas dans ma jeunesse vers la fourmi; je fus témoin de sa conduite, et j'appris d'elle à être laborieux et à amasser. Ce que j'appris alors, je le pratique encore aujourd'hui.

— Tu n'as appris ta leçon qu'à moitié, reprit le fantôme. Retourne vers la fourmi, et apprends d'elle aussi à te reposer dans l'hiver de tes ans, et à jouir de ce que tu as amassé. »

den reinen Saamen
in den lockern Schooß
der willigen Erde.
Auf einmal
stand vor ihm da
unter dem breiten Schatten
einer Linde
eine göttliche Erscheinung!
Der Greis stugte.
Ich bin Salomo,
sagte das Phantom
mit vertraulicher Stimme :
Was machst du hier, Alter?
Wenn du Salomo bist,
versetzte der Alte,
wie kannst du fragen?
Du schicktest mich
in meiner Jugend
zu der Aneise;
ich sah ihren Wandel,
und lernte von ihr
fleißig sein
und sammeln.
Was ich da lernte,
ich thue das noch.
Du hast nur halb gelernt
deine Lektion,
versetzte der Geist.
Geh' noch einmal hin
zur Aneise,
und lerne nun auch von ihr
ruhen
in dem Winter
deiner Jahre
und genießen
des Gesammelten.

la pure semence
dans le sein poreux
de la terre favorable.
Tout-à-coup
se tint là devant lui
sous le large ombrage
d'un tilleul
une divine apparition!
Le vieillard tressaillit.
Je suis Salomon,
dit le fantôme
d'une voix propre-à-rassurer :
Que fais-tu ici, vieillard?
Si tu es Salomon,
répliqua le vieillard,
comment peux-tu le demander?
Tu m'envoyas
dans ma jeunesse
vers la fourmi;
je vis sa conduite,
et j'appris d'elle
à-être laborieux
et à amasser.
Ce que j'appris alors
je le fais encore.
Tu as seulement à-moitié appris
ta leçon,
reprit l'esprit.
Va encore une fois
vers la fourmi,
et apprends maintenant aussi d'elle
à te-reposer
dans l'hiver
de tes années
et à jouir
de ce-que-tu-as-amassé.

4. Das Geschenk der Feen.

Zu der Wiege eines jungen Prinzen, der in der Folge einer der größten Regenten seines Landes ward, traten zwei wohlthätige Feen.

„Ich schenke diesem meinem Lieblinge¹, sagte die eine, den scharfsichtigen Blick des Adlers, dem in seinem weiten Reiche auch die kleinste Mücke nicht entgeht.

— Das Geschenk ist schön, unterbrach sie die zweite Fee. Der Prinz wird ein einsichtsvoller Monarch werden. Aber der Adler besitzt nicht allein Scharfsichtigkeit, die kleinsten Mücken zu bemerken; er besitzt auch eine edle Verachtung, ihnen nicht nachzujagen. Und diese nehme der Prinz von mir zum Geschenk!

— Ich danke dir, Schwester, für diese weise Einschränkung, versetzte die erste Fee. Es ist wahr; viele würden weit größere

4. LE DON DES FÉES.

Deux bonnes fées assistaient à la naissance d'un jeune prince, qui devint plus tard un des plus grands rois de son pays.

« Je fais don à mon favori, dit la première, du regard perçant de l'aigle, à qui, dans son vaste empire, n'échappe pas même la plus petite mouche.

— Voilà un beau présent, interrompit la seconde fée; le prince deviendra un monarque plein de pénétration. Mais l'aigle ne possède pas seulement cette vue perçante, qui découvre les moindres insectes; il est aussi doué de ce noble mépris, qui ne lui permet pas de les poursuivre; et voilà le don que je fais au prince!

— Je te remercie, ma sœur, de cette sage restriction, reprit la première fée. Beaucoup en effet auraient été de bien plus grands rois,

4. Das Geschenk der Feen.

4. LE DON DES FÉES.

Zu der Wiege
eines jungen Prinzen,
der in der Folge ward
einer der größten Regenten
seines Landes,
traten
zwei wohlthätige Feen.
Ich schenke
diesem meinem Lieblinge,
sagte die eine,
den scharfsichtigen Blick
des Adlers,
dem in seinem weiten Reiche
auch die kleinste Mücke
nicht entgeht.
Das Geschenk ist schön,
unterbrach sie die zweite Fee.
Der Prinz wird werden
ein einsichtsvoller Monarch.
Aber der Adler
besitzt nicht allein
Scharfsichtigkeit,
zu bemerken
die kleinsten Mücken;
er besitzt auch
eine edle Verachtung,
ihnen nicht nachzujagen.
Und diese
nehme der Prinz von mir
zum Geschenk!
Ich danke dir, Schwester,
für diese weise Einschränkung,
versetzte die erste Fee.
Es ist wahr;
viele würden gewesen sein

Au berceau
d'un jeune prince,
qui dans la suite devint
un des plus grands rois
de son pays,
se-présentèrent
deux bienfaisantes fées.
Je donne
à ce mien favori,
dit l'une,
le regard pénétrant
de l'aigle,
à qui dans son vaste empire
même la plus petite mouche
n'échappe pas.
Le présent est beau,
l'interrompt la seconde fée.
Le prince deviendra
un monarque clairvoyant.
Mais l'aigle
ne possède pas seulement
une vue-perçante,
capable d'apercevoir
les plus petites mouches;
il possède aussi
un noble mépris,
de ne pas les poursuivre.
Et ce mépris
que le prince le prenne de moi
en présent!
Je te remercie, sœur,
pour cette sage restriction,
reprit la première fée.
Ç'a est vrai;
beaucoup auraient été

Könige gewesen sein, wenn sie sich weniger mit ihrem durchdringenden Verstande bis zu den kleinsten Angelegenheiten hätten erniedrigen wollen."

5. Das Schaf und die Schwalbe.

Eine Schwalbe flog auf ein Schaf, ihm ein wenig Wolle für ihr Nest auszukurpfen. Das Schaf sprang unwillig hin und wieder¹. „Wie bist du denn nur gegen mich so karg? sagte die Schwalbe. Dem Hirten erlaubst du, daß er dich deiner Wolle über und über² entblößen darf, und mir verweigertst du eine kleine Flocke. Woher kommt das?

— Das kommt daher, antwortete das Schaf, weil du mir meine Wolle nicht mit eben so guter Art zu nehmen weißt, als der Hirte."

s'ils avaient moins souvent abaissé la pénétration de leur intelligence à des détails indignes d'eux. »

5. LA BREBIS ET L'HIRONDELLE.

Une hirondelle vola sur une brebis, afin de lui tirer, pour son nid, un peu de laine. La brebis s'agitait impatiente : « Pourquoi, dit l'hirondelle, n'es-tu donc qu'envers moi si avare? Tu permets au berger de te dépouiller entièrement de ta laine, et tu m'en refuses à moi un léger flocon? D'où vient cela? — Cela vient, répondit la brebis, de ce que tu ne sais pas me prendre ma laine d'une façon aussi adroite que le berger. »

weit größere Könige,	de bien plus-grands rois,
wenn sie hätten wollen	s'ils avaient voulu
sich weniger erniedrigen	s'abaisser moins
mit ihrem durchdringenden Verstande	avec leur pénétrante intelligence
bis zu den kleinsten Angelegenheiten.	jusqu'aux plus petites affaires.

5. Das Schaf und die Schwalbe.

5. LA BREBIS ET L'HIRONDELLE.

Eine Schwalbe
flog auf ein Schaf,
ihm auszukurpfen
ein wenig Wolle
für ihr Nest.
Das Schaf
sprang unwillig
hin und wieder.
Wie bist du denn so karg
nur gegen mich?
sagte die Schwalbe.
Du erlaubst dem Hirten,
daß er darf
dich entblößen
über und über
deiner Wolle,
und du verweigertst mir
eine kleine Flocke.
Woher kommt das?
Das kommt,
antwortete das Schaf,¹
daher, weil
du weißt nicht
mir meine Wolle zu nehmen
mit eben so guter Art,
als der Hirte.

Une hirondelle
vola sur une brebis,
pour lui tirer
un peu de laine
pour son nid.
La brebis
sautait impatiente
de-côté et d'-autre.
Pourquoi es-tu donc si chiche
seulement envers moi?
dit l'hirondelle.
Tu permets au berger,
qu'il puisse
te dépouiller
tant et plus
de ta laine,
et tu *me* refuses à moi
un petit flocon.
D'où vient cela?
Cela vient,
répondit la brebis,
de ce que
tu ne sais pas
me prendre ma laine
d'aussi bonne façon,
que le berger.

6. Der Rabe.

Der Rabe bemerkte, daß der Adler ganze dreißig Tage über seinen Eiern brütete. „Und daher kommt es ohne Zweifel, sprach er, daß die Jungen des Adlers so allsehend und stark werden. Gut! das will ich auch thun.“

Und seitdem brütet der Rabe wirklich ganze dreißig Tage über seinen Eiern; aber noch hat er nichts als elende Raben ausgebrütet.

7. Der Rangstreit der Thiere.

In vier Fabeln.

Erste Fabel.

Es entstand ein hitziger Rangstreit unter den Thieren. „Ihn zu schlichten, sprach das Pferd, lasset uns den Menschen zu Rathe ziehen; er ist keiner von den streitenden Theilen, und kann desto unparteiischer sein.“

6. LE CORBEAU.

Le corbeau s'aperçut que l'aigle couvait ses œufs trente jours entiers: « De là vient sans doute, dit-il, que les petits de l'aigle acquièrent tant de force et une vue si perçante. Bon! j'en veux autant faire. »

Et depuis lors, en effet, le corbeau couve ses œufs trente jours entiers; mais il n'a jusqu'ici fait éclore que de misérables corbeaux.

7. LA QUERELLE DES ANIMAUX SUR LA PRÉSEANCE.

EN QUATRE FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

Il s'éleva, au sujet de la préséance, une violente querelle parmi les animaux. « Pour en finir, dit le cheval, consultons l'homme; il n'est point partie dans la cause, il en sera d'autant plus impartial.

6. Der Rabe.

6. LE CORBEAU.

Der Rabe bemerkte,
daß der Adler
brütete über seinen Eiern
ganze dreißig Tage.
Und daher kommt es
ohne Zweifel,
sprach er,
daß die Jungen des Adlers
werden so allsehend
und stark.
Gut! ich will auch
das thun.
Und seitdem
brütet der Rabe wirklich
über seinen Eiern
ganze dreißig Tage;
aber er hat noch nichts ausgebrütet
als elende Raben.

7. Der Rangstreit der Thiere:

In vier Fabeln.

Erste Fabel.

Es entstand
ein hitziger Rangstreit
unter den Thieren.
Ihn zu schlichten,
sprach das Pferd,
lasset uns zu Rathe ziehen
den Menschen;
er ist keiner
von den streitenden Theilen,
und kann sein
desto unparteiischer.

Le corbeau remarqua,
que l'aigle
couvait ses œufs
trente jours entiers.
Et de-là vient-il
sans doute,
dit-il,
que les petits de l'aigle
deviennent si voyant-tout
et si forts.
Bon! je veux aussi
faire cela.
Et depuis
couve le corbeau en effet
(sur) ses œufs
trente jours entiers;
mais il n'a encore rien fait-éclore
que de misérables corbeaux.

7. LA QUERELLE-DE-RANG DES ANIMAUX.

EN QUATRE FABLES.

PREMIÈRE FABLE.

Il s'-éleva
une violente querelle-de-rang
parmi les animaux.
Pour la vider,
dit le cheval, [tons]
laissez nous tirer à conseil (consul-
l'homme;
il n'est aucune
des parties contendantes,
et peut être
d'autant plus impartial.

— Aber hat er auch den Verstand dazu? ließ sich ein Maulwurf hören. Er braucht wirklich den allerfeinsten¹, unsere oft tief versteckten Vollkommenheiten zu erkennen.

— Das war sehr weislich erinnert! sprach der Hamster.

— Ja wohl! rief auch der Igel. Ich glaube es nimmermehr, daß der Mensch Scharfsichtigkeit genug besitzt.

— Schweigt ihr! befahl das Pferd. Wir wissen es schon: Wer sich auf die Güte seiner Sache am wenigsten zu verlassen hat, ist immer am fertigsten, die Einsicht seines Richters in Zweifel zu ziehen.“

8. Zweite Fabel.

Der Mensch ward Richter. „Noch ein Wort, rief ihm der majestätische Löwe zu, bevor du den Ausspruch thust!

— Mais a-t-il aussi ce qu'il faut pour cela d'intelligence? fit entendre une taupe. Il en aurait besoin en effet, et de la plus déliée, pour discerner nos perfections, souvent si difficiles à découvrir.

— On a fait très-sagement de le rappeler! dit le mulot.

— Oui, certes! cria aussi le hérisson. Je ne croirai jamais que l'homme ait assez de perspicacité!

— Taisez-vous! commanda le cheval. Eh! nous le savons bien: celui qui doit le moins compter sur la bonté de sa cause, est toujours le premier à mettre en doute la pénétration de son juge. »

8. FABLE DEUXIÈME.

L'homme fut pris pour juge. « Encore un mot, lui cria le majes-

Aber hat er auch den Verstand dazu? ließ sich hören ein Maulwurf. Er braucht wirklich den allerfeinsten, unsere Vollkommenheiten oft tief versteckten. Das war erinnert sehr weislich! sprach der Hamster. Ja wohl! rief auch der Igel. Ich glaube es nimmermehr, daß der Mensch besitzt Scharfsichtigkeit genug. Schweigt ihr! befahl das Pferd. Wir wissen es schon: Wer am wenigsten hat sich zu verlassen auf die Güte seiner Sache, ist immer am fertigsten, in Zweifel zu ziehen die Einsicht seines Richters.

8. Zweite Fabel.

Der Mensch ward Richter. Noch ein Wort, rief ihm zu der majestätische Löwe, bevor du thust den Ausspruch!

Mais a-t-il aussi l'intelligence nécessaire pour cela? se fit entendre une taupe. Il a besoin en effet de la plus déliée, pour reconnaître nos perfections souvent profondément cachées. Cela a-été appelé très sagement! dit le mulot. Oui certes! s'écria aussi le hérisson. Je ne le crois (croirai) jamais, que l'homme possède assez de perspicacité. Taisez vous! commanda le cheval. Nous le savons déjà: Celui qui a le moins à se confier dans la bonté de sa cause, est toujours le plus prompt, à mettre en doute la pénétration de son juge.

8. DEUXIÈME FABLE.

L'homme devint juge. Encore un mot, lui cria le majestueux lion, avant-que tu fasses (prononces) la sentence!

Nach welcher Regel, Mensch, willst du unsern Werth bestimmen?

— Nach welcher Regel? nach dem Grade, ohne Zweifel, antwortete der Mensch, in welchem ihr mir mehr oder weniger nützlich seid.

— Vortrefflich! versetzte der beleidigte Löwe. Wie weit würde ich alsdann unter dem Esel zu stehen kommen! Du kannst unser Richter nicht sein, Mensch! Verlaß die Versammlung!

9. Dritte Fabel.

Der Mensch entfernte sich. „Nun, sprach der höhnische Maulwurf, (und ihm stimmten der Hamster und der Igel wieder bei²) siehst du, Pferd? der Löwe meint es auch, daß der Mensch unser Richter nicht sein kann. Der Löwe denkt wie wir!“

— Aber aus bessern Gründen, als ihr!“ sagte der Löwe, und warf ihnen einen verächtlichen Blick zu.

tueux lion, avant que tu prononces la sentence! Suivant quelle règle, ô homme! prétends-tu fixer notre mérite?

— Suivant quelle règle? Eh! vraiment, répondit l'homme, suivant le plus ou le moins d'utilité que je tire de vos services.

— A merveille! reprit le lion offensé. Combien serais-je alors mis au-dessous de l'âne! Homme, tu ne peux être notre juge! quitte l'assemblée! »

9. FABLE TROISIÈME.

L'homme s'éloigna. « Eh bien! dit la taupe d'un ton moqueur (et le mulot et le hérisson se joignirent encore à elle) vois-tu, cheval? le lion est aussi d'avis que l'homme ne peut être notre juge; le lion pense comme nous.

— Mais par de meilleurs motifs que vous! » dit le lion; et il leur lança un regard de mépris.

Nach welcher Regel, Mensch, willst du bestimmen

unsern Werth?

Nach welcher Regel?

nach dem Grade,

ohne Zweifel,

antwortete der Mensch,

in welchem ihr mir seid

mehr oder weniger nützlich.

Vortrefflich!

versetzte der beleidigte Löwe.

Wie weit

würde ich alsdann kommen

zu stehen

unter dem Esel!

Du kannst nicht sein

unser Richter, Mensch!

Verlaß die Versammlung!

D'après quelle règle, homme, veux-tu fixer

notre mérite?

D'après quelle règle?

suivant le degré,

sans doute,

répondit l'homme,

dans lequel vous m'êtes

plus ou moins utiles.

Délicieux!

reprit le lion offensé.

Combien loin

viendrais-je alors

à être placé

au-dessous de l'âne!

Tu ne peux pas être

notre juge, homme,

Quitte l'assemblée!

9. Dritte Fabel.

9. TROISIÈME FABLE.

Der Mensch entfernte sich.

Nun, sprach der höhnische Maulwurf,

(und der Hamster und der Igel

stimmten ihm wieder bei)

siehst du, Pferd?

der Löwe meint es auch,

daß der Mensch

kann nicht sein

unser Richter.

Der Löwe denkt wie wir!

Aber aus bessern Gründen,

als ihr!

sagte der Löwe,

und warf ihnen zu

einen verächtlichen Blick.

L'homme s'éloigna.

Eh! bien, dit la taupe moqueuse,

(et le mulot et le hérisson

s'unirent à elle de nouveau)

vois tu, cheval?

le lion le pense aussi,

que l'homme

ne peut pas être

notre juge.

Le lion pense comme nous!

Mais par de meilleurs motifs,

que vous!

dit le lion,

et il leur lança

un regard de-mépris.

10. Vierte Fabel.

Der Löwe fuhr weiter fort: „Der Rangstreit, wenn ich es recht überlege, ist ein nichtswürdiger¹ Streit! Haltet mich für den Vornehmsten oder für den Geringsten; es gilt mir gleich viel². Genug, ich kenne mich³!“ Und so ging er aus der Versammlung.

Ihm folgte der weise Elephant, der kühne Tiger, der ernsthafteste Bär, der kluge Fuchs, das edle Pferd; kurz, alle, die ihren Werth fühlten, oder zu fühlen glaubten.

Die⁴ sich am letzten weggeben und über die zerrissene Versammlung⁵ am meisten murrten, waren der Affe und der Esel.

11. Der Bär und der Elephant.

„Die unverständigen Menschen! sagte der Bär zu dem Elephanten. Was fordern sie nicht alles⁶ von uns bessern Thie-

10. FABLE QUATRIÈME.

Le lion ajouta: « Cette querelle, quand j'y songe, est une querelle insignifiante. Tenez-moi pour le plus considérable ou pour le moindre, je m'en soucie également. Je me connais, c'est assez! » Et il sortit ainsi de l'assemblée.

Le sage éléphant le suivit; autant en firent le tigre hardi, l'ours grave, le prudent renard, le noble cheval; bref, tous ceux qui sentaient leur mérite ou croyaient le sentir.

Les derniers qui s'éloignèrent et qui murmurèrent le plus de la dissolution de l'assemblée, furent le singe et l'âne.

11. L'OURS ET L'ÉLÉPHANT.

« Que les hommes sont absurdes! disait l'ours à l'éléphant. Est-il rien au monde qu'ils n'exigent de nous autres, animaux privilégiés!

FABLES DE LESSING EN PROSE.

10. Vierte Fabel.

Der Löwe fuhr weiter fort:
Der Rangstreit,
wenn ich es recht überlege,
ist ein nichtswürdiger Streit!
Haltet mich
für den Vornehmsten
oder für den Geringsten;
es gilt mir
gleich viel.
Genug,
ich kenne mich!
Und so ging er aus der Versammlung.
Der weise Elephant,
der kühne Tiger,
der ernsthafteste Bär,
der kluge Fuchs,
das edle Pferd,
folgte ihm;
kurz, alle, die
fühlten ihren Werth,
oder glaubten
zu fühlen.
Die sich weggeben
am letzten,
und murrten am meisten
über die zerrissene Versammlung,
waren der Affe und der Esel.

11. Der Bär und
der Elephant.

Die unverständigen Menschen!
sagte der Bär
zu dem Elephanten.
Was fordern sie nicht alles
von uns
bessern Thieren!

10. QUATRIÈME FABLE.

Le lion continua ensuite:
La querelle-de-rang,
si j'examine bien la chose,
est une insignifiante querelle!
Tenez-moi
pour le plus-distingué
ou pour le moindre;
ça me vaut
également beaucoup (Ça m'est égal).
C'est assez que,
je me connaisse!
Et ainsi il sortit de l'assemblée.
Le sage éléphant,
le hardi tigre,
le grave ours,
le prudent renard,
le noble cheval,
le suivit;
bref, tous-ceux qui
sentaient leur mérite,
ou croyaient
le sentir.
Ceux-qui s'éloignèrent
en dernier,
et murmurèrent le plus
sur l'assemblée dissoute,
furent le singe et l'âne.

11. L'OURS ET
L'ÉLÉPHANT.

Que les hommes sont absurdes!
disait l'ours
à l'éléphant.
Que n'exigent-ils pas
de nous
meilleurs animaux! (qui valons mieux
[qu'eux.]

ren! Ich muß nach der Musik tanzen, ich, der ernsthafte Bär! Und sie wissen es doch nur allzuwohl¹, daß sich solche Possen zu meinem ehrwürdigen Wesen nicht schicken; denn warum lachten sie sonst, wenn ich tanze?

— Ich tanze auch nach der Musik, versetzte der gelehrige Elephant, und glaube eben so ernsthaft und ehrwürdig zu sein, als du. Gleichwohl haben die Zuschauer nie über mich gelacht; freudige Bewunderung bloß war auf ihren Gesichtern zu lesen. Glaube mir also, Bär, die Menschen lachen nicht darüber, daß du tanzeest, sondern darüber, daß du dich dazu so albern anschließst.“

12. Der Strauß.

Das pfeilschnelle Rennthier sah den Strauß, und sprach :

Il me faut danser au son de la musique, moi, le grave ours! Et pourtant ils ne savent que trop bien que de telles bouffonneries ne conviennent pas à mon air respectable; autrement, pourquoi riraient-ils quand je danse?

— Je danse aussi au son de la musique, répliqua le docile éléphant, et je crois être tout aussi grave et respectable que toi. Toutefois, les spectateurs n'ont jamais ri de moi; on ne lisait sur leurs visages qu'une admiration mêlée de plaisir. Crois-moi donc, ami, les hommes ne rient pas de ce que tu dances, mais de ce que tu t'y prends si gauchement. »

12. L'AUTRUCHE.

Le renne, aussi rapide que la flèche, vit l'autruche et dit : « Il

Ich muß tanzen nach der Musik, ich, der ernsthafte Bär! Und sie wissen es doch nur allzuwohl, daß solche Possen sich nicht schicken zu meinem ehrwürdigen Wesen; denn sonst warum lachten sie, wenn ich tanze? Ich tanze auch nach der Musik, versetzte der gelehrige Elephant, und glaube zu sein eben so ernsthaft und ehrwürdig als du. Gleichwohl die Zuschauer haben nie gelacht über mich; freudige Bewunderung war bloß zu lesen auf ihren Gesichtern. Glaube mir also, Bär, die Menschen lachen nicht darüber, daß du tanzeest, sondern darüber, daß du dich dazu anschließst so albern.

12. Der Strauß.

Das Rennthier
pfeilschnelle
sah den Strauß,
und sprach :

Je dois danser d'après (au son de) la musique, moi, le grave ours! Et ils le savent pourtant seulement trop bien, que de telles bouffonneries ne s'accrochent pas à mon air respectable; car autrement pourquoi riraient-ils, quand je danse? Je danse aussi d'après la musique, répliqua le docile éléphant, et je crois être tout aussi grave et respectable que toi. Cependant les spectateurs n'ont jamais ri de moi; une joyeuse admiration était seulement à lire sur leurs visages. Crois moi donc, ours, les hommes ne rient pas de ce que tu dances, mais de ce que tu t'y prends si sottement.

12. L'AUTRUCHE.

Le renne
rapide-comme-la-flèche
vit l'autruche,
et dit :

„Das Laufen des Straußes ist so außerordentlich eben nicht; aber ohne Zweifel fliegt er desto besser.“

Ein andermal sah der Adler den Strauß, und sprach:
„Fliegen kann der Strauß nun wohl nicht; aber ich glaube, er muß gut laufen können.“

13. Die Wohlthaten.

In zwei Fabeln.

Erste Fabel.

„Hast du wohl einen größern Wohlthäter unter den Thieren, als uns? fragte die Biene den Menschen.“

— Ja wohl! erwiderte dieser.

— Und wen?

— Das Schaf! denn seine Wolle ist mir nothwendig, und dein Honig ist mir nur angenehm.“

14. Zweite Fabel.

„Und willst du noch einen Grund wissen, warum ich das Schaf für meinen größern Wohlthäter halte, als dich, Biene?“

n'y a rien, après tout, de si merveilleux dans la course de l'autruche, mais son vol sans doute est d'autant plus admirable. »

L'aigle, à son tour, vit l'autruche et dit: « L'autruche assurément ne sait guère voler, mais je crois qu'elle doit bien courir. »

13. LES BIENFAITS.

EN DEUX FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

« As-tu bien, parmi les animaux, un plus grand bienfaiteur que nous? demandait l'abeille à l'homme.

— Oui, certes! répliqua celui-ci.

— Et lequel?

— La brebis! car sa laine m'est nécessaire, et ton miel m'est seulement agréable.

14. FABLE DEUXIÈME.

« Et veux-tu savoir, abeille, un motif encore qui me fait considérer la brebis comme une plus grande bienfaitrice que toi? La brebis

Das Laufen des Straußes
ist eben nicht

so außerordentlich;

aber ohne Zweifel

er fliegt desto besser.

Ein andermal

der Adler sah den Strauß

und sprach:

Der Strauß kann nun nicht

wohl fliegen;

aber ich glaube,

er muß können

gut laufen.

Le courir de l'autruche

n'est précisément pas

si extraordinaire;

mais sans doute

elle vole d'autant mieux.

Une autre-fois

l'aigle vit l'autruche,

et dit:

L'autruche ne peut certes pas

bien voler;

mais je crois,

elle doit pouvoir

bien courir.

13. Die Wohlthaten.

In zwei Fabeln.

Erste Fabel.

Hast du wohl

unter den Thieren

einen größern Wohlthäter,

als uns?

fragte die Biene den Menschen.

Ja wohl! erwiderte dieser.

Und wen?

Das Schaf!

denn seine Wolle

ist mir nothwendig,

und dein Honig

ist mir nur angenehm.

13. LES BIENFAITS.

EN DEUX FABLES.

PREMIÈRE FABLE.

As-tu bien

parmi les animaux

un plus grand bienfaiteur

que nous?

demandait l'abeille à l'homme.

Oui bien! répliqua celui-ci.

Et lequel?

La brebis!

car sa laine

m'est nécessaire,

et ton miel

m'est seulement agréable.

14. Zweite Fabel.

Und willst du wissen

noch einen Grund,

warum ich halte

das Schaf

für meinen größern Wohlthäter,

als dich, Biene?

14. SECONDE FABLE.

Et veux-tu savoir

encore un motif,

pourquoi je tiens

la brebis

pour mon plus grand bienfaiteur,

que toi, abeille?

Das Schaf schenket mir seine Wolle ohne die geringste Schwierigkeit; aber wenn du mir deinen Honig schenkest, muß ich mich noch immer vor deinem Stachel fürchten¹."

15. Die Eiche.

Der rasende Nordwind hatte seine Stärke, in einer stürmischen Nacht, an einer erhabenen Eiche bewiesen. Nun lag sie gestreckt, und eine Menge niedriger Sträucher lagen unter ihr zerichmettert. Ein Fuchs, der seine Grube nicht weit davon hatte, sah sie des Morgens darauf. „Was für ein Baum! rief er. Hätte ich doch nimmermehr gedacht, daß er so groß wäre!"

16. Die Geschichte des alten Wolfs.

In sieben Fabeln.

Erste Fabel.

Der böse Wolf war zu Jahren gekommen², und sagte den

me fait don de sa laine sans la moindre difficulté; mais quand tu me donnes ton miel, encore me faut-il toujours appréhender ton aiguillon. »

15. LE CHÈNE.

Le vent du nord dans sa fureur avait, par une nuit orageuse, déployé sa force contre un grand chêne; l'arbre gisait maintenant renversé, et une foule de petits arbrisseaux avaient été brisés sous lui. Un renard, qui avait non loin de là sa tanière, le vit au matin suivant. « Quel arbre! s'écria-t-il; je n'aurais jamais pensé qu'il fût si grand! »

16. HISTOIRE DU VIEUX LOUP.

EN SEPT FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

Le méchant loup, devenu vieux, prit l'hypocrite résolution de vi-

Das Schaf schenket mir
seine Wolle
ohne die geringste Schwierigkeit;
aber wenn du mir schenkest
deinen Honig,
ich muß mich fürchten
noch immer
vor deinem Stachel.

15. Die Eiche.

Der rasende Nordwind
hatte bewiesen
seine Stärke,
in einer stürmischen Nacht,
an einer erhabenen Eiche.
Sie lag nun gestreckt,
und eine Menge
niedriger Sträucher
lagen unter ihr
zerichmettert.
Ein Fuchs, der hatte
seine Grube nicht weit davon,
sah sie des Morgens darauf.
Was für ein Baum!
rief er.
Hätte ich doch
nimmermehr gedacht,
daß er so groß wäre!

16. Die Geschichte des alten Wolfs.

In sieben Fabeln.

Erste Fabel

Der böse Wolf
war gekommen
zu Jahren,
und sagte

La brebis me donne
sa laine
sans la moindre difficulté;
mais quand tu me donnes
ton miel,
je dois avoir peur
encore toujours
de ton aiguillon.

15. LE CHÈNE.

Le furieux vent-du-nord
avait montré (déployé)
sa force
dans une nuit orageuse,
sur une chêne élevé.
Il gisait maintenant étendu,
et une foule
de petits arbrisseaux
gisait sous lui
brisés.
Un renard, qui avait
son terrier non loin de-là,
le vit le matin là-dessus (d'ensuite).
Quel arbre!
s'écria-t-il.
Aurais-je pourtant
jamais pensé,
qu'il fût si grand!

16. L'HISTOIRE DU VIEUX LOUP.

EN SEPT FABLES.

PREMIÈRE FABLE.

Le méchant loup
était venu
à des années (devenu vieux),
et il embrassa

gleißenden Entschluß, mit den Schäfern auf einem gültlichen Fuß zu leben. Er machte sich also auf¹, und kam zu dem Schäfer, dessen Horden² seiner Höhle die nächsten waren.

„Schäfer, sprach er, du nennest mich den blutgierigen Räuber, der ich doch wirklich nicht bin. Freilich muß ich mich an deine Schafe halten, wenn mich hungert; denn Hunger thut weh. Schütze mich nur vor dem Hunger, mache mich nur satt, und du sollst mit mir recht wohl zufrieden sein. Denn ich bin wirklich das zahmste, sanftmüthigste Thier, wenn ich satt bin.

— Wenn du satt bist? Das kann wohl sein, versetzte der Schäfer. Aber wann³ bist du denn satt? Du und der Geiz werden es nie. Geh deinen Weg!“

vre avec les bergers en bonne intelligence. Il se mit donc en chemin, et vint vers le berger dont les parcs étaient le plus près de sa tanière.

« Berger, dit-il, tu m'appelles un brigand sanguinaire; c'est un nom que je ne mérite pourtant pas. Il est bien vrai que je dois m'en prendre à tes brebis, quand j'ai faim; car la faim fait souffrir. Préserve-moi de la faim, fais que je sois rassasié, et tu seras parfaitement content de moi; car je suis en réalité l'animal le plus doux et le plus docile, quand je suis rassasié.

— Quand tu es rassasié? cela peut bien être! répliqua le berger; mais quand donc es-tu rassasié? L'avarice et toi, vous ne l'êtes jamais. Passe ton chemin. »

den gleißenden Entschluß,
zu leben

mit den Schäfern
auf einem gültlichen Fuß.
Er machte sich also auf,
und kam zu dem Schäfer,
dessen Horden
waren die nächsten
seiner Höhle.

Schäfer, sprach er,
du nennest mich
den blutgierigen Räuber,
der ich doch nicht bin
wirklich.

Freilich
ich muß mich halten
an deine Schafe,
wenn mich hungert;
denn Hunger thut weh.
Schütze mich nur
vor dem Hunger,
mache mich nur satt,
und du sollst sein
recht wohl zufrieden
mit mir.

Denn ich bin wirklich
das zahmste,
sanftmüthigste Thier,
wenn ich satt bin.

Wenn du satt bist?
Das kann wohl sein,
versetzte der Schäfer.
Aber wann bist du denn satt?
Du und der Geiz
werden es nie.
Geh deinen Weg!

l'hypocrite résolution,
de vivre
avec les bergers
sur un pied de-bonté.
Il se mit donc en chemin,
et vint vers le berger,
dont les parcs
étaient les plus proches
de son antre.
Berger, dit-il,
tu me nommes
le brigand sanguinaire,
lequel je ne suis pourtant pas
réellement.

A-la vérité
je dois m'en prendre
à tes brebis,
quand j'ai faim;
car la faim fait mal.
Défends moi seulement
contre la faim,
fais moi seulement rassasié,
et tu seras
très bien content
avec (de) moi.
Car je suis réellement
le plus-docile
le plus-doux animal,
quand je suis rassasié.
Quand tu es rassasié?
Cela peut bien être,
répliqua le berger.
Mais quand es-tu donc rassasié?
Toi et l'avarice
ne le deviennent jamais.
Va (passe) ton chemin

17. Zweite Fabel.

Der abgewiesene Wolf kam zu einem zweiten Schäfer.

„Du weißt, Schäfer, war seine Anrede, daß ich dir, das Jahr durch¹, manches Schaf würgen könnte. Willst du mir überhaupt² jedes Jahr sechs Schafe geben, so bin ich zufrieden. Du kannst alsdann sicher schlafen, und die Hunde ohne Bedenken abschaffen.

— Sechs Schafe? sprach der Schäfer. Das ist ja eine ganze Heerde!

— Nun, weil du es bist³, so will ich mich mit fünfben begnügen, sagte der Wolf.

— Du scherzest; fünf Schafe! Mehr als fünf Schafe opfre ich kaum im ganzen Jahre dem Pan.

— Auch nicht vier?“ fragte der Wolf weiter; und der Schäfer schüttelte spöttisch den Kopf.

„Drei! — Zwei?

— Nicht ein einziges, fiel endlich der Bescheid⁴. Denn es wäre

17. FABLE DEUXIÈME.

Le loup congédié s'en fut vers un second berger, et voici quelle fut sa harangue :

« Tu sais, berger, que je pourrais, dans le cours de l'année, égorger un grand nombre de tes brebis. Si tu veux me donner en bloc six brebis chaque année, je me tiendrai pour satisfait. Tu peux alors dormir en sécurité, et congédier les chiens sans scrupule.

— Six brebis? dit le berger. C'est là vraiment tout un troupeau!

— Eh bien! parce que c'est toi, je me contenterai de cinq, dit le loup.

— Tu plaisantes, cinq brebis! C'est à peine si dans toute l'année je sacrifie à Pan plus de cinq brebis.

— Pas même quatre? » ajouta le loup; et le berger, d'un air moqueur, secoua la tête.

— « Trois? deux?

— Pas une seule! fut enfin la réponse. Quelle folie, en effet, ce se-

17. Zweite Fabel.

Der abgewiesene Wolf kam zu einem zweiten Schäfer.

Du weißt, Schäfer,

war seine Anrede,

daß ich könnte,

das Jahr durch,

dir würgen

manches Schaf.

Willst du mir geben

überhaupt jedes Jahr

sechs Schafe,

so bin ich zufrieden.

Du kannst alsdann sicher schlafen,

und die Hunde abschaffen

ohne Bedenken.

Sechs Schafe?

sprach der Schäfer.

Das ist ja eine ganze Heerde!

Nun, weil du es bist,

so will ich

mich mit fünfben begnügen,

sagte der Wolf.

Du scherzest;

fünf Schafe!

ich opfre kaum

im ganzen Jahre dem Pan,

mehr als fünf Schafe.

Auch nicht vier?

fragte der Wolf weiter;

und der Schäfer schüttelte

spöttisch den Kopf.

Drei? — Zwei?

Nicht ein einziges,

fiel endlich der Bescheid.

Denn es wäre

17. DEUXIÈME FABLE.

Le loup rebuté

vint vers un second berger.

Tu sais, berger,

fut sa harangue,

que je pourrais,

pendant l'année,

t'égorger

mainte brebis.

Veux-tu me donner

en-bloc chaque année

six brebis,

alors je suis content.

Tu peux alors dormir en-sécurité,

et congédier les chiens

sans scrupule.

Six brebis?

dit le berger.

Cela est certes tout un troupeau!

Eh! bien, parce que tu l'es, (parce

alors je veux [que c'est toi])

me contenter de cinq,

dit le loup.

Tu plaisantes;

cinq brebis!

je sacrifie à-peine

dans toute l'année à Pan,

plus que (plus de) cinq brebis.

Pas même quatre?

demanda ensuite (continua) le loup;

et le berger secoua

moqueusement la tête.

Trois? — deux?

Pas une unique,

tomba enfin la décision.

Car ce serait

ja wohl thöricht, wenn ich mich einem Feinde zinsbar machte, vor welchem ich mich durch meine Wachsamkeit sichern kann."

18. Dritte Fabel.

"Alle guten Dinge sind drei¹," dachte der Wolf, und kam zu einem dritten Schäfer.

"Es geht mir recht nahe², sprach er, daß ich unter euch Schäfern als das grausamste, gewissenloseste Thier verschrien bin. Dir, Montan³, will ich jetzt beweisen, wie unrecht man mir thut. Gib mir jährlich ein Schaf, so soll deine Heerde in jenem Walde, den niemand unsicher macht, als ich, frei und unbeschädigt weiden dürfen. Ein Schaf! welche Kleinigkeit! Könnt' ich großmüthiger, könnt' ich uneigennütziger handeln? Du lachst, Schäfer! Worüber lachst du denn?

rait à moi de me rendre tributaire d'un ennemi, dont je puis me garantir par ma vigilance! »

18. FABLE TROISIÈME.

« Le nombre trois est le nombre heureux, » pensa le loup. Et il alla vers un troisième berger.

« Il m'est fort pénible, dit-il, d'être décrié parmi vous autres, bergers, comme l'animal le plus cruel, le plus perfide. Je veux te prouver aujourd'hui, Montan, combien on est injuste envers moi. Donne-moi par an une brebis; et ton troupeau pourra, libre et sans dommage, paître dans ce bois que nul autre que moi ne rend dangereux. Une brebis! quelle misère! Pourrais-je en user avec plus de générosité et de désintéressement? Tu ris, berger; de quoi ris-tu donc?

ja wohl thöricht, wenn ich mich machte einem Feinde zinsbar, vor welchem ich kann mich sichern durch meine Wachsamkeit.

18. Dritte Fabel.

Alle guten Dinge sind drei, dachte der Wolf, und kam zu einem dritten Schäfer. Es geht mir recht nahe, sprach er, daß ich verschrien bin unter euch Schäfern, als das Thier grausamste, gewissenloseste. Ich will jetzt beweisen dir, Montan, wie unrecht man mir thut. Gib mir jährlich ein Schaf, so deine Heerde soll weiden dürfen frei und unbeschädigt, in jenem Walde, den niemand als ich macht unsicher. Ein Schaf! welche Kleinigkeit! Könnt' ich handeln großmüthiger, könnt' ich handeln uneigennütziger? Du lachst, Schäfer! Worüber lachst du denn?

certes bien insensé, si je me faisais tributaire à-un (d'un) ennemi, contre lequel je puis m'assurer par ma vigilance.

18. TROISIÈME FABLE.

De toutes bonnes choses sont trois, (le nombre trois est le pensa le loup, [nombre heureux] et il vint vers un troisième berger. Il me va très-près (il me peine fort) dit-il, que je suis décrié parmi vous bergers, comme l'animal le plus-cruel, le plus-sans-conscience. Je veux maintenant prouver à toi, Montan, [moi. combien injustement on agit envers Donne moi annuellement une brebis, alors ton troupeau pourra paître librement et sans dommage, dans ce bois, que personne que moi ne rend dangereux. Une brebis! quelle petitesse (misère)! Pourrais-je agir plus-généreusement, pourrais-je agir avec-plus-de-désintéressement? Tu ris, berger! De-quoi ris-tu donc?

— O über nichts! Aber wie alt bist du¹, guter Freund? sprach der Schäfer.

— Was geht dich mein Alter an²? immer noch alt genug³, dir deine liebsten Lämmer zu würgen.

— Erzürne dich nicht, alter Isegrim! Es thut mir leid, daß du mit deinem Vorschlage einige Jahre zu spät kommst. Deine ausgebissenen Zähne⁴ verrathen dich. Du spielst den Uneigennütigen, bloß um dich desto gemächlicher, mit desto weniger Gefahr nähren zu können."

19. Vierte Fabel.

Der Wolf ward ärgerlich, faßte sich aber doch, und ging auch zu dem vierten Schäfer. Diesem war eben⁵ sein treuer Hund gestorben, und der Wolf machte sich den Umstand zu Nuzen⁶.

"Schäfer, sprach er, ich habe mich mit meinen Brüdern in

— O de rien! Mais quel âge as-tu donc, mon bon ami? dit le berger.

— Que t'importe mon âge? je suis toujours d'âge encore à étrangler tes plus chers agneaux.

— Ne te fâche pas, vieil Isegrim! J'ai regret que tu viennes avec ta proposition quelques années trop tard. Tes dents usées te trahissent. Tu ne joues le désintéressé, qu'afin de pouvoir te nourrir plus confortablement, avec moins de danger."

19. FABLE QUATRIÈME.

Le loup commençait à se fâcher; il se contint pourtant, et alla encore à un quatrième berger. Celui-ci venait justement de perdre son fidèle chien, et le loup profita de cette circonstance.

« Berger, dit-il, je me suis brouillé avec mes frères de la forêt,

O über nichts!

Aber wie alt bist du,

guter Freund?

sprach der Schäfer.

Was geht dich an

mein Alter?

immer noch alt genug,

dir zu würgen

deine liebsten Lämmer.

Erzürne dich nicht,

alter Isegrim!

Es thut mir leid

daß du kommst

mit deinem Vorschlage

einige Jahre zu spät.

Deine Zähne

ausgebissenen

verrathen dich.

Du spielst den Uneigennütigen,

bloß um zu können

dich nähren

desto gemächlicher,

mit desto weniger Gefahr.

19. Vierte Fabel.

Der Wolf ward ärgerlich,

aber faßte sich doch,

und ging auch

zu dem vierten Schäfer.

Diesem war eben gestorben

sein treuer Hund,

und der Wolf

machte sich den Umstand

zu Nuzen.

Schäfer, sprach er,

ich habe mich veruneinigt

mit meinen Brüdern

O de rien!

[as-tu,)

Mais combien âgé es-tu, (quel âge

bon ami?

dit le berger.

Que t'importe

mon âge?

toujours encore assez âgé,

pour t'étrangler

tes plus chers agneaux.

Ne te fâche pas,

vieil Isegrim!

Il me fait peine,

que tu viennes

avec ta proposition

quelques années trop tard.

Tes dents

usées-à-force-de-mordre

te trahissent.

Tu joues le désintéressé,

simplement pour pouvoir

te nourrir

d'autant plus-confortablement,

avec d'autant moins de danger

19. QUATRIÈME FABLE.

Le loup devenait dépité,

mais il se contint pourtant,

et alla encore

vers le quatrième berger.

A celui-ci était justement mort

son fidèle chien,

et le loup

se fit la circonstance

à profit (profita de la circonstance).

Berger, dit-il,

je me suis brouillé

avec mes frères

140

Lessing's Fabeln in Prosa.

dem Walde veruneinigt, und so, daß ich mich in Ewigkeit nicht mit ihnen ausöhnen werde. Du weißt, wie viel du von ihnen zu fürchten hast! Wenn du mich aber anstatt deines verstorbenen Hundes in Dienste nehmen willst, so steh' ich dir dafür daß sie keines deiner Schafe auch nur scheel ansehen sollen.

— Du willst sie also, versetzte der Schäfer, gegen deine Brüder im Walde beschützen?

— Was meine ich denn sonst? Freilich.

— Das wäre nicht übel! Aber wenn ich dich nun in meine Herde einnähme, sage mir doch, wer sollte alsdann meine armen Schafe gegen dich beschützen? Einen Dieb ins Haus nehmen, um vor den Dieben außer dem Hause sicher zu sein, das halten wir Menschen...

et de telle sorte que jamais, au grand jamais, je ne me réconcilierai avec eux. Tu sais combien de leur part tu as à craindre! Mais si tu veux me prendre à ton service, à la place du chien que tu as perdu, je te réponds qu'ils n'oseront regarder une seule de tes brebis, non pas même du coin de l'œil!

— Ainsi tu veux, répliqua le berger, les défendre contre tes frères de la forêt?

— Quelle serait d'ailleurs ma pensée? Assurément!

— Cela ne serait pas mal! mais si je te recevais à cette heure dans mon troupeau, dis-moi donc, qui défendrait alors contre toi mes pauvres brebis? Accueillir un voleur dans sa maison, pour être en sûreté contre les voleurs du dehors, nous regardons cela, nous autres hommes...

in dem Walde,
und so, daß
ich werde mich nicht ausöhnen
in Ewigkeit
mit ihnen.

Du weißt,
wie viel du hast
von ihnen zu fürchten!
Aber wenn du willst
mich in Dienste nehmen
anstatt
deines verstorbenen Hundes,
so steh' ich dir dafür
daß sie ansehen sollen
auch nur scheel
keines deiner Schafe.

Du willst also,
versetzte der Schäfer,
sie beschützen
gegen deine Brüder
im Walde?
Was meine ich denn sonst?
Freilich.

Das wäre nicht übel!
Aber wenn ich dich nun einnähme
in meine Herde,
sage mir doch,
wer sollte alsdann beschützen
meine armen Schafe
gegen dich?
Einen Dieb nehmen
ins Haus,
um sicher zu sein
vor den Dieben
außer dem Hause,
wir Menschen
halten das.....

dans le bois,
et de telle sorte que
je ne me réconcilierai pas
dans l'éternité
avec eux.

Tu sais,
combien tu as
à craindre d'eux!
Mais si tu veux
me prendre en service
à-la-place
de ton chien mort,
alors je te réponds
qu'ils ne regarderont
même seulement de côté
aucune de tes brebis.

Tu veux donc,
répliqua le berger,
les défendre
contre tes frères
dans le bois?
Que pensé-je donc autrement?

Assurément,
Cela ne serait pas mal!
Mais si je te recevais maintenant
dans mon troupeau,
dis-moi donc,
qui défendrait alors
mes pauvres brebis
contre toi?
Prendre un voleur
dans la maison,
pour être en-sûreté
contre les voleurs
hors de la maison,
nous autres hommes
tenons cela.....

— Ich höre schon, sagte der Wolf, du fängst an zu moralisiren. Lebe wohl!¹!

20. Fünfte Fabel.

„Wäre ich nicht so alt! knirschte der Wolf. Aber ich muß mich leider² in die Zeit schicken.“ Und so kam er zu dem fünften Schäfer.

„Kennst du mich, Schäfer? fragte der Wolf.

— Deines Gleichen wenigstens kenne ich, versetzte der Schäfer.

— Meines Gleichen? Daran zweifle ich sehr. Ich bin ein so sonderbarer Wolf, daß ich deiner und aller Schäfer Freundschaft wohl werth bin.

— Und wie sonderbar bist du denn?

— Ich könnte kein lebendiges Schaf würgen und fressen, und wenn es mir das Leben kosten sollte. Ich nähere mich bloß mit todtten Schafen. Ist das nicht löblich? Erlaube mir also immer, daß ich mich dann und wann bei deiner Heerde einfänden, und nachfragen darf, ob dir nicht ...

— Je t'entends, dit le loup; tu commences à moraliser. Adieu! »

20. FABLE CINQUIÈME.

« Oh! si je n'étais pas si vieux! dit le loup en grinçant les dents. Mais il faut, hélas! m'accommoder au temps. Et il alla vers un cinquième berger.

« Me connais-tu, berger? demanda le loup.

— Je connais du moins tes pareils, répliqua le berger.

— Mes pareils? j'en doute fort. Je suis un loup si singulier, que je mérite bien assurément ton amitié et celle de tous les bergers.

— Et qu'as-tu donc, qui te distingue si fort?

— Je ne saurais, dût-il m'en coûter la vie, étrangler et manger une brebis vivante. Je ne me nourris que de brebis mortes. Cela n'est-il pas digne d'éloges? Souffre donc que j'ose de temps en temps me présenter auprès de ton troupeau, et m'informer s'il ne t'est pas....

Ich höre schon, sagte der Wolf, du fängst an zu moralisiren. Lebe wohl!

20. Fünfte Fabel.

Wäre ich nicht so alt!

knirschte der Wolf.

Aber ich muß leider mich in die Zeit schicken.

Und so kam er

zu dem fünften Schäfer.

Kennst du mich, Schäfer?

fragte der Wolf.

Ich kenne wenigstens

deines Gleichen,

versetzte der Schäfer.

Meines Gleichen?

Ich zweifle sehr daran.

Ich bin ein Wolf

so sonderbarer,

daß ich wohl werth bin

deiner Freundschaft

und aller Schäfer Freundschaft.

Und wie sonderbar bist du denn?

Ich könnte würgen und fressen

kein lebendiges Schaf,

und wenn es sollte

mir das Leben kosten.

Ich nähere mich bloß

mit todtten Schafen.

Ist das nicht löblich?

Erlaube mir also immer,

daß ich darf mich einfänden

dann und wann

bei deiner Heerde,

und nachfragen ob dir nicht....

J'entends déjà, dit le loup, tu commences à moraliser. Vis bien! (Adieu!)

20. CINQUIÈME FABLE.

Ne serais-je pas (si je n'étais pas) si vieux!

dit-en-grinçant-les-dents le loup.

Mais je dois malheureusement m'accommoder au temps.

Et ainsi vint-il

vers le cinquième berger.

Me connais-tu, berger?

demanda le loup.

Je connais du-moins

tes pareils,

répliqua le berger.

Mes pareils?

Je doute fort de-cela.

Je suis un loup

si singulier,

que je suis bien digne

de ton amitié

et de l'amitié de tous les bergers.

Et comment singulier es-tu donc?

Je ne pourrais égorger et manger

aucune brebis vivante,

et si ça devait

me coûter la vie.

Je me nourris seulement

de brebis mortes.

Cela n'est-il pas louable?

Permets-moi donc toujours,

que je puisse me trouver

de temps en temps

auprès de ton troupeau,

et m'informer s'il ne t'est pas.....

— Spare die Worte! sagte der Schäfer. Du müßtest gar keine Schafe fressen, auch nicht einmal todte, wenn ich dein Feind nicht sein sollte. Ein Thier, das mir schon todte Schafe frisst, lernt leicht aus Hunger franke Schafe für tod, und gesunde für krank ansehen. Mache auf meine Freundschaft also keine Rechnung, und geh!"

21. Sechste Fabel.

"Ich muß nun schon mein Liebsteß daran wenden¹, um zu meinem Zwecke zu gelangen!" dachte der Wolf, und kam zu dem sechsten Schäfer.

"Schäfer, wie gefällt dir mein Pelz? fragte der Wolf.

— Dein Pelz? sagte der Schäfer. Laß sehen! Er ist schön; die Hunde müssen dich nicht oft unter² gehabt haben.

— Nun, so höre, Schäfer; ich bin alt, und werde es so lange

— Trêve de paroles, dit le berger. Il faudrait que tu ne mangeasses absolument aucune brebis, non pas même celles qui sont mortes, pour que je ne fusse pas ton ennemi. Un animal, qui déjà me mange des brebis mortes, apprend aisément de la faim à considérer comme mortes les brebis malades, et comme malades celles qui se portent bien. Ne compte donc pas sur mon amitié, et va-t'en!"

21. FABLE SIXIÈME.

« Il me faut donc enfin, pour atteindre mon but, y employer ce que j'ai de plus cher! » pensa le loup; et il alla vers le sixième berger.

« Berger, comment trouves-tu ma peau? demanda le loup.

— Ta peau? dit le berger. Voyons! Elle est belle; les chiens ne doivent pas t'avoir souvent terrassé.

— Eh bien donc, écoute, berger; je suis vieux, et je n'irai plus

Spare die Worte!

sagte der Schäfer.

Du müßtest fressen

gar keine Schafe,

auch nicht einmal todte,

wenn ich sollte

dein Feind nicht sein.

Ein Thier, das mir schon frisst

todte Schafe,

lernt leicht aus Hunger

ansehen

franke Schafe für tod,

und gesunde für krank.

Mache also keine Rechnung

auf meine Freundschaft,

und geh!"

21. Sechste Fabel.

Ich muß nun schon

mein Liebsteß daran wenden,

um zu gelangen

zu meinem Zwecke!

dachte der Wolf,

und kam zu dem sechsten Schäfer.

Schäfer, wie gefällt dir mein Pelz?

fragte der Wolf.

Dein Pelz? sagte der Schäfer.

Laß sehen!

Er ist schön;

die Hunde müssen nicht oft

dich gehabt haben

unter.

Nun, so höre, Schäfer;

ich bin alt,

und werde es nicht mehr treiben

so lange.

Épargne les paroles!

dit le berger.

Tu ne devrais manger

absolument aucunes brebis,

pas même mortes,

si je devais (pour que je dusse)

ne pas être ton ennemi.

Un animal, qui déjà me mange

des brebis mortes,

apprend aisément par la faim

à considérer

les brebis malades pour mortes,

et les saines pour malades.

Ne fais donc aucun compte

sur mon amitié,

et va-t-en!

21. SIXIÈME FABLE.

Je dois maintenant déjà [cher,

y employer mon (ce que j'ai de) plus

pour parvenir

à mon but!

pensa le loup,

et il vint vers le sixième berger.

Berger, comment te plaît ma peau?

demanda le loup.

Ta peau? dit le berger.

Laisse (fais) voir!

Elle est belle;

les chiens ne doivent pas souvent

t'avoir eu

sous eux.

Eh-bien-donc, écoute, berger;

je suis vieux,

et je ne le pousserai plus

si longtemps (je n'irai plus bien loin);

nicht mehr treiben¹. Füttere mich zu Tode², und ich vermache dir meinen Pelz.

— Ei, sieh doch! sagte der Schäfer. Kommst du auch hinter die Schliche³ der alten Geizhalse? Nein, nein; dein Pelz würde mir am Ende siebenmal mehr kosten, als er werth wäre. Ist es dir aber ein Ernst⁴, mir ein Geschenk zu machen, so gib mir ihn gleich jetzt.“ Hiermit griff der Schäfer nach der Keule, und der Wolf floh.

22. Siebente Fabel.

„O die Unbarmherzigen! schrie der Wolf, und gerieth in die äußerste Wuth. So will ich auch als ihr Feind sterben, ehe mich der Hunger tödtet; denn sie wollen es nicht besser!“

Er lief, brach in die Wohnungen der Schäfer ein⁵, riß ihre Kinder nieder⁶, und ward nicht ohne große Mühe von den Schäfern erschlagen.

bien loin. Nourris-moi le restant de mes jours, et je te lègue ma peau.

— Eh! voyez donc, dit le berger. Connais-tu toi aussi les ruses des vieux avarés? Non, non! ta peau me coûterait à la fin sept fois plus qu'elle ne vaudrait. Mais si tu veux sérieusement m'en faire cadeau, donne-la-moi à l'instant même. » En même temps le berger saisit sa massue, et le loup s'enfuit.

22. FABLE SEPTIÈME.

« Oh! les impitoyables! » s'écria le loup; et sa rage ne connut plus de bornes. « Eh bien! puisqu'ils le veulent ainsi, avant que la faim me tue, je veux aussi mourir leur ennemi! »

Il courut, se jeta dans les habitations des bergers, déchira leurs enfants, et ne fut enfin qu'à grand'peine assommé.

Füttere mich zu Tode,
und ich vermache dir
meinen Pelz.

Ei, sieh doch! sagte der Schäfer.

Kommst du auch
hinter die Schliche
der alten Geizhalse?

Nein, nein;

dein Pelz am Ende
würde mir kosten
siebenmal mehr,
als er werth wäre.

Aber ist es dir

ein Ernst,
mir ein Geschenk zu machen,
so gib mir ihn
gleich jetzt.

Hiermit griff der Schäfer
nach der Keule,
und der Wolf floh.

22. Siebente Fabel.

O die Unbarmherzigen!
schrie der Wolf,
und gerieth in die äußerste Wuth.
So will ich auch
als ihr Feind sterben,
ehe der Hunger mich tödtet;
denn sie wollen es nicht besser!
Er lief,
brach ein
in die Wohnungen der Schäfer,
riß nieder
ihre Kinder,
und ward nicht ohne große Mühe
von den Schäfern
erschlagen.

Nourris moi à mort(jusqu'à ma mort),
et je te lègue
ma peau.

Eh! vois donc! dit le berger.

Viens-tu aussi
derrière (connais-tu aussi) les ruses
des vieux avarés?

Non, non;

ta peau à-la fin

me coûterait
sept-fois plus,

qu'elle ne serait valant (vaudrait).

Mais est-ce à toi

un sérieux (veux-tu sérieusement),

de me faire un présent,

alors donne-moi-la

de-suite maintenant.

Là-dessus le berger porta-la-main
à la massue (sa houlette),
et le loup s'enfuit.

22. SEPTIÈME FABLE.

O les impitoyables!
s'écria le loup,
et il tomba dans l'extrême fureur.
Alors je veux aussi
comme leur ennemi mourir,
avant-que la faim me tue;
car ils ne le veulent pas mieux!
Il courut,
fit-irruption
dans les demeures des bergers,
déchira en-les-terrassant
leurs enfants,
et ne fut pas sans grande peine
par les bergers
assommé.

Da sprach der Weiseste von ihnen: „Wir thaten doch wohl unrecht, daß wir den alten Räuber auf das Äußerste brachten¹, und ihm alle Mittel zur Besserung, so spät und erzwungen sie auch war, benahmen!“

25. Die Maus.

Eine philosophische Maus pries die gütige Natur, daß sie die Mäuse zu einem so vorzüglichen Gegenstande ihrer Erhaltung² gemacht habe. „Denn eine Hälfte von uns, sprach sie, erhielt von ihr Flügel, daß³, wenn wir hier unten⁴ auch alle von den Ragen ausgerottet würden, sie doch mit leichter Mühe⁵ aus den Fledermäusen unser ausgerottetes Geschlecht wieder herstellen könnte.“

Die gute Maus wußte nicht, daß es auch geflügelte Ragen gibt. Und so beruhet unser Stolz meistens auf unserer Unwissenheit!

Le plus sage d'entre les bergers dit alors: « Nous avons eu grand tort de réduire le vieux brigand à l'extrémité, et de lui enlever tout moyen de conversion, quelque tardive et forcée qu'elle fût! »

23. LA SOURIS.

Une souris philosophe louait la bonne nature d'avoir fait des souris un objet si particulier de sa puissance conservatrice. « En effet, disait-elle, elle a donné des ailes à une moitié d'entre nous, et ainsi lors même qu'ici-bas nous serions toutes exterminées par les chats, elle pourrait, à peu de frais, au moyen des chauves-souris, régénérer notre espèce. »

La bonne souris ne savait pas qu'il est aussi des chats qui ont des ailes. Ainsi notre orgueil, le plus souvent, repose sur notre ignorance.

Da sprach der Weiseste von ihnen: Alors dit le plus sage d'eux: Wir thaten doch wohl Nous fimes pourtant sans-doute unrecht, injustement, daß wir brachten que nous avons porté (réduit) auf das Äußerste à l'extrémité den alten Räuber, le vieux brigand, und ihm benahmen et lui avons ôté alle Mittel zur Besserung, tous moyens pour-l'amélioration, so spät und erzwungen si tardive et forcée sie auch war! qu'elle fût même!

23. Die Maus.

Eine philosophische Maus pries die gütige Natur, daß sie gemacht habe die Mäuse zu einem so vorzüglichen Gegenstande ihrer Erhaltung. Denn eine Hälfte von uns, sprach sie, erhielt von ihr Flügel, daß, wenn auch wir würden alle ausgerottet hier unten von den Ragen, sie könnte doch mit leichter Mühe wieder herstellen aus den Fledermäusen unser ausgerottetes Geschlecht. Die gute Maus wußte nicht, daß es auch gibt geflügelte Ragen. Und so beruhet unser Stolz meistens auf unserer Unwissenheit!

23. LA SOURIS.

Une souris philosophe louait la bonne nature, de-ce-qu'elle avait fait les souris pour un objet si particulier de sa puissance-conservatrice. Car une moitié de nous, disait-elle, a-reçu d'elle des ailes, de-sorte-que, quand même nous serions toutes exterminées ici-bas par les chats, elle pourrait pourtant avec une légère peine rétablir par les chauves-souris notre race détruite. La bonne souris ne savait pas, qu'il y a aussi des chats ailés. Et ainsi repose notre orgueil le-plus-souvent sur notre ignorance.

24. Die Schwalbe.

Glaubet mir, Freunde, die große Welt ist nicht für den Weisen, ist nicht für den Dichter! Man kennet da ihren wahren Werth nicht, und ach! sie sind oft schwach genug, ihn mit einem nichtigen' zu vertauschen.

In den ersten Zeiten war die Schwalbe ein eben so tonreicher, melodischer Vogel, als die Nachtigall. Sie ward es aber bald müde, in den einsamen Büschen zu wohnen, und da von niemand, als dem fleißigen Landmann und der unschuldigen Schäferin gehört und bewundert zu werden, Sie verließ ihre demüthigere Freundin, und zog in die Stadt. Was geschah? Weil man in der Stadt nicht Zeit hatte, ihr göttliches Lied zu hören, so verlernte sie es nach und nach, und lernte dafür — bauen.

24. L'HIRONDELLE.

Croyez-moi, mes amis, le grand monde n'est fait ni pour le sage ni pour le poëte! Ce n'est pas là qu'on apprécie leur mérite véritable; et souvent, hélas! ils ont la faiblesse de l'échanger pour un mérite de néant.

L'hirondelle était d'abord un oiseau d'un gosier tout aussi riche, tout aussi mélodieux que celui du rossignol. Mais elle fut bientôt lasse d'habiter dans les halliers solitaires, et là de n'être entendue et admirée de personne, que du laborieux villageois et de l'innocente bergère. Elle abandonna son compagnon plus humble qu'elle, et s'en fut à la ville. Qu'arriva-t-il? Comme à la ville on n'avait pas le temps d'écouter son divin chant, elle l'oublia peu à peu, et apprit en échange — à bâtir.

24. Die Schwalbe.

Glaubet mir, Freunde,
die große Welt
ist nicht für den Weisen,
ist nicht für den Dichter!
Man kennet da nicht
ihren wahren Werth,
und ach!
sie sind oft schwach genug,
ihn zu vertauschen
mit einem nichtigen.
In den ersten Zeiten
war die Schwalbe
ein Vogel
eben so tonreich(er),
melodisch(er),
als die Nachtigall.
Aber sie ward es bald müde,
zu wohnen
in den einsamen Büschen, [werden
und da gehört und bewundert zu
von niemand,
als dem fleißigen Landmann
und der unschuldigen Schäferin.
Sie verließ
ihre demüthigere Freundin,
und zog in die Stadt.
Was geschah?
Weil in der Stadt
man nicht Zeit hatte,
ihr göttliches Lied zu hören,
so verlernte sie es
nach und nach,
und lernte dafür —
bauen.

24. L'HIRONDELLE.

Croyez-moi, amis,
le grand monde
n'est pas pour le sage,
n'est pas pour le poëte!
On ne connaît pas là
leur véritable mérite,
et hélas!
ils sont souvent assez faibles,
pour l'échanger
avec (contre) un *mérite* de-rien.
Dans les premiers temps
l'hirondelle était
un oiseau
tout aussi riche-en-voix,
tout aussi mélodieux,
que le rossignol.
Mais elle fut bientôt lasse,
d'habiter
dans les halliers solitaires,
et là de n'être entendue et admirée
de personne,
que du laborieux villageois
et de l'innocente bergère.
Elle abandonna
son amie plus humble,
et alla-demeurer dans la ville.
Qu'arriva-t-il?
Parce-que dans la ville
on n'avait pas le temps,
d'écouter son divin chant,
alors elle le désapprit
peu à peu,
et apprit en-échange —
à bâtir.

25. Der Adler.

Man fragte den Adler : „Warum erziehst du deine Jungen so hoch in der Luft?“

Der Adler antwortete : „Würden sie sich, erwachsen!, so nahe zur Sonne wagen, wenn ich sie tief an der Erde erzöge?“

26. Der junge und der alte Hirsch.

Ein Hirsch, den die gütige Natur Jahrhunderte hatte leben lassen, sagte einst zu einem seiner Enkel : „Ich kann mich der Zeit noch sehr wohl erinnern, da der Mensch das donnernde Feuerrohr noch nicht erfunden hatte.

— Welche glückliche Zeit muß das für unser Geschlecht gewesen sein! seufzte der Enkel.

— Du schließt zu geschwind! sagte der alte Hirsch. Die Zeit war anders, aber nicht besser. Der Mensch hatte da, anstatt

25. L'AIGLE.

On demandait à l'aigle : « Pourquoi nourris-tu tes petits dans les hautes régions de l'air? »

L'aigle répondit : « Oseraient-ils, devenus grands, affronter le soleil, si je les nourrissais tout près de la terre? »

26. LES DEUX CERFS.

Un cerf, à qui la nature avait accordé plusieurs siècles de vie, disait un jour à l'un de ses petits-fils : « Je me rappelle très-bien le temps où l'homme n'avait pas encore inventé le fusil foudroyant.

— Quel heureux temps ce devait être là pour notre espèce! soupira le petit-fils.

— Tu conclus trop vite! dit le vieux cerf. Le temps était autre,

25. Der Adler.

25. L'AIGLE.

Man fragte den Adler :

Warum erziehst du

deine Jungen

so hoch in der Luft?

Der Adler antwortete :

Würden sie sich wagen,

erwachsen,

so nahe zur Sonne,

wenn ich sie erzöge

tief an der Erde?

On demandait à l'aigle :

Pourquoi élèves-tu

tes petits

si haut dans l'air?

L'aigle répondit :

Se risqueraient-ils,

devenus-grands,

si près du soleil,

si je les élevais

en-bas près de la terre?

26. Der junge und der alte
Hirsch.26. LE JEUNE ET LE VIEUX
CERF.

Ein Hirsch,

den die gütige Natur

hatte leben lassen

Jahrhunderte,

sagte einst

zu einem seiner Enkel :

Ich kann

noch sehr wohl mich erinnern

der Zeit, da der Mensch

hatte noch nicht erfunden

das donnernde Feuerrohr.

Welche glückliche Zeit

das muß gewesen sein

für unser Geschlecht!

seufzte der Enkel.

Du schließt zu geschwind!

sagte der alte Hirsch.

Die Zeit war anders,

aber nicht besser.

Der Mensch hatte da,

Un cerf,

que la bonne nature

avait laissé vivre

des siècles,

disait un-jour

à un de ses petits-fils :

Je puis

encore très bien me souvenir

du temps, où l'homme

n'avait pas encore inventé

le fusil tonnant.

Quel heureux temps

cela doit avoir été

pour notre espèce!

soupira le petit-fils.

Tu conclus trop vite!

dit le vieux cerf.

Le temps était autrement,

mais non mieux.

L'homme avait alors,

des Feuerrohres, Pfeile und Bogen; und wir waren eben so schlimm daran als jetzt."

27. Der Pfau und der Hahn.

Einst sprach der Pfau zu der Henne: „Sieh einmal, wie hochmüthig und trozig dein Hahn einher tritt¹! Und doch sagen die Menschen nicht: der stolze Hahn; sondern nur immer: der stolze Pfau.

— Das macht, sagte die Henne, weil² der Mensch einen gegründeten Stolz übersieht³. Der Hahn ist auf seine Wachsamkeit, auf seine Mannheit stolz; aber worauf⁴ du? Auf Farben und Federn."

28. Der Hirsch.

Die Natur hatte einen Hirsch von mehr als gewöhnlicher Größe gebildet, und an dem Halse hingen ihm lange Haare

mais non meilleur. L'homme avait alors, au lieu du fusil, un arc et des flèches; et nous nous en trouvions tout aussi mal. »

27. LE PAON ET LE COQ.

Le paon disait un jour à la poule: « Vois donc comme ton coq s'avance fier et superbe! Les hommes cependant ne disent pas: *orgueilleux comme un coq*; mais toujours et seulement: *orgueilleux comme un paon*.

— C'est, dit la poule, que l'homme excuse un orgueil bien fondé: le coq est fier de sa vigilance et de sa vigueur; mais toi, de quoi es-tu fier? De tes couleurs et de tes plumes! »

28. LE CERF.

La nature avait créé un cerf d'une taille plus qu'ordinaire; à son cou pendait aussi une longue crinière. Ce cerf se dit en lui-même:

anstatt des Feuerrohrs,
Pfeile und Bogen;
und wir waren daran
eben so schlimm
als jetzt.

au lieu du fusil,
flèches et arc;
et nous étions en-cela
tout aussi mal
que maintenant.

27. Der Pfau und der Hahn.

27. LE PAON ET LE COQ.

Der Pfau
sprach einst
zu der Henne:
Sieh einmal,
wie hochmüthig
und trozig
dein Hahn einher tritt!
Und doch sagen die Menschen nicht:
der stolze Hahn;
sondern nur immer:
der stolze Pfau.
Das macht,
sagte die Henne,
weil der Mensch
übersieht einen gegründeten Stolz.
Der Hahn ist stolz
auf seine Wachsamkeit,
auf seine Mannheit;
aber du worauf?
Auf Farben und Federn.

Le paon
disait un-jour
à la poule:
Vois donc,
comme superbe
et fier
ton coq s'avance! [pas:
Et pourtant les hommes ne disent
le coq orgueilleux;
mais seulement toujours:
le paon orgueilleux.
Cela fait (vient),
dit la poule,
de-ce-que l'homme
excuse un orgueil fondé.
Le coq est fier
de sa vigilance,
de sa vigueur;
mais toi, de-quoi es-tu fier?
De couleurs et de plumes.

28. Der Hirsch.

28. LE CERF.

Die Natur hatte gebildet
einen Hirsch
von mehr als gewöhnlicher Größe,
und lange Haare
hingen ihm herab
an dem Halse.

La nature avait formé
un cerf
d'une grandeur plus qu'ordinaire,
et de longs poils
lui pendaient
au cou.

herab. Da dachte der Hirsch bei sich selbst: Du könntest dich ja wohl für ein Elend ansehen lassen. Und was that der Gitle, ein Elend zu scheinen? Er hing den Kopf traurig zur Erde, und stellte sich, sehr oft das böse Wesen¹ zu haben.

So glaubt nicht selten ein wigiger Geß, daß man ihn für keinen schönen Geist halten werde, wenn er nicht über Kopfweh und Hypochonder klagt.

29. Der Adler und der Fuchs.

„Sei auf deinen Flug nicht so stolz! sagte der Fuchs zu dem Adler. Du steigst doch nur deswegen so hoch in die Luft, um dich desto weiter nach einem Aase umsehen² zu können.“

So kenn' ich Männer, die tiefsinnige Weltweise geworden sind, nicht aus Liebe zur Wahrheit, sondern aus Begierde zu einem einträglichen Lehramte.

« Tu pourrais certes bien te faire passer pour un élan. » Et, poussé par la vanité, que fit-il pour paraître un élan? Il penchait sa tête tristement vers la terre, et faisait semblant d'être sujet à l'épilepsie.

Ainsi souvent un fat spirituel s' imagine qu'on ne le prendra pas pour un bel-esprit, s'il ne se plaint de maux de tête et de vapeurs.

29. L'AIGLE ET LE RENARD.

« Ne sois pas si fier de ton vol! disait le renard à l'aigle; tu ne t'élèves si haut dans l'air qu'afin de découvrir de plus loin quelque charogne. »

Je connais ainsi des hommes, qui sont devenus de profonds philosophes, non par amour pour la vérité, mais par désir d'obtenir, dans l'enseignement, une chaire lucrative.

Da dachte der Hirsch bei sich selbst:
Du könntest ja wohl
dich ansehen lassen für ein Elend.
Und was that der Gitle,
ein Elend zu scheinen?
Er hing den Kopf
traurig zur Erde,
und stellte sich,
sehr oft zu haben
das böse Wesen.
So glaubt nicht selten
ein wigiger Geß,
daß man ihn halten werde
für keinen schönen Geist,
wenn er nicht klagt
über Kopfweh
und Hypochonder.

29. Der Adler und der Fuchs.

Sei nicht so stolz
auf deinen Flug!
sagte der Fuchs
zu dem Adler.
Du steigst so hoch in die Luft
doch nur deswegen,
um zu können
dich umsehen
desto weiter
nach einem Aase.
So kenne ich Männer,
die geworden sind
tiefsinnige Weltweise,
nicht aus Liebe
zur Wahrheit,
sondern aus Begierde
zu einem einträglichen Lehramte.

Alors pensa le cerf
en lui-même:
Tu pourrais certes bien
te faire passer pour un élan.
Et que fit le vaniteux,
pour paraître un élan?
Il penchait la tête
tristement vers la terre,
et faisait-semblant
d'avoir très souvent
le haut mal.
Ainsi croit non rarement
un spirituel fat
qu'on ne le prendra
pour aucun (pas pour un) bel esprit,
s'il ne se-plaint pas
de mal-de-tête
et d'hypocondrie.

29. L'AIGLE ET LE RENARD.

Ne sois pas si fier
de ton vol!
disait le renard
à l'aigle.
Tu t'élèves si haut dans l'air
pourtant seulement pour-cela,
pour pouvoir
voir-autour-de toi (chercher des yeux)
d'autant plus loin
après une charogne.
Ainsi je connais des hommes,
qui sont devenus
de profonds philosophes,
non par amour
pour-la vérité,
mais par désir
d'une lucrative charge de-professeur.

30. Der Schäfer und die Nachtigall.

Du zürnest, Liebling der Mufen, über die laute Menge des parnassischen Geschmeißes¹? O höre von mir, was einst die Nachtigall hören mußte.

„Singe doch, liebliche Nachtigall! rief ein Schäfer der schweigenden Sängerin an einem lieblichen Frühlingsabende zu.

— Ach! sagte die Nachtigall, die Frösche machen sich so laut², daß ich alle Lust zum Singen³ verliere. Hörest du sie nicht?

— Ich höre sie freilich, versetzte der Schäfer. Aber nur dein Schweigen ist Schuld, daß ich sie höre.“

30. LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

Tu t'irrites, favori des muses, du bruit de cette multitude, canaille du Parnasse! Apprends de moi ce qu'on disait un jour au rossignol.

« Chante donc, aimable rossignol! s'écriait, par une douce soirée de printemps, un berger s'adressant au chanfre des bois, alors silencieux.

— Oh! dit le rossignol, les grenouilles font tant de bruit, que je perds tout plaisir à chanter. Ne les entends-tu pas?

— Je les entends sans doute, reprit le berger. Mais ton silence seul est cause que je les entends. »

30. Der Schäfer und die Nachtigall.

30. LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

Du zürnest,
Liebling der Mufen,
über die laute Menge
des parnassischen Geschmeißes?
O höre von mir,
was einst die Nachtigall
mußte hören.
Singe doch, liebliche Nachtigall!
rief ein Schäfer
der schweigenden Sängerin zu
an einem lieblichen Frühlingsabende.
Ach! sagte die Nachtigall,
die Frösche
machen sich so laut,
daß ich verliere
alle Lust zum Singen.
Hörest du sie nicht?
Ich höre sie freilich,
versetzte der Schäfer.
Aber nur dein Schweigen
ist Schuld, daß ich sie höre.

Tu t'irrites,
favori des Muses,
de la bruyante multitude
de la racaille du parnasse?
O entends de moi,
ce-qu'un-jour le rossignol
dut entendre.
Chante donc, aimable rossignol!
criait un berger
au chanfre qui-se-taisait
par un agréable soir-de-printemps.
Ah! dit le rossignol,
les grenouilles
se font si bruyantes,
que je perds (ter).
tout plaisir pour-le chanter (à chan-
Ne les entends-tu pas?
Je les entends sans-doute,
répliqua le berger.
Mais seulement ton silence
est cause, que je les entends.

Fabeln in Versen.

1. Der Sperling und die Feldmaus.

Zur Feldmaus sprach ein Spatz : „Sieh dort den Adler sitzen!
Sieh! weil du ihn noch siehst, er wiegt den Körper schon;
Bereit zum kühnen Flug, bekannt mit Sonn' und Blitzen,
Zielt er nach Jovis Thron.
Doch wette, seh' ich schon nicht adlermäßig aus,
Ich flieg' ihm gleich. — Flug', Prahler!“ rief die Maus.
Indeß flog jener auf, kühn auf geprüfte Schwingen;
Und dieser wag't's, ihm nachzubringen.
Doch kaum, daß ihr ungleicher Flug
Sie beide bis zur Höh' gemeiner Bäume trug,
Als beide sich dem Blick der blöden² Maus entzogen,
Und beide, wie sie schloß, gleich unermesslich flogen.

1. LE MOINEAU ET LA SOURIS DES CHAMPS.

Un moineau disait à une souris des champs : « Regarde l'aigle au repos! Regarde, tandis que tu peux encore le voir! Il balance déjà son corps; prêt à un vol audacieux, familier avec le soleil et les éclairs, il vise au trône de Jupiter. Je gage pourtant, bien que je n'aie pas l'air d'un aigle, que je vole aussi bien que lui. — Vole, hâbleur! » s'écria la souris. L'aigle cependant prenait l'essor, sûr de la puissance de ses ailes; et le moineau osa le suivre. Mais à peine, dans leur vol inégal, s'étaient-ils élevés tous deux à la hauteur des arbres, que tous deux échappèrent à la courte vue de la souris. Elle en conclut que leur vol à tous deux était sans bornes.

FABLES EN VERS.

1. Der Sperling und die Feldmaus.

Ein Spatz sprach
zur Feldmaus :
Sieh dort den Adler sitzen!
Sieh! weil du ihn noch siehst
er wiegt schon den Körper;
bereit zum kühnen Flug,
bekannt mit Sonne
und Blitzen,
er zielt nach dem Thron Jovis.
Doch wette,
seh' ich schon nicht adlermäßig aus,
ich fliege
ihm gleich. —
Flug, Prahler!
rief die Maus.
Indeß jener flog auf,
kühn auf
geprüfte Schwingen;
und dieser wagte es,
ihm nachzubringen.
Doch kaum, daß
ihr ungleicher Flug sie trug
beide bis zur Höhe
gemeiner Bäume,
als beide sich entzogen
dem Blick
der blöden Maus,
und beide flogen
wie sie schloß,
gleich unermesslich.

1. LE MOINEAU ET LA SOURIS-DES-CHAMPS.

Un moineau disait
à-la (à une) souris-des-champs :
Vois là l'aigle siéger!
Vois! tandis-que tu le vois encore,
il balance déjà le corps;
prêt au (à un) hardi vol
connu (familier) avec le soleil
et les éclairs,
il vise au trône de Jupiter.
Mais je gage,
bien-que je n'aie pas l'air d'un-aigle,
je vole
semblablement à lui (aussi bien que
Vole, hâbleur! [lui.] —
s'-écria la souris.
Cependant celui-là (l'aigle) s'envola,
hardi dans (comptant sur)
ses ailes éprouvées;
et celui-ci (le moineau) osa
le suivre.
Mais à-peine que
leur vol inégal les porta
tous-deux jusqu'à-la hauteur
d'arbres ordinaires,
que tous-deux se déroberent
au regard
de la souris à-faible-vue,
et que tous-deux volaient,
comme elle conclut,
également sans-mesure.

Ein unbiegsamer F... will kühn wie Milton singen.
Nach dem er Richter wählt, nach dem wird's ihm gelingen.

2. Der Adler und die Eule.

Der Adler Jupiter's und Pallas Eule stritten.
„Abscheulich Nachtgespenst! — Bescheidner, darf ich bitten.
Der Himmel heget mich und dich,
Was bist du also mehr als ich?“
Der Adler sprach: „Wahr ist's, im Himmel sind wir beide;
Doch mit dem Unterscheide¹:
Ich kam durch eignen Flug,
Wohin dich deine Göttin trug.“

3. Der Tanzbär.

Ein Tanzbär war der Kett' entrißen,
Kam wieder in den Wald zurück,
Und tanzte seiner Schaar ein Meisterstück
Auf den gewohnten Hinterfüßen.
„Seht, schrie er, das ist Kunst; das lernt man in der Welt!
Thut mir es nach, wenn's euch gefällt,
Und wenn ihr könnt! — Geh, brummt' ein alter Bär,

Un poète sans génie prétend, dans son audace, chanter comme
Milton. Du choix de ses juges dépendra la mesure de son succès.

2. L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle de Jupiter et le hibou de Pallas se querellaient. « Affreux spectre de nuit! — Parle, s'il te plaît avec plus de modestie. Le ciel nous sert de séjour à tous deux, qu'es-tu donc de plus que moi? — Il est vrai, dit l'aigle, que nous sommes tous deux dans le ciel; mais avec cette différence: j'y suis venu de mon propre vol, ta déesse t'y a porté. »

3. L'OURS APPRIVOISÉ.

Un ours apprivoisé brisa sa chaîne, et, de retour dans la forêt, il dansa à ses compagnons, sur ses pieds de derrière, la danse qu'il savait le mieux. « Voyez, s'écriait-il, voilà de l'art! voilà ce qu'on apprend dans le monde! Imiter-moi, s'il vous plaît, et si vous pou

Ein unbiegsamer F....
will kühn singen
wie Milton.
Nachdem er Richter wählt,
nach dem wird es ihm gelingen.

Un F.... inflexible (sans génie)
veut audacieusement chanter
comme Milton.
Selon-qu'il choisit des juges,
suivant cela il lui réussira.

2. Der Adler und die Eule.

Der Adler Jupiter's
und Pallas Eule stritten.
Abscheulich Nachtgespenst!
Bescheidner, darf ich bitten.
Der Himmel heget mich und dich,
was bist du also mehr als ich?
Der Adler sprach: Es ist wahr,
wir sind beide im Himmel;
doch mit dem Unterscheide:
ich kam durch eignen Flug,
wohin deine Göttin dich trug.

3. Der Tanzbär.

Ein Tanzbär war entrißen
der Kette,
(er) kam zurück
wieder in den Wald,
und tanzte seiner Schaar
ein Meisterstück
auf den Hinterfüßen
gewohnten.
Seht, schrie er,
das ist Kunst;
das lernt man
in der Welt!
Thut mir es nach,
wenn's euch gefällt,
und wenn ihr könnt! —
Geh, brummt ein alter Bär,

2. L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle de Jupiter
et le hibou de Pallas contestaient.
Horrible spectre-de-nuit!
Plus-modestement, j'ose te prier.
Le ciel enferme moi et toi,
qu'es-tu donc plus que moi?
L'aigle dit: Il est vrai,
nous sommes tous-deux dans le ciel;
mais avec cette différence:
je vins par mon propre vol,
là où ta déesse t'a porté.

3. L'OURS-DANSANT.

Un ours-dansant fut arraché
à la chaîne,
il revint
de-nouveau dans le bois,
et dansa à sa troupe
un chef-d'-œuvre
sur les (ses) pieds-de-derrière
qui-en-avaient-l'habitude.
Voyez, s'écriait-il
cela est de l'art; [prend]
cela apprend on (voilà ce qu'on ap-
prend dans le monde!
Faites-le après moi (imites-moi),
s'il vous plaît,
et si vous pouvez! —
Va, gronda un vieil ours,

164

Lessing's Fabeln in Versen.

Vergleichen Kunst, sie sei so schwer,
 Sie sei so rar sie sei,
 Zeigt deinen niedern Geist und deine Sklaverei."

Ein großer Hofmann sein,
 Ein Mann, dem Schmeichelei und List
 Statt Wit und Tugend ist;
 Der durch Rabalen steigt, des Fürsten Gunst erstiehl,
 Mit Wort und Schwur als Komplimenten spielt,
 Ein solcher Mann, ein großer Hofmann sein,
 Schließt das Lob oder Tadel ein?

4. Der Hirsch und der Fuchs.

"Hirsch, wahrlich, das begreif ich nicht,
 Hörst' ich den Fuchs zum Hirsche sagen,
 Wie dir der Muth so sehr gebricht!
 Der kleinste Windhund kann dich jagen.
 Besieh dich doch, wie groß du bist!
 Und sollt' es dir an Stärke fehlen?
 Den größten Hund, so stark er ist,
 Kann dein Geweih' mit Einem Stoß entseelen.
 Uns Füchsen muß man wohl die Schwachheit übersehn;
 Wir sind zu schwach zum Widerstehn.

vez! — Va, gronda un vieil ours, un tel art, quelque difficile,
 quelque rare qu'il soit, témoigne de la bassesse de ton esprit et de
 ton esclavage. »

Être un grand courtisan, un homme à qui la flatterie et la ruse
 tiennent lieu d'esprit et de vertu; qui s'élève par l'intrigue, surprend
 la faveur du prince, se fait un jeu de sa parole et de ses serments,
 être un tel homme, un grand courtisan, est-ce là un titre de
 louange ou de blâme?

4. LE CERF ET LE RENARD.

J'entendais le renard dire au cerf: « En vérité, je ne comprends
 pas que tu manques à ce point de courage! Le plus petit levrier te
 fait fuir. Considère-toi donc! Comment, avec cette taille, manque-
 rais-tu de force? Le plus grand chien, si fort qu'il soit, ton bois
 peut d'un seul coup lui faire rendre l'âme. Notre faiblesse, à nous
 autres renards, doit nous mériter l'indulgence; nous ne sommes pas

dergleichen Kunst,
 sie sei so schwer,
 sie sei so rar sie sei,
 zeigt deinen niedern Geist
 und deine Sklaverei.
 Ein großer Hofmann sein,
 ein Mann, dem
 Schmeichelei und List ist
 statt Wit und Tugend;
 der steigt durch Rabalen,
 erstiehl Gunst des Fürsten,
 spielt mit Wort und Schwur
 als Komplimenten,
 ein solcher Mann sein,
 ein großer Hofmann,
 schließt das Lob oder Tadel ein?

4. Der Hirsch und der Fuchs.

Hirsch, wahrlich,
 ich begreife das nicht,
 hörte ich den Fuchs sagen zum Hirsche,
 wie der Muth
 dir gebricht so sehr!
 Der kleinste Windhund
 kann dich jagen.
 Besieh dich doch,
 wie groß du bist!
 Und sollt' es dir fehlen
 an Stärke?
 Dein Geweih' kann entseelen
 mit Einem Stoß
 den größten Hund,
 so stark er ist.
 Man muß wohl übersehn
 die Schwachheit uns Füchsen;
 wir sind zu schwach
 zum Widerstehn.

un art de-cette-sorte,
 qu'il soit si difficile,
 qu'il soit si rare qu'il soit
 montre ton bas esprit
 et ton esclavage.
 Être un grand courtisan,
 un homme à qui
 la flatterie et la ruse est
 au-lieu-d'esprit et de vertu;
 qui s'élève par des cabales,
 vole la faveur du prince,
 joue avec la parole et le serment
 comme compliments,
 être un tel homme,
 un grand courtisan,
 cela contient-il louange ou blâme?

4. LE CERF ET LE RENARD.

Cerf, en-vérité,
 je ne comprends pas cela,
 entendais-je le renard dire au cerf,
 comment le courage
 te manque si fort!
 Le plus petit levrier
 peut te chasser.
 Considère-toi donc,
 comme grand tu es! (querais)
 Et devrait-il te manquer (tu man-
 en (de) force?
 Ton bois peut tuer
 avec un (d'un) -seul coup
 le plus grand chien,
 si fort qu'il est (soit).
 On doit bien excuser
 la faiblesse à nous renards;
 nous sommes trop faibles
 pour-le résister (pour résister).

Doch, daß ein Hirsch nicht weichen muß,
Ist sonnenklar. Hör' einen Schluß:
Ist jemand stärker, als sein Feind,
Der braucht sich nicht vor ihm zurück zu ziehen;
Du bist den Hunden nun weit überlegen, Freund;
Und folglich darfst du niemals fliehen.

— Gewiß, ich hab' es nie so reiflich überlegt.
Von nun an, sprach der Hirsch, steht man mich unbewegt,
Wenn Hund' und Jäger auf mich fallen;
Nun widerstehe ich allen.“

Zum Unglück, daß Dianens Schaar
So nah mit ihren Hunden war.
Sie bellen, und sobald der Wald
Von ihrem Bellen widererschallt,
Fliehn schnell der schwache Fuchs und starke Hirsch davon.

Natur thut allzeit mehr als Demonstration.

5. Die Sonne.

Der Stern, durch den es bei uns tagt —
„Ach, Dichter, lern', wie unser einer sprechen!

de taille à résister. Mais qu'un cerf doive faire tête, cela est clair comme le jour. Écoute cet argument : Quand on est plus fort que son ennemi, il ne faut pas devant lui battre en retraite ; or, ami, tu es de beaucoup plus fort que les chiens, donc jamais tu ne dois fuir.

— Vraiment, dit le cerf, je n'y ai jamais si mûrement songé. On me verra désormais intrépide aux attaques des chiens et des chasseurs ; je leur résisterai à tous. »

Par malheur, la troupe de Diane avec ses chiens n'était pas loin. Ils aboient, et la forêt retentit à peine de leur aboiement, qu'au plus vite s'enfuient le faible renard et le robuste cerf.

Nature l'emporte en tout temps sur le syllogisme.

5. LE SOLEIL.

L'astre qui nous donne la lumière — « Ah ! poète, apprends à

Doch, daß ein Hirsch
nicht muß weichen,
ist sonnenklar.
Höre einen Schluß:
Ist jemand
stärker, als sein Feind,
der braucht nicht
sich zurückzuziehen vor ihm;
nun bist du, Freund,
weit überlegen den Hunden;
und folglich
darfst du niemals fliehen.
Gewiß, ich habe es nie
so reiflich überlegt.
Von nun an, sprach der Hirsch,
steht man mich unbewegt,
wenn Hunde und Jäger
fallen auf mich;
nun
widerstehe ich allen.
Zum Unglück, daß die Schaar Dianens
war so nah
mit ihren Hunden.
Sie bellen,
und sobald der Wald
widererschallt von ihrem Bellen
fliehn schnell davon
der schwache Fuchs
und starke Hirsch.
Natur thut allzeit
mehr als Demonstration.

5. Die Sonne.

Der Stern, durch den
es tagt bei uns —
Ach, Dichter, lerne sprechen
wie unser einer!

Mais qu'un cerf
ne doit pas reculer,
est clair-comme-le-soleil.
Écoute un argument:
Quelqu'un est-il (si quelqu'un est),
plus fort que son ennemi,
celui-là n'a-pas-besoin
de se retirer devant lui;
or tu es, ami,
bien supérieur aux chiens;
et conséquemment
tu ne dois jamais fuir.
Certes, je ne l'ai jamais
si mûrement examiné.
Désormais, dit le cerf,
on me voit (verra) immobile,
si chiens et chasseurs
tombent sur moi (m'attaquent);
maintenant
je résiste (résisterai) à tous.
Par malheur, que la troupe de Diane
était si (très) proche
avec ses chiens.
Ils aboient,
et sitôt que la forêt
retentit de leur aboiement
s'enfuient rapidement
le faible renard
et le fort cerf.
Nature fait en-tous-temps
plus que démonstration.

5. LE SOLEIL.

L'astre par lequel
il fait-jour chez nous —
Ah ! poète, apprends à parler
comme l'un de nous!

Muß man, wenn du erzählst,
Und uns mit albern Fabeln quälst,
Sich denkend noch den Kopf zerbrechen?"

— Nun gut! die Sonne ward gefragt:
Ob sie es nicht verdröße,
Daß ihre unermessne Größe
Die durch den Schein betrogne Welt,
Im Durchschnitt' größer kaum, als eine Spanne, hält.

„Mich, spricht sie, sollte dieses kränken?
Wer ist die Welt? wer sind sie, die so denken?
Ein blind Gewürm! Genug, wenn jene Geister nur,
Die auf der Wahrheit dunkeln Spur,
Das Wesen von dem Scheine trennen,
Wenn diese mich nur besser kennen!“

Ihr Dichter, welche Feu'r und Geist
Des Böbels blödem Blick entreißt,
Lernt, will euch mißgeschägt des Lesers Kaltzinn kränken,
Zufrieden mit euch selbst, stolz wie die Sonne denken!

parler comme un de nous! Faut-il, quand tu racontes, et que tu nous fatigues de tes sottes fables, se casser encore la tête à te deviner? »

Eh bien! on demandait au soleil, s'il ne lui fâchait pas que le monde, trompé par l'apparence, estimât son globe immense plus grand à peine, en diamètre, qu'un empan.

« Moi, dit-il, m'en chagriner? Qu'est-ce que le monde? Quels sont ceux qui pensent ainsi? D'aveugles insectes! Il me suffit que ces esprits, qui, sur les traces obscures de la vérité, distinguent la réalité de l'apparence, il me suffit que ceux-là me connaissent mieux! »

O poètes, que le feu du génie dérobe au faible regard de la multitude, si, vous méconnaissant, l'indifférence du lecteur prétend vous offenser, contents de vous-mêmes, apprenez, à l'exemple du soleil, à concevoir de vous une haute pensée!

Muß man, wenn du erzählst,
und uns quälst
mit albernen Fabeln,
sich noch zerbrechen den Kopf
denkend?

Nun gut! die Sonne
ward gefragt:
ob sie es nicht verdröße,
daß die Welt,
betrogen durch den Schein,
hält ihre
unermessne Größe
kaum größer
im Durchschnitt,
als eine Spanne?
Dieses sollte
mich kränken, spricht sie?
Wer ist die Welt?

wer sind sie,
die so denken?
Ein blindes Gewürm!
Genug,
wenn jene Geister nur,
die, auf dunkler Spur
der Wahrheit,
trennen das Wesen von dem Scheine,
wenn diese nur
besser mich kennen!

Ihr Dichter,
welche Feuer und Geist
entreißt dem blöden Blick
des Böbels, lernt,
(wenn) des Lesers Kaltzinn
euch kränken will
mißgeschägt,
zufrieden mit euch selbst,
stolz denken wie die Sonne!

Doit-on, quand tu racontes,
et que tu nous tourmentes
avec de sottes fables
se casser encore la tête
en pensant (à penser)?
Eh bien! le soleil [leil:]
fut interrogé (on demandait au so-
s'il ne le chagrinerait pas,
que le monde,
trompé par l'apparence,
tient (tienne) son
incommensurable grandeur
à-peine plus grande
en diamètre,
qu'un empan?
Cela devrait
m'offenser (m'offenserait), dit-il?
Qui est le monde?
qui sont-ils,
ceux qui ainsi pensent?
Une aveugle vermine!
C'est assez
si ces esprits seulement,
qui sur l'obscur trace
de la vérité,
séparent l'être de l'apparence,
si ceux-là seulement
mieux me connaissent
Vous poètes,
que le feu et l'esprit
dérobe au faible regard
de la multitude, apprenez,
si l'indifférence du lecteur
veut vous blesser [mant],
vous mésestimés (en vous mésesti-
contents avec (de) vous mêmes,
à fièrement penser comme le soleil!

6. Die Bären.

Den Bären glückt' es nun schon seit geraumer Zeit,
 Mit Brummen, plumpem Ernst und stolzer Frömmigkeit,
 Das Sittenrichteramt bei allen schwächern Thieren,
 Aus angemessener Macht, gleich Wüthrichen, zu führen.
 Ein jedes fürchte¹ sich, und keines war so kühn,
 Sich um die saure Pflicht nebst ihnen zu bemühen;
 Bis endlich noch im Fuchs der Patriot erwachte,
 Und hier und da ein Fuchs auf Sittensprüche dachte.
 Nun sah man beide stets auf gleiche Zwecke sehn;
 Und beide sah man doch verschiedne Wege gehn.
 Die Bären wollen nur durch Strenge heilig machen;
 Die Füchse strafen auch, doch strafen sie mit Lachen.
 Dort brauchet man nur Fluch, hier brauchet man nur Scherz;
 Dort bessert man den Schein, hier bessert man das Herz;

6. LES OURS.

Déjà depuis longtemps, les ours, en vertu d'un pouvoir usurpé,
 ont réussi avec leur grondement, leur lourde gravité et leur piété
 orgueilleuse, à exercer en tyrans, sur tous les faibles animaux, la
 fonction de censeurs. Chacun avait peur, et nul n'était si hardi, que
 de leur disputer cette pénible charge; enfin pourtant le patriotisme
 s'éveilla dans le renard, et de temps en temps un renard imagina
 quelques sentences morales. On vit alors ours et renards tendre con-
 stamment au même but; mais on les vit y marcher par différents
 chemins. C'est par la sévérité seulement que les ours prétendent
 sanctifier; les renards châtient aussi, mais ils châtient en riant.
 D'un côté on n'emploie que l'anathème, on n'emploie de l'autre que
 la plaisanterie; là on corrige l'apparence, on corrige ici le cœur;

6. Die Bären.

Es glückte den Bären
 nun schon seit geraumer Zeit,
 mit Brummen,
 plumpem Ernst
 und stolzer Frömmigkeit,
 zu führen
 aus angemessener Macht,
 gleich Wüthrichen,
 das Sittenrichteramt,
 bei allen schwächern Thieren.
 Ein jedes fürchtete sich,
 und keines war so kühn,
 sich zu bemühen nebst ihnen
 um die saure Pflicht;
 bis endlich noch
 der Patriot erwachte
 im Fuchs,
 und hier und da
 ein Fuchs dachte
 auf Sittensprüche.
 Nun sah man
 beide stets
 sehn auf gleiche Zwecke;
 und doch sah man beide
 gehn verschiedne Wege.
 Die Bären wollen
 heilig machen
 nur durch Strenge;
 die Füchse strafen auch,
 doch strafen sie mit Lachen.
 Man brauchet dort nur Fluch,
 man brauchet hier
 nur Scherz;
 man bessert dort den Schein,
 man bessert hier das Herz;

6. LES OURS.

Il a-réussi aux ours
 maintenant déjà depuis longtemps,
 avec leur grondement,
 leur lourd sérieux
 et leur orgueilleuse piété,
 à exercer
 par un usurpé pouvoir,
 semblablement à des tyrans,
 la censure-des-mœurs,
 chez tous les plus faibles animaux.
 Un chacun avait-peur,
 et aucun n'était si hardi,
 de se peiner avec eux
 pour ce pénible devoir;
 jusqu'à-ce-qu'enfin encore
 le patriote s'éveilla
 dans le renard,
 et que ça et là
 un renard songea
 à des sentences-morales.
 Alors on vit
 tous-deux constamment
 voir (viser) à semblables buts;
 et toutefois on les vit tous-deux
 aller différents chemins.
 Les ours veulent
 rendre saint
 seulement par sévérité;
 les renards châtient aussi,
 mais ils châtient avec rire.
 On emploie là seulement malédiction,
 on emploie ici
 seulement badinage;
 on corrige là l'apparence,
 on corrige ici le cœur;

Dort steht man Düsternheit, hier steht man Licht und Leben,
 Dort nach der Heuchelei, hier nach der Tugend streben.
 Du, der du weiter denkst, fragst du mich nicht geschwind :
 Ob beide Theile wohl auch gute Freunde sind?
 O wären sie's ! Welch Glück für Tugend, Wiß und Sitten !
 Doch nein, der arme Fuchs wird von dem Bär bestritten,
 Und, trotz des guten Zwecks, von ihm in Bann gethan.
 Warum ? Der Fuchs greift selbst die Bären tadelnd an.
 Ich kann mich diesmal nicht bei der Moral verweilen ;
 Die fünfte Stunde schlägt ; ich muß zum Schauplatz eilen.
 Freund, leg die Predigt weg ! Willst du nicht mit mir gehen ?
 — Was spielt man ? — Den Tartüff. — Dieß Schandstück
 sollt' ich sehen ?

7. Der Löwe und die Mücke.

Ein junger Held vom muntern Heere,
 Daß nur der Sonnenschein belebt,

d'un côté tout est sombre, de l'autre tout est lumière et vie ; là , on
 tend à l'hypocrisie ; ici , à la vertu. Toi , qui ne t'arrêtes pas à la
 superficie des choses, tu vas me demander sans doute si les uns et les
 autres sont bons amis. Eh ! plutôt au ciel qu'ils le fussent ! Quel bon-
 heur ce serait pour la vertu , pour l'esprit et les mœurs ! Mais non ,
 le pauvre renard a l'ours pour ennemi , et , malgré ses bonnes inten-
 tions, il est par lui excommunié. Pourquoi ? C'est que le renard
 lance lui-même aux ours les traits de sa critique. Je ne puis cette fois
 m'arrêter à la morale ; cinq heures sonnent ; je cours au théâtre.
 Ami, laisse-là le sermon ! Veux-tu venir avec moi ? — Que joue-t-on ? —
 Le Tartuffe. — Moi ! j'irais voir cette pièce abominable ?

7. LE LION ET LE MOUCHERON.

Un jeune héros faisait partie de cette vaillante armée , qu'animent

man steht dort Düsternheit,
 man steht hier Licht und Leben ;
 dort streben nach der Heuchelei,
 hier nach der Tugend.
 Du, der du weiter denkst,
 fragst du mich nicht
 geschwind :
 ob beide Theile
 sind wohl auch gute Freunde ?
 O wären sie es !
 Welch Glück für Tugend,
 Wiß und Sitten !
 Doch nein, der arme Fuchs
 wird bestritten von dem Bär,
 und, trotz des guten Zwecks,
 von ihm in Bann gethan.
 Warum ? Der Fuchs
 greift selbst die Bären an
 tadelnd.
 Ich kann diesmal mich nicht verweilen
 bei der Moral ;
 die fünfte Stunde schlägt ;
 ich muß eilen zum Schauplatz.
 Freund, leg die Predigt weg !
 Willst du nicht mit mir gehen ?
 Was spielt man ?
 Den Tartüff.
 Ich sollte sehen
 dieß Schandstück ?

7. Der Löwe und die Mücke.

Ein junger Held
 vom muntern Heere,
 daß nur der Sonnenschein
 belebt,

on voit là obscurité,
 on voit ici lumière et vie ;
 là tendre à l'hypocrisie,
 ici, à la vertu.
 Toi, qui penses plus loin,
 ne me demandes-tu pas
 promptement :
 si les-deux parties (l'un et l'autre)
 sont bien aussi bons amis ?
 Oh ! le fussent-ils !
 Quel bonheur pour la vertu,
 l'esprit et les mœurs !
 Mais non, le pauvre renard
 est attaqué par l'ours,
 et, en-dépit du bon dessein,
 par lui excommunié.
 Pourquoi ? Le renard
 attaque même les ours
 en les blâmant (de son blâme).
 Je ne puis pas cette fois m'arrêter
 à la morale ;
 la cinquième heure sonne ;
 je dois me-hâter d'aller au théâtre.
 Ami, laisse là le sermon !
 Ne veux-tu pas avec moi aller ? —
 Que joue-t-on ? —
 Le Tartuffe. —
 Je devrais voir (je verrais)
 cette abominable pièce ?

7. LE LION ET LE MOUCHERON.

Un jeune héros
 de-la vive armée,
 que seulement la lumière-du-soleil
 anime,

Und das mit saugendem Gewehre
Nach Ruhm gestochner Beulen strebt,
Doch die man noch, zum großen Glücke,
Durch zwei Paar Strümpfe hindern kann,
Der junge Held war eine Mücke.
Hört meines Helden Thaten an!

Auf ihren Kreuz- und Ritterzügen
Fand sie, entfernt von ihrer Schaar,
Im Schlummer einen Löwen liegen
Der von der Jagd entkräftet war.
„Seht, Schwestern, dort den Löwen schlafen,
Schrie sie die Schwestern gauckelnd an.
Jetzt will ich hin¹, und will ihn strafen:
Er soll mir bluten², der Tyrann!“

Sie eilt, und mit verwegnem Sprunge
Setzt sie sich auf des Königs Schwanz.
Sie sticht, und flieht mit schnellem Schwunge,
Stolz auf den fauern Lorbeerfranz.
Der Löwe will sich nicht bewegen?
Wie? ist er todt? Das heiß ich Wuth!

seuls les rayons du soleil, et qui, à l'aide de son avide aiguillon, ambitionne la gloire de piquantes enflûres; encore est-il fort heureux qu'au moyen de deux paires de bas on puisse s'en défendre. Ce jeune héros était un moucheron. Écoutez les exploits de mon héros!

Dans ses aventures de croisade et de chevalerie, un jour qu'il s'était écarté de sa troupe, il trouva, couché et endormi, un lion fatigué de la chasse. « Frères, cria-t-il à ses compagnons d'un ton de matamore, voyez là-bas ce lion qui dort. Je vais l'attaquer, je vais le punir : il saignera sous mon aiguillon, le tyran! »

Il y vole, et d'un élan audacieux il s'abat sur la queue du roi des animaux. Il pique, et fuit d'un vol rapide, fier du laurier qu'il a conquis. Eh quoi! le lion ne bouge pas? Est-il mort? Quelle rage,

und das strebt
mit saugendem Gewehre
nach Ruhm
gestochner Beulen,
doch die man noch kann,
zum großen Glücke, hindern
durch zwei Paar Strümpfe,
der junge Held
war eine Mücke.
Hört an
die Thaten meines Helden!
Auf ihren Kreuzzügen
und Ritterzügen,
entfernt von ihrer Schaar,
fand sie
liegen im Schlummer
einen Löwen,
der war entkräftet von der Jagd.
Seht dort, Schwestern,
den Löwen schlafen,
schrie sie die Schwestern an
gauckelnd.
Ich will jetzt hin,
und will ihn strafen:
er soll mir bluten,
der Tyrann!
Sie eilt,
und mit verwegnem Sprunge
setzt sie sich auf den Schwanz des Kö-
nigs. Sie sticht, und flieht
mit schnellem Schwunge,
stolz
auf den fauern Lorbeerfranz.
Der Löwe will nicht
sich bewegen?
Wie? ist er todt?
Ich heiße das Wuth!

et qui tend
avec une suçante arme
à la gloire
d'enflures causées-par-la-piqûre,
mais que l'on peut encore,
par grand bonheur, empêcher
au-moyen-de deux paires de bas,
ce jeune héros
était un moucheron.
Écoutez
les exploits de mon héros!
Dans ses croisades
et aventures-de-chevalier,
écarté de sa troupe,
il trouva
couché dans-l'assoupissement
un lion
qui était affaibli par la chasse.
Voyez là, mes sœurs,
le lion dormir,
cria-t-il aux (à ses) sœurs
en gesticulant.
Je veux maintenant y aller
et je veux le punir: [mon aiguillon],
il doit à moi saigner (il saignera sous
le tyran!
Il se-hâte,
et avec un audacieux bond
il se place sur la queue du roi.
Il pique, et fuit
avec un rapide élan,
fier
de la pénible couronne-de-lauriers.
Le lion ne veut pas
se remuer?
Comment? est-il mort?
J'appelle cela de la furie!

Zu mörderisch war der Mücke Degen :
Doch sagt, ob er nicht Wunder thut?

„Ich bin es, die den Wald befreiet,
Wo seine Mordsucht sonst getobt.
Seht, Schwestern, den der Tiger scheuet,
Der stirbt ! mein Stachel sei gelobt !“
Die Schwestern jauchzen, voll Vergnügen,
Um ihre laute Siegerin :
„Wie? Löwen, Löwen zu besiegen !
Wie, Schwester, kam dir das in Sinn ?

— Ja, Schwestern, wagen muß man ! wagen !
Ich hätt' es selber nicht gedacht.
Auf ! laßet uns mehr Feinde schlagen.
Der Anfang ist zu schön gemacht.“
Doch unter diesen Siegesliedern,
Da jede von Triumpfen sprach,
Erwacht der matte Löwe wieder,
Und eilt erquickt dem Raube nach.

en vérité ! Quel glaive assassin que celui du moucheron ! Dites, s'il ne fait pas merveille ?

« C'est moi qui ai délivré la forêt, où le tyran naguère exerçait sa cruauté. Voyez, frères, celui que redoute le tigre, il meurt ! Honneur à mon aiguillon ! » Tandis qu'il célèbre ainsi bruyamment son triomphe, autour de lui ses compagnons, pleins de joie : « Quoi ! s'écrient-ils, un lion ! Vaincre un lion ! Frère, comment en as-tu conçu la pensée ?

— Oui, frères, de l'audace ! Il faut de l'audace ! Moi-même je n'en espérais pas tant. Allons ! cherchons d'autres ennemis à combattre. Ce premier succès nous en promet beaucoup d'autres. » Mais, parmi ces chants de victoire, au moment où chacun parlait de triomphe, le lion fatigué se réveille et s'en va, ranimé, poursuivre sa proie.

Der Degen der Mücke
war zu mörderisch :
doch sagt,
ob er nicht Wunder thut ?
Ich bin es, die befreiet den Wald,
wo seine Mordsucht
sonst getobt.
Seht, Schwestern,
den der Tiger scheuet,
der stirbt !
mein Stachel sei gelobt !
Die Schwestern jauchzen,
voll Vergnügen,
um ihre laute Siegerin :
Wie ? Löwen, Löwen zu besiegen !
wie, Schwester,
kam dir das in Sinn ?
Ja, Schwestern,
man muß wagen ! wagen !
Ich hätt' es selber nicht gedacht.
Auf ! laßet uns schlagen
mehr Feinde.
Der Anfang ist zu schön gemacht.
Doch unter diesen Siegesliedern,
da jede sprach von Triumpfen,
erwacht wieder der matte Löwe,
und erquickt eilt dem Raube nach.

L'épée du moucheron
était trop meurtrière :
mais dites,
s'il ne fait pas merveille ?
C'est moi, qui ai délivré le bois,
où sa soif-de-sang
a autrefois fait-rage.
Voyez, mes sœurs,
celui que le tigre redoute,
il meurt !
mon aiguillon soit loué !
Les sœurs s'écrient-de-joie,
pleines de plaisir,
autour de leur bruyant vainqueur :
Comment ? des lions, vaincre des
comment, sœur, [lions !
cela t'est-il venu en esprit ?
Oui, sœurs,
on doit oser ! oser !
Je ne l'aurais pas moi-même pensé.
Allons ! laissez-nous battre (battons)
plus d'(d'autres)ennemis.
Le commencement est fait trop beau.
Mais parmi ces chants-de-victoire,
comme chacune parlait de triom-
se-réveille le fatigué lion [phes,
et ranimé se-hâte après la proie.

NOTES.

Page 2 : 1. Sous-entendu *hätte*.

— 2. *Bervöht, gâté par de mauvaises habitudes*. Dans la pensée de Lessing, les attrait, dont notre La Fontaine a embelli l'apologue, ne convenaient pas à ce genre de littérature. Il s'en explique clairement dans ses dissertations critiques sur la Fable.

Page 4 : 1. *Wozu*, ici dans le sens de *warum*, *pourquoi*.

— 2. *Gemug, wenn, etc.* Nous traduisons en français : *C'est assez que l'invention soit du poète; l'exposition doit être d'un historien sans art; le sens, d'un philosophe*. Ainsi, comme en allemand, nous sous-entendons un pronom démonstratif. Lessing, pour le dire en passant, résume ici, en deux lignes, toute sa théorie sur le genre de l'apologue.

— 3. *Schicht*. Litt., *bas, superficiel*. Remarquez que *der Muse* est au datif.

Page 6 : 1. *Gefen solltet*, dans le même sens que *fähet*. Cet emploi du verbe *sollen* est très-fréquent en allemand.

— 2. *Hören* ne signifie pas seulement *écouter, entendre*, mais encore, comme ici, *ouïr, entendre dire*.

Page 8 : 1. Nom propre, sans doute de l'invention de Lessing, pour désigner un méchant prédicateur.

— 2. Mosheim, né en 1694, mort en 1755, a été, en Allemagne, le réformateur de l'éloquence religieuse.

Page 14 : 1. *Meider die Menge, force envieux*. Tournure familière.

— 2. En allemand, beaucoup plus souvent qu'en français, le présent s'emploie pour le futur.

— 3. Kneller, l'un des peintres de portraits les plus célèbres qu'ait produits l'Allemagne. Né à Lubeck, en 1648, il se fixa à Londres en 1674, et reçut du roi Charles II le titre de peintre de la cour. Il mourut en 1723.

Pope, son ami, composa pour lui l'inscription fastueuse, dont on a décoré le monument érigé en son honneur dans l'abbaye de Westminster.

Page 14 : 4. Pope, célèbre poète anglais, né à Londres en 1688, mort en 1744. Son caractère irritable ne lui permit pas de compter beaucoup d'amis. Ce fut peu de temps avant l'apparition de sa belle traduction de l'Iliade, en 1715, qu'éclata sa rupture avec Addison.

— 5. Addison, célèbre écrivain anglais, né en 1672, mort en 1719. Les Anglais l'ont placé longtemps, comme poète, à côté de Pope et de Dryden.

Page 16 : 1. *Du bist um deine ganze Heerde gekommen, tu as perdu tout ton troupeau*; à peu près comme nous dirions : *Tu en es pour tout ton troupeau*.

— 2. Iségrim ou Ysengrin est le nom sous lequel figure le loup, dans le vieux poème, fort divertissant, connu en français sous le titre de *Roman du Renard*, en allemand, *Reineke Fuchs*.

— 3. *Hylar*, nom du chien du berger. C'est le mot grec *Ἰλῆξ*, qui *aboie*.

Page 26 : 1. Sous-entendu *war*. Nous avons déjà fait remarquer qu'en allemand le verbe, comme auxiliaire, se sous-entend très-souvent.

Page 32 : 1. *Hermannabte*, poème à la gloire d'Arminius ou Hermann qui tailla en pièces, comme on sait, les légions de Varus. On sait aussi qu'après sa mort les Germains lui érigèrent une statue connue sous le nom d'Ir-minsul, *Armenfäule, colonne d'Irmin*, célèbre idole des Saxons, détruite par Charlemagne, en 772.

— 2. *Ein gereister Pudel, un barbet qui avait voyagé*. Cet emploi du participe passé de *reisen, voyager*, est peu correct, mais il est resté populaire.

— 3. *Da, da gibt es noch*, est dit avec emphase.

— 4. *Gefegt* doit se prendre ici dans le sens de *calme, posé, rassis*, qui ne se laisse pas aller à l'enthousiasme.

Page 34 : 1. *Ein gut Theil*, locution familière, au lieu de *ein gutes Theil*, *pour une bonne part*, c'est-à-dire *beaucoup*.

Page 38 : 1. *Wozu soll das?* sous-entendu *vielleicht* : *à quoi cela servira-t-il? à quoi bon cela?*

— 2. *Bessere Schwalben*, par opposition à *irbischen Ameisen*.

— 3. C'est le nom grec, *μέροψ*, du *guépier* : « Une singularité qui distinguerait cet oiseau de tout autre, dit Buffon, si elle était bien avérée, c'est l'habitude qu'on lui prête de voler à rebours : Élien admire beaucoup

cette façon de voler (*De Nat. animal.*, lib. I, cap. XLIX); il eût mieux fait d'en douter. »

Page 40 : 1. Man sagt, es gebe. Remarquez l'emploi de ce subjonctif, pour exprimer le doute, l'incertitude à l'égard du fait dont il s'agit. Nous traduisons en français : *Il y aurait, dit-on, un oiseau....*

Page 42 : 1. Brüten, couvrir; ausbrüten, faire éclore en couvant.

— 2. Springen, sauter, bondir; vorbeispringen, passer à côté en bondissant.

Page 44 : 1. Legte sich nieder, zu schlafen, se remit à dormir; locution plus française qu'allemande. On dit mieux, en effet, en allemand : sich schlafen legen.

— 2. Laufen, courir; entlaufen, s'enfuir, échapper en courant.

Page 46 : 1. Herr Schritt vor Schritt, Monsieur Pas-à-pas. On sait que le pion, aux échecs, ne peut faire qu'un pas à la fois.

Page 50 : 1. Noch ganz erträglich, fort passable encore. Noch fait allusion à la première statue.

— 2. Ihn nicht dabei zu Statten gekommen wäre, ne l'y avait pas aidé. Comme si la beauté de la première statue eût dû exercer de l'influence sur la seconde, par cela seul que celle-ci était composée de la même matière.

Page 56 : 1. Lag in den letzten Zügen (Athemzügen). Litt., gisait dans les derniers souffles de vie, c'est-à-dire était à l'extrémité, à l'agonie.

Page 58 : 1. Ob... schon, quoique. Remarquez la tmèse. Obgleich, obwohl, obwohl la souffrent également.

Page 66 : 1. Die des Scharrens gewohnt war, qui avait l'habitude de gratter, soit la terre, soit le fumier, etc. — auch blind, quoique aveugle.

— 2. Collectanea, mot latin, recueils, mélanges.

Page 70 : 1. Ainsi que l'indique tout d'abord son nom, en grec λυώδης.

Page 74 : 1. Runnehr a ici le sens de enfin : allusion aux vers de La Fontaine :

*Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.*

Il leur envoya, comme on sait, d'abord un soliveau. Les grenouilles n'en furent point contentes, et firent entendre de nouvelles plaintes :

Jupin en a bientôt la cervelle rompue.

Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.

Page 74 : 2. Willst du unser König sein, veux-tu être notre roi, c'est-à-dire si tu veux être notre roi. Cette tournure, qui n'est pas étrangère à notre langue, est très-fréquente en allemand.

— 3. Darum... weil, pour cette raison.... que.

— 4. Um etwas bitten, demander quelque chose par prière. Litt., prier pour quelque chose.

Page 82 : 1. Nun, presque toujours, isolé au commencement d'une phrase, se traduit par eh bien!

Page 92 : 1. Indem, pour in dem Augenblicke, dans le sens de sogleich, en même temps, aussitôt, à l'heure même.

Page 96 : 1. Schleichenden Luchse. Il y a ici un jeu de mots, fondé sur la ressemblance de Luchse et Luchse, que nous n'avons pu rendre en français. — Le renard est trop fin pour se nommer lui-même; mais le nom de l'animal qu'il indique est presque le sien; mais la qualité, qu'il attribue gratuitement au lynx, caractérise tout particulièrement le renard; et l'on devine ainsi aisément que c'est lui-même qu'il entend désigner.

Page 98 : 1. Ich will auch nicht, je ne veux pas non plus, ou bien : aussi je ne veux pas....

— 2. Werden alt und stumpf, deviennent vieilles et cassées, c'est-à-dire commencent à vieillir et à se casser. Stumpf signifie littéralement émoussé, usé.

Page 100 : 1. Wo du sie auftreiffest. Litt., où tu les trouverais, c'est-à-dire où tu pourrais les trouver. Cet emploi du présent du subjonctif, pour exprimer le conditionnel français, est fréquent en allemand.

Page 102 : 1. Célèbre devin. Il était aveugle, et Minerve lui avait donné, pour se conduire, un bâton bleu qui ne l'égarait jamais. Il tenait aussi de la faveur de cette déesse la faculté de percevoir les moindres bruits.

Page 106 : 1. C'est la constellation du Serpent.

Page 112 : 1. Willigen, dans le sens du latin libens.

Page 114 : 1. Diesem meinem Sieblinge. Litt., à ce mien favori; comme on dit en latin : hic meus amicus; en français : un mien parent, mais cette tournure a vieilli dans notre langue.

Page 120 : 1. Allerfeinsten. En entrant ainsi en composition avec un superlatif, aller, gén. pl. de all, en augmente encore la force.

Page 124 : 1. Alles est ici explétif et emphatique.

Page 136 : 1. Aller guten Dinge sind drei, loc. prov. Litt., de toutes les bonnes choses il y a trois, c'est-à-dire le nombre trois est le nombre parfait, le nombre heureux ; toutes les bonnes choses sont au nombre de trois.

Page 138 : 1. Immer noch alt genug. Ainsi portent toutes les éditions imprimées en Allemagne, que nous avons consultées, celle de Lachmann en particulier. Ce texte est aussi celui que présente le *Mercur de Souabe*, dans lequel Lessing publia d'abord cette fable, et qui était alors dirigé par Wieland. Substituer jung à alt, comme ont fait quelques éditeurs, c'est détruire tout le sel de l'expression, qui doit être ici moi-même raisonnée que sentie.

Page 146 : 1. Füttere mich zu Tode signifie proprement : Fais-moi mourir à force de me donner à manger ; c'est-à-dire : nourris-moi copieusement ; mais ce sens nous paraît ici inadmissible, et nous traduisons, comme s'il y avait bis zum Tode, nourris-moi le restant de mes jours. Ce qui précède : ich werde es so lange nicht mehr treiben, et ce qui suit : dein Belz würde, etc., confirme assez notre sentiment.

— 2. Einbrechen, faire irruption ; en latin irrumpere.

— 3. Niederreißen, déchirer en terrassant ou en attaquant. C'est ainsi qu'on dit : ein Haus niederreißen, renverser, démolir une maison.

Page 148 : 1. Erhaltung, dans le sens de Erhaltungskraft, puissance conservatrice.

Page 154 : 2. Einherreten, s'avancer, en latin incedere.

— 2. Übersehen. Litt., voir par-dessus ; ici ne s'apercevoir pas, excuser, pardonner, tolérer, comme en grec υπερωραω.

Page 160 : 1. Fleug, vieux et poétique pour flieh.

— 2. Bläse est pris ici dans le sens de blödsichtig, qui a la vue courte.

Page 162 : 1. Au lieu de Unterschiede, pour le besoin de la rime.

Page 170 : 1. Fürchte, pour fürchtete.

Page 174 : 1. Hinwollen, vouloir y aller, a la même valeur que hingehen wollen. Cet emploi d'une simple particule, pour exprimer en même temps l'action d'un verbe, n'est pas rare en allemand.

— 2. Er soll mir bluten. Litt., il doit saigner à moi, c'est-à-dire, mais avec moins d'énergie, il saignera sous mon aiguillon. Consultez, du reste, la grammaire sur cet emploi du pronom personnel mir.

TABLE.

AVANT-PROPOS..... 1

FABLES DE LESSING EN PROSE.

LIVRE PREMIER.

	Pages		Pages
1. L'Apparition.....	2	16. Les Guêpes.....	26
2. Le Mulot et les Fourmis.	4	17. Les Moineaux.....	28
3. Le Lion et le Lièvre....	6	18. L'Autruche.....	30
4. L'Ane et le Cheval de chasse.....	8	19. Le Moineau et l'Autruche.	30
5. Jupiter et le Cheval ...	8	20. Les Chiens.....	32
6. Le Singe et le Renard..	12	21. Le Renard et la Cigogne.	34
7. Le Rossignol et le Paon.	14	22. Le Hibou et le Chercheur de trésor.....	36
8. Le Loup et le Berger...	16	23. La jeune Hirondelle....	36
9. Le Coursier et le Taureau.	16	24. Le Mèrops.....	38
10. Le Grillon et le Rossignol.	18	25. Le Pélican.....	40
11. Le Rossignol et l'Autour.	20	26. Le Lion et le Tigre....	42
12. Le Loup belliqueux....	20	27. Le Taureau et le Cerf..	44
13. Le Phénix.....	22	28. L'Ane et le Loup.....	44
14. L'Oie.....	24	29. Le Chevalier aux échecs.	46
15. Le Chêne et le Cochon..	26	30. Ésope et l'Ane.....	46

LIVRE DEUXIÈME.

	Pages		Pages
1. La Statue d'airain.....	50	16. L'Avare	78
2. Hercule.....	52	17. Le Corbeau.....	80
3. L'Enfant et le Serpent..	52	18. Jupiter et la Brebis....	80
4. Le Loup au lit de mort.	56	19. Le Renard et le Tigre... 84	
5. Le Taureau et le Veau.	60	20. L'Homme et le Chien... 86	
6. Les Paons et la Corneille.	62	21. Les Raisins.....	88
7. Le Lion et l'Ane.....	62	22. Le Renard.....	90
8. L'Ane et le Lion.....	64	23. La Brebis.....	90
9. La Poule aveugle.....	66	24. Les Chèvres	92
10. Les Anes.....	66	25. Le Pommier sauvage... 94	
11. L'Agneau défendu.....	70	26. Le Cerf et le Renard... 96	
12. Jupiter et Apollon.....	72	27. Le Buisson.....	98
13. L'Hydre	74	28. Les Furies.....	98
14. Le Renard et le Masque.	74	29. Tirésias	102
15. Le Corbeau et le Renard.	76	30. Minerve	104

LIVRE TROISIÈME.

	Pages		Pages
1. Le Possesseur de l'Arc... 108		16. Histoire du vieux Loup	
2. Le Rossignolet l'Alouette. 110		1 ^{re} fable. 130	
3. L'Esprit de Salomon... 110		17. <i>id.</i> 2 ^e fable. 134	
4. Le don des Fées..... 114		18. <i>id.</i> 3 ^e fable. 136	
5. La Brebis et l'Hirondelle. 116		19. <i>id.</i> 4 ^e fable. 138	
6. Le Corbeau..... 118		20. <i>id.</i> 5 ^e fable. 142	
7. La Querelle des animaux		21. <i>id.</i> 6 ^e fable. 144	
sur la préséance, 1 ^{re} fable. 118		22. <i>id.</i> 7 ^e fable. 146	
8. <i>id.</i> 2 ^e fable. 120		23. La Souris..... 148	
9. <i>id.</i> 3 ^e fable. 122		24. L'Hirondelle	150
10. <i>id.</i> 4 ^e fable. 124		25. L'Aigle.....	152
11. L'Ours et l'Éléphant... 124		26. Les deux Cerfs..... 152	
12. L'Autruche	126	27. Le Paon et le Coq.... 154	
13. Les Bienfaits, 1 ^{re} fable. 128		28. Le Cerf.....	154
14. <i>id.</i> 2 ^e fable. 128		29. L'Aigle et le Renard... 156	
15. Le Chêne... .. 130		30. Le Berger et le Rossignol. 158	

FABLES DE LESSING EN VERS.

	Pages		Pages
1. Le Moineau et la Souris		4. Le Cerf et le Renard...	164
des champs	160	5. Le Soleil.....	166
2. L'Aigle et le Hibou.... 162		6. Les Ours.....	170
3. L'Ours apprivoisé..... 162		7. Le Lion et les Moucheron. 172	

Notes.....	178
------------	-----